

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome XXIV — 1986 N° 2 (Avril—Juin)

Byzance dans le Sud-Est européen

Mouvements politiques et attitudes diplomatiques

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

COMITÉ DE RÉDACTION

ALEXANDRU DUȚU — *Rédacteur responsable*;
Membres du comité: EMIL CONDURACHI,
AL. ELIAN, VALENTIN GEORGESCU,
GHEORGHE I. IONIȚĂ, COSTIN MURGESCU,
D. M. PIPPIDI, MIHAI POP, AL. ROSETTI,
ELENA SCĂRLĂTOIU, EUGEN STĂNESCU
Secrétaire du comité: LIDIA SIMION

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à „Rom-presfilatelia”, Departamentul Export-Import Presă, P. O. Box 12—201, télex 10376, prsfi r București, Calea Griviței nr. 64—66 ou à ses représentants à l'étranger.

Le prix d'un abonnement est de 62 \$ par an.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à la

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
Căsuța poștală 22.159, 71100 București

Les articles seront remis dactylographiés en deux exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 15—20 pages dactylographiées pour les articles et 5—6 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
Calea Victoriei n° 125, téléphone 50 76 80, 79717 București — România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XXIV

1986

N° 2 Avril—Juin

S O M M A I R E

Byzance dans le Sud-Est européen

- ION BARNEA, Sceaux byzantins inédits de Dobroudja 117
STELIAN BREZEANU, « Romains » et « barbares » dans les Balkans au VII^e siècle à la
lumière des « Miracles de Saint Démétrius » Comment on peut devenir l'« autre » 127 ●
EUGEN STĂNESCU. Quelques propos sur l'image byzantine de la romanité balkanique 133 ♥

Mouvements politiques et attitudes diplomatiques

- GH. I. IONIȚĂ, Sur la pensée des socialistes, des militants du parti révolutionnaire de
la classe ouvrière au sujet du parachèvement de la formation de l'État national
unitaire roumain 145
MILAN VANKU (Belgrade), Nicolae Titulescu et la défense du statu-quo européen
(1934—1936) 155

Culture matérielle — recherches pluridisciplinaires

- CORNELIA BELCIN-PLEȘCA, Sur l'habitation chez les Géo-Daces (VI^e s. av.n.è —
III^e s. n.è) 165
ZAMFIRA MIHAIL, South-East European Ethnolinguistic "Convergences" (in the Field
of Agricultural Implements) 179

Notes brèves

- CONSTANTIN N. VELICHI, New Books on Bulgaria's Union with Eastern Rumelia (1885) 191

Comptes rendus

- ALEXANDRU ROSETTI, La linguistique balkanique (*Zamfira Mihail*); CORNELIA
PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, Literatura în limba greacă în Principatele
Române (1774—1830) (*Elena Suptiur*); Reprezentanța diplomatică a Moldovei
la Constantinopol (*Bogdan Murgescu*); KEITH HITCHINS, The Idea of Na-
tion (*Robert Forrest*); ANTONINA KUZMANOVA, Балканската политика
на Румъния, 1933—1939 (*Constantin Jordan*) 193

- Notes de lecture 205

SCEAUX BYZANTINS INÉDITS DE DOBROUDJA

ION BARNEA

Ci-après sont publiés huit sceaux byzantins en plomb trouvés dans l'actuel territoire de la Dobroudja comme suit : l'un (n° 3), il y a déjà quelque temps, à Constanța, l'antique *Tomis* ; trois autres ces dernières années, sur la plage du Danube à Isaccea, au lieu-dit Pontonul Vechi (dépt. de Tulcea), c'est-à-dire là où se dressent les vestiges de la grande cité et port fluvial *Noviodunum* (n°s 2, 4 et 8) ; quant aux quatre dernières pièces, bien que recueillies dans ce même espace compris entre le Danube et la Mer Noire, on ne saurait préciser exactement le lieu de leur découverte. Fort probablement, ces quatre dernières pièces (n°s 1, 5, 6 et 7) sont-elles originaires des antiques cités *Tomis*, *Noviodunum*, *Durostorum* ou *Sucidava* (Izvoarele), qui ont déjà livré grand nombre de tels objets.

En ce qui concerne les sceaux enregistrés sous les numéros 1 et 2, ils rejoignent les nombreux témoignages déjà connus de l'attention toute particulière accordée par les empereurs Constantin le Grand et Justinien à la région du Bas-Danube. La pièce suivante (n° 3), nous l'avons attribuée à *Conimund*, le roi des Gépides et elle serait, pour autant que nous le sachions, l'unique sceau portant le nom de ce chef barbare. Cette pièce serait donc une attestation des liens de Conimund avec Byzance et — ce qui lui confère un caractère médit — le témoignage de ses relations avec la métropole de la Scythie Mineure, puisque s'est là que ce petit objet a été trouvé. Les relations de la cité de Noviodunum avec l'Asie Mineure se trouvent une fois de plus confirmées par le sceau portant le nom de la ville de Pergame (n° 4). Enfin, les quatre autres sceaux (les numéros 5—8), semblent être pour le moment uniques dans leur genre, appartenant à de hauts dignitaires byzantins des X^e — XII^e siècles. Un seul de ces dignitaires, et sans doute le plus important, le sébaste *Georges Paléologue*, est mentionné par les sources écrites.

1. — CONSTANTIN LE GRAND (306—337)

MIRSR¹ 1377/93 (auparavant dans la collection W. Knechtel). Plomb marchand irrégulier, de forme plus ou moins ellipsoïde. Champ rabattu sur la droite. Très bien conservé. Dimensions : 17 mm. ; champ : 13 × 15 mm.

¹ MIRSR = Musée d'Histoire de la République Socialiste de Roumanie. Autres abréviations utilisées dans cet article : MC = Musée d'Histoire Nationale et d'Archéologie de Constanța ; MNA = Musée National des Antiquités (Institut d'Archéologie) de Bucarest ; MT = Musée du Delta du Danube, Tulcea.

Au droit, buste de profil droit de l'empereur Constantin le Grand, imberbe; exécution d'une finesse particulière. Cerné de gauche à droite par la légende : CONSTANTINI VICTORIA. Le visage solide et massif, la coiffure et surtout le menton rasé suggèrent la dernière période du règne de cet empereur (330—337)².

Au revers, protubérance conique, traversée à sa base par le canal du cordonnet.

Un exemplaire identique, sorti certainement du même moule, a été trouvé à *Sucidava* (Izvoarele, dépt. de Constanța); actuellement cette pièce au MC (inv. 198 12)³. Très ressemblant, sans aller toutefois jusqu'à la parfaite similitude, est aussi l'exemplaire trouvé à *Durostorum-Silistra* (MIRSR, 48/45)⁴. Ces trois plombs marchands qui reproduisent l'image de Constantin le Grand, offrent un caractère officiel et leurs analogies sont attestées dans maintes autres régions de l'Empire romain de basse-époque⁵. Ils sont datés de la seconde partie de son règne, alors que réunissant dans ses seules mains les rênes du gouvernement (324), Constantin mettait les bases d'un nouvel empire, l'Empire byzantin, avec une nouvelle capitale, Constantinople. C'est l'époque où sur la frontière du Bas-Danube, après un premier temps de consolidation défensive, l'Empire passe à une politique offensive, en vue de la reconquête des terres sises sur la gauche du grand fleuve. En effet, la frontière bas-danubienne, notamment celle de la province de Scythie Mineure (*limes scythicus*), devient la ligne la plus avancée dans le système de défense de la nouvelle capitale. De ce fait, l'espace délimité par le Danube et le Pont Euxin, autrement dit la Dobroudja actuelle, devenait le tout premier bouclier dressé devant les ennemis attaquant du nord. A part ce rôle stratégique, la région du Delta et toute la contrée bas-danubienne devaient, également, prendre une grande importance économique pour la nouvelle capitale. Le dernier acte de la politique offensive menée par Constantin le Grand sur le Bas-Danube fut le traité de paix et d'alliance (*foedus*) conclu en 332 avec les Goths de l'au-delà du fleuve, traité consolidant le calme sur la frontière danubienne de l'Empire d'Orient, propice au développement du processus de romanisation et de christianisation de toute cette région^{6,7}.

2. — JUSTINIEN (527—565)

MC. Plomb circulaire irrégulier, avec la bordure tranchante et des échancrures profondes aux orifices du canal. Le champ du sceau, plus grand que le flan, déborde dans sa partie inférieure, marquant un décentrement des deux faces. Pour le reste, l'objet est assez bien conservé. Dimensions : 18 mm. ; champ : 15 mm.

² Cf. Richard Delbrueck, *Spätantike Kaiserprotrats*, Berlin-Leipzig, 1933, pp. 14 et 38—39.

³ V. Culică, « Pontica » 8 (1975), p. 237, n° 1 et « Pontica » 9 (1976), p. 123, pl. I, 1.

⁴ I. Barnea, « Pontica » 15 (1982), p. 202, n° 1.

⁵ M. Rostovtsew, *Etude sur les plombs antiques*, « Revue Numismatique », IV^e série, t. I, 1897, p. 478, n°s 1—3.

⁶ I. Barnea-O. Iliescu, *Constantin cel Mare*, Bucarest, 1982, p. 107 et suiv.

Au droit, buste de face de l'empereur Justinien, nimbé, portant la couronne à pendeloques avec une double rangée de perles et revêtu de la chlamyde, nouée sur l'épaule droite. Il ne s'est conservé de l'inscription gravée sur la circonférence de la pièce que les lettres VSTINI.

Au revers, Victoire essorante, debout, de face, tenant dans chaque main une couronne à bandelettes (mais la couronne de la main gauche tombe en-dehors du champ). Des deux grandes croix aux extrémités barrées, flanquant des deux côtés la moitié inférieure du champ, il ne s'est conservé que la partie supérieure de la croix de gauche, le reste tombe également en-dehors du champ.

Jusqu'à présent, on connaît encore deux sceaux de l'empereur Justinien, provenant eux aussi de *Noviodunum*, l'importante cité romano-byzantine. L'une de ces deux pièces est identique au nôtre, cependant moins bien conservé dans la même collection du MC (encore inédit). L'autre sceau, entré dans une collection privée étrangère, a été publié il y a quelques années, sans aucune illustration⁷. Mais au nom de l'empereur Justinien se rattachent nombre de pièces de cette sorte. En effet, huit exemplaires similaires à ceux de *Noviodunum* ont été trouvés à *Tomis* (7)⁸ et à *Durostorum* (1)⁹, auxquels il convient d'ajouter encore deux autres marqués du chiffre de l'empereur sur les deux faces, l'un provenant d'un endroit resté inconnu du territoire de la Dobroudja¹⁰ et l'autre de *Sucidava* (Izvoarele, dépt de Constanța)¹¹. Ces trouvailles (13 en tout !) placent le grand empereur byzantin à la tête de tous les titulaires des sceaux récupérés en Dobroudja. D'autre part, elles confirment les données fournies par les sources littéraires et l'abondance des témoignages archéologiques et numismatiques relatifs à l'activité constructive développée sous son règne, ainsi qu'à l'importance des liens de Byzance avec la région du Bas-Danube pendant la période concernée.

3. — CONIMUND, STRATÉLATE (vers 550 — 567)

MNA 1141 11. Plomb sigillaire reconvert d'une patine de teinte marron et avec une échancrure à chaque orifice du canal, celle d'en-bas plus profonde ; du reste la bordure à cet endroit est plus mince que dans la partie supérieure de la pièce. Un cercle perlé était censé border les deux faces du champ, mais en raison d'un décentrement vers le bas, dans la partie inférieure du flan, il débordé. Le droit du plomb est mieux conservé que son revers, dont la légende est plus difficile à distinguer.

D. : 24 mm. (total) ; 18 mm. (champ).

⁷ S. Schultz, « Pontica » 11 (1978), p. 101—102, n° 13. Le même type chez G. Zacos A. Vegliery, *Byzantine lead seals*, I, Basel, 1972, n° 3 a-b, très ressemblant, sans être pour autant identique à ceux des collections de MC.

⁸ W. Knechtel, *Plumburi bizantine* (tiré à part du « Bul. Soc. Numismatice Române », XII, n° 24 (1915), p. 6, n° 2. I. Barnea, *RÉSEER*, VII, 1969, p. 27, n°s 11—13 : idem, « Studii și cercetări numismatice » VIII, 1982, p. 95, n° 1. Deux autres sceaux de Justinien, trouvés à *Tomis* (inédits), se trouvent conservés dans les collections du MNA 1141/7 et du MIRSFR 34/176.

⁹ I. Barnea, « Pontica », XV, 1982, p. 202—203, n° 3.

¹⁰ W. Knechtel, *op. cit.*, p. 9, n° 8.

¹¹ V. Culcă, *op. cit.*, n° 69 (monogramme non décrypté).

Au droit, légende sur deux lignes :

CoNIm	Conim-
μNdμ	undu

Au revers, légende sur deux lignes :

Στρατ	Strat-
ιλατμ	ilatu.

Conimundu strati(e)latu.

Les deux légendes sont gravées en caractères latins, majuscules et minuscules, subissant, par ailleurs, l'influence de l'alphabet grec. La lettre *o* est plus petite qu'à l'ordinaire, réduite à la taille d'un gros point, quant à la lettre *u*, elle est reproduite à l'envers, avec sa patte à gauche et non pas à droite comme c'était la coutume à l'époque. Il n'est pas exclu que l'initiale de la deuxième ligne du revers soit la lettre η au lieu de ι . Enfin, le génitif suit la déclinaison grecque¹².

Fort probablement s'agit-il d'un sceau ayant appartenu à *Conimund* (Kunimund, Κο(υ)νιμοῦνδος, *Cunimundus*), le roi des Gépides, tué à la guerre par Alboin, le roi des Lombards (567), qui épousa contre sa volonté Rosamunde (Rosamunda), la fille de sa victime, cependant que du crâne de celui-ci il fit faire une coupe à boire (Paulus Diaconus, *Hist. Longob.*, I, 27). La Dacie occidentale et le Banat ont servi de théâtre de guerre lors de l'affrontement gépido-lombard. Les bons rapports et l'alliance des Gépides avec les Byzantins sont généralement connus¹³, le présent sceau fournissant un témoignage de plus en ce sens. Il semble que la présence à Tomis de cet objet se rattacherait à l'épisode suivant raconté par Théophylacte Simokattès : « Les Lombards sont partis en guerre, et Conimund a envoyé des messagers chez l'empereur Justin le Jeune (Justin II), en le priant de lui prêter aide armée. Pour que l'ambassade soit bien reçue par l'empereur, le plaignant a adressé au souverain des présents grandioses. L'empereur a été enchanté de la générosité du solliciteur et s'est laissé dominé par la pitié : il a rédigé une lettre et a ordonné au commandant Baduarius de réunir les troupes de Scythie Mineure et de Mésie et d'épauler Conimund »¹⁴. Vraisemblablement, le sceau qui nous occupe aurait scellé quelque lettre adressée directement à Baduarius, *magister militum* et duc de la province de Scythie Mineure¹⁵.

À l'époque concernée, le titre de στρατηλάτης que nous retrouvons au revers du sceau de Conimund équivalait le latin *magister militum* (commandant en chef de l'armée), qui était aussi celui de Baduarius. Toujours en ces temps-là, Bélisaire, le fameux général de Justinien I^{er},

¹² Cf. Zacos — Vegler, *op. cit.*, n^{os} 392, 581, 769, 1018, 1635, 1675, 2788, 2867 et Werner Seibt, *Die byzantinischen Bleisiegel in Österreich*, 1. Teil, Wien, 1978, n^{os} 195, 196, 198, 201.

¹³ Pour l'histoire des Gépides et de leurs relations avec les Byzantins et les Lombards, voir C. Diculescu, *Die Gepiden*, I Band, Halle, 1922, p. 152—164 ; L. Schmidt, *Die Ostgermanen*, München, 1969, p. 582—584 ; *Istoria României*, I, 1960, p. 704—714 et Pál Lakatos *Quellenbuch zur Geschichte der Gepiden*, Szeged, 1973, p. 82—90

¹⁴ TEOFILACT SIMOCATA, *Istorie bizantină*, VI, 10, 9—10 (version roumaine H. Mihăescu, Bucarest, 1985, p. 131).

¹⁵ Cf. E. Stein, *Histoire du Bas-Empire*, II, Paris, 1949, p. 304, 306 et I. Barnea, *Din istoria Dobrogei*, II, p. 406 Il n'est pas clair si ce Baduarius serait la même personne que son homonyme, le gendre de l'empereur Justin II (Stein, *op. cit.*, p. 797—798).

s'intitulait *stratélate d'Orient* (στρατηλάτης Ανατολῆς)¹⁶. Donc, Conimund portait le titre de ce qu'il était en réalité, c'est-à-dire de « commandant en chef » de l'armée des Gépides, l'alliée de l'Empire byzantin.

4. — SCEAU DE LA VILLE DE PERGAME (V^e — VI^e siècles)

MC. Petit plomb marchand, présentant une échancrure à l'orifice inférieur du canal, ainsi qu'à la bordure de droite. Le champ légèrement décentré vers la gauche. Bien conservé. D. : 14 mm. (total), 11 m. (champ).

Au droit, légende sur trois lignes :

ΠΕΡ	Περ-
ΓΑΜΗ	γαμη-
ΝΩΝ	νῶν.
Περγαμηνῶν (πόλις).	

Au revers, hémisphère avec deux petites crêtes, percé transversalement à la base.

C'est le deuxième sceau marchand de la période romano-byzantine trouvé jusqu'à présent à *Noviodunum*¹⁷. Il rejoint la liste des sceaux marchands gravés des noms de quelques autres villes micrasiatiques (Smyrne, Ephèse, Laodicée, Magnésie, Métropolis, Koloè, etc.), ceux-là trouvés à *Tomis*¹⁸ et à *Sucidava* (Izvoarele, dépt. de Constanța)¹⁹. Ces objets attestent les liens de la province de Scythie Mineure avec les villes micrasiatiques de la côte occidentale à l'époque romano-byzantine (IV^e — VI^e siècles). Retenons qu'il s'agit du premier sceau marchand de la « ville des Pergaméniens » attesté jusqu'à présent en Dobroudja²⁰.

5. — SÉBASTE, GEORGES PALÉOLOGUE (vers 1125/6 — vers 1168/70)

MIRSR 567/9 (ayant appartenu auparavant aux collections D. A. Stourdza).

Echancrures aux orifices du canal ; le bord gauche de l'avvers (droit du revers) est brisé. La partie gauche de l'avvers et droite du revers pressée et oblitérée. Pour le reste, suffisamment bien conservé.

D. : 30 mm. (total) ; 25 mm. (champ).

Au droit, la Vierge orante en buste, avec le médaillon de l'Enfant sur la poitrine. Du sigle $\overline{MP} \Theta Y$, qui flanque généralement sa tête des deux côtés, il n'en reste que la moitié de droite.

Au revers, légende sur cinq lignes :

ΣΦΡΑΓΙ.	Σφραγί[ς]
ΓΕΩΡΓΙ.	Γεωργί[ου]
CERACTU..	[σ]εβαστοῦ[τοῦ]
ΠΑΛΕΟ..	Παλεο[λό]-
ΓΟ.	γο[υ].

Σφραγίς Γεωργίου σεβαστοῦ τοῦ Παλ(αι)ολόγου.

¹⁶ THEOPHANES, Bonn, pp. 274 et 275 (de Boor, pp. 178 et 179) ; R Guiland, *Recherches sur les institutions byzantines*, I, Berlin-Amsterdam, 1967, p. 385—387 ; N. Oikonomidès, *Les listes de préséance byzantines des IX^e et X^e siècles*, Paris, 1972, p. 332.

¹⁷ Le premier appartenait à un certain Cyrille, I. Barnea, *Sigilla bizantine de la Noviodunum* (II), « Studii și cercetări de numismatică », VI (1975), p. 159, 1.

¹⁸ I. Barnea, *RÉSEE*, VII, 1969, 1, p. 23—26, n^{os} 1—8.

¹⁹ V. Culică, « Pontica », VIII (1975) et IX (1976), n^{os} 49—53, 61—63 et 116.

²⁰ Cf. J. Schafer, *Pergamon*, dans *The Princeton Encyclopedia of Classical Sites* (Richard Stilwell editor), Princeton, New Jersey, 1976, p. 688—692

Ce qui se traduit : « Le sceau du César Georges Paléologue ».

Georges Paléologue Doukas Comnène, fils d'Alexis Paléologue Doukas et d'une princesse inconnue de la famille Doukas Comnène, petit-fils de l'empereur Jean II Comnène, s'est marié vers 1145 (mais on ignore le nom de son épouse) ; trois fils sont nés de ce mariage. En 1162, il a été envoyé en Hongrie par l'empereur Manuel I^{er} Comnène, afin de ramener à Constantinople le jeune prince hongrois Béla, pour lui faire épouser l'unique fille de l'empereur, Marie, et donner de la sorte aux Comnènes des droits sur le trône de l'Hongrie. Bien que le jeune Béla soit arrivé à Constantinople, où on le fiança à la princesse Marie en lui faisant aussi changer son nom — devenu de Béla, Alexis — et en lui conférant la haute dignité de *σεβαστός* (*caesar*), ce mariage ne devait pas avoir lieu. Le prince hongrois a fini par épouser la sœur de l'impératrice. Et quelques années plus tard, Georges Paléologue devait accompagner, avec le sébaste Manuel Comnène, leur nièce Marie, la fille du protosébaste Jean Comnène, à Tyr, où serait célébré le mariage de celle-ci avec Amaury, le roi de Jérusalem (1163 — 1174), le 29 Août 1167.

Outre ces deux missions diplomatiques, entre autres actes importants de Georges Paléologue, il convient de compter aussi l'édification de fond en comble du célèbre monastère des Paléologues consacré à Saint Démètre, ainsi que la réfection de Théotokos Hodighitria — tous les deux dans la ville de Constantinople. Enfin, en 1166, il a pris part au concile tenu dans la capitale de l'Empire. Il est mort vers 1168—1170, à Andrinople, où se trouve aussi sa sépulture²¹.

6. — THÉOPHANE, SPATHAROCANDIDAT, ASÈCRÈTIS ET JUGE DU HIPPODROME (XI^e siècle, seconde moitié)

MIRS 567/11 (ayant appartenu auparavant aux collections D. A. Stourdza).

Le champ du plomb s'avérant trop étroit pour la scène de l'avers, la bordure circulaire de celle-ci déborde presque de tout part. Léger décentrement du revers sur la gauche. Petites échancrures aux orifices du canal. Trou de suspension au bord gauche de l'avers (droit du revers), en-bas. La bordure circulaire des deux faces est perlée. Bien conservé.

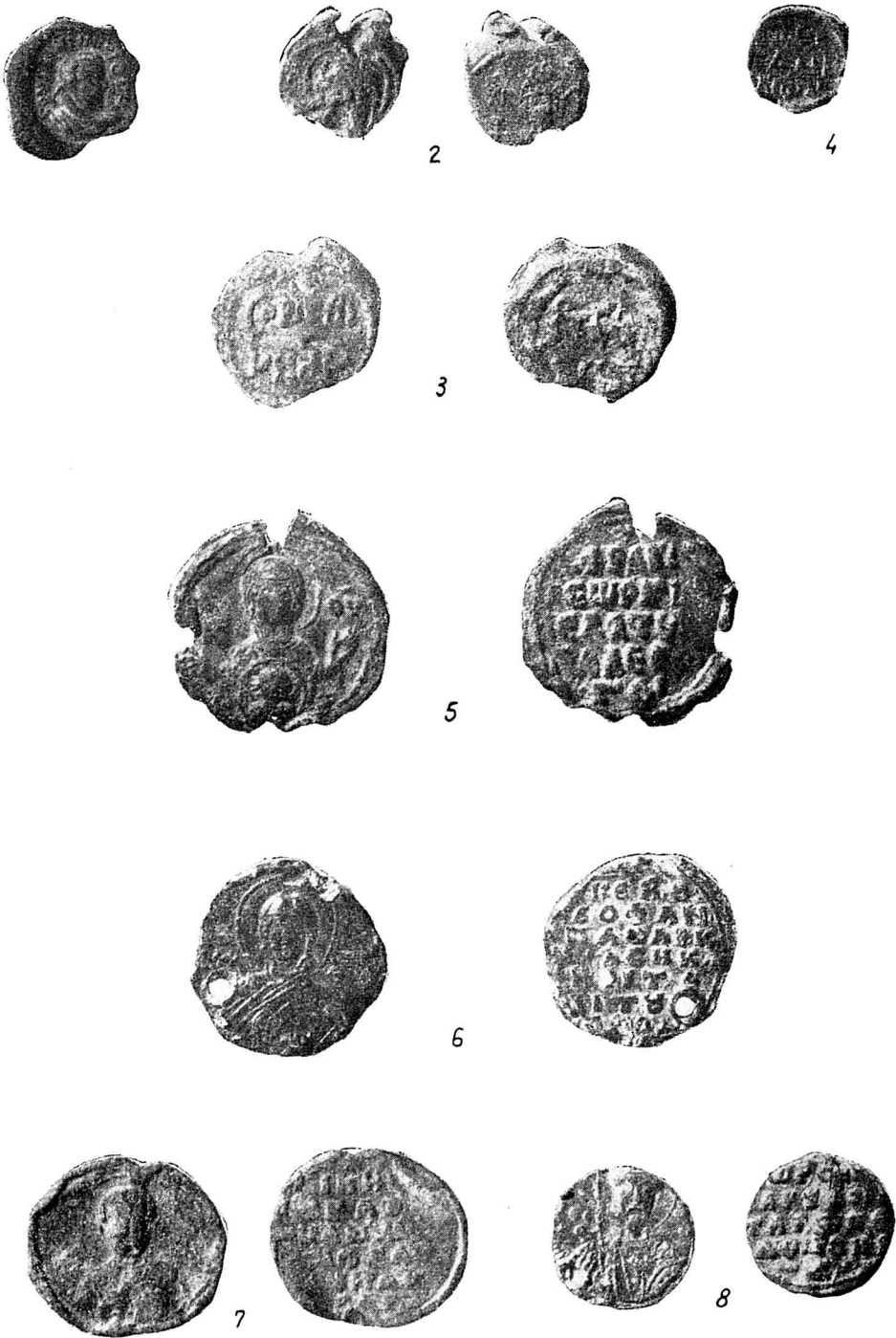
D. : 26 mm. (total) ; 24 $\frac{1}{2}$ mm. (champ).

Au droit, buste de la Vierge vue de face, avec le médaillon de l'Enfant sur la poitrine — exécuté avec finesse. Grand nimbe perlé entourant la tête de la Vierge. De chaque côté de la tête, les sigles habituels : $\overline{\text{MP}} \overline{\text{ΘΥ}}$.

Au revers, légende sur sept lignes :

· ΚΕΡΒ.Θ,	[+] K(ύρι)ε β(οή)θ(ει)
· ΕΟΦΑΝ,	[Θ]εοφάν(ω)
· ΠΑΘΑΡ, K	[σ]παθαρο(σ)κ(αυ)-
· Δ'ΑΧΚ,	[δ](ι)δ(άτω), άσηκ(ρ ήτη)
· ΚΡΙΤ, Ε	[(καλ)]κριτ(η) έ-

²¹ F. Chalandon, *Les Comnènes (1143—1180) : Jean II Comnène (1118—1143) et Manuel I Comnène (1143—1180)*, Paris, 1912, pp. 475—476, 536, 649 ; Guiland, *op. cit.*, p. 31—32 ; K. Barzos, *Η γενεαλογία των Κομνηνών* t.2, Thessaloniki, 1984, p. 858—866.



Pl. I. — Sceaux byzantins inédits de Dobroudja : *Tomis* (3), *Noviodunum* (2, 4, 8) et autres localités non précisées (1, 5, 6, 7).

ΠΙΤ .
Π.ΟΔ

πὶ τοῦ 'Ι-
π[π]οδ(ρόμου).

+ Κύριε βοήθει Θεοφάνω, σπαθαροκανδιδάτω, ἀσηκρήτη καὶ κριτῆ ἐπὶ τοῦ Ἱπποδρόμου.

Ce qui se traduirait par : « Seigneur, protégez Théophane, spatharocandidat, asècrètis et juge de l'Hippodrome ».

Nous pensons, pour notre part, qu'il ne faut pas confondre le titulaire du sceau qui nous occupe présentement avec le Théophane asècrètis attesté par un autre sceau plus ancien (X^e siècle)²². Il détenait la haute dignité de spatharocandidat, orthographiée en un seul mot et attestée durant la première moitié du IX^e siècle ; cette dignité devait disparaître vers la fin du XI^e siècle²³. Plus importantes encore que cette dignité sont les fonctions qu'il aurait rempli successivement ou simultanément, de secrétaire impérial (*a secretis*)²⁴ et de juge du tribunal de l'Hippodrome, la plus haute instance de la capitale²⁵.

7. — NICÉTAS, SPATHAROCANDIDAT ET PROTONOTAIRE DU BUREAU DES BARBARES (X^e siècle. seconde moitié)

MIRS 1235/94 (ayant appartenu auparavant aux collections W. Knechtel).

Plomb en partie déformé par la pression sur les deux faces d'un objet dur. Petites échancrures aux orifices du canal. Fissure longeant le canal au droit. Les deux faces du champ sont cernées d'une bordure circulaire perlée. Etat de conservation médiocre.

D. : 25 mm. (total) ; 22 mm. (champ).

Au droit, Saint Nicolas, buste de face, la tête nimbée, en costume d'évêque, bénissant de sa main droite, cependant qu'il retient de la main gauche sur sa poitrine l'Évangile. Il n'en reste rien de la légende avec le nom du saint qui devait flanquer son image de chaque côté.

Au revers, légende sur six lignes :

.IKH..
CΠAΘ..
KANΔΔ..
.NOTAP,
..IT, PAP
..P,

[N]ικῆ[τα]
σπαθ[αρ(ο)-]
κανδ(ι)δ(άτω)[(καί)]
[(πρωτο)νοταρ(ίω)]
[ἐπ]ὶ τ(ῶν)βαρ-
[βά]ρ(ων).

Νικῆτα, σπαθαροκανδιδάτω καὶ πρωτονοταρίω ἐπὶ τῶν (β)αρβάρων.

Ce qui se traduirait par : « Seigneur, protégez Nicétas, spatharocandidat et protonotaire du bureau des Barbares ».

Bien que le terme des lignes 5—6 soit βαρ[βά]ρων et que nous l'ayons remplacé par βαρ[βά]ρων, il nous semble avoir adopté la lecture la plus vraisemblable.

²² V. Laurent, *Le corpus des sceaux de l'empire byzantin*, t.2 *L'administration centrale*, Paris, 1980, n° 77.

²³ N. Oikonomidès, *op. cit.*, p. 297.

²⁴ Cf. V. Laurent, *op. cit.*, p. 5.

²⁵ N. Oikonomidès, *op. cit.*, p. 322—323.

Le titulaire de ce cachet avait donc le rang de « spatharocandidat » (v. le sceau précédent) et remplissait la fonction de « protonotaire du bureau des Barbares », c'est-à-dire d'un service analogue en quelque sorte aux « relations publiques des affaires étrangères » actuelles. En effet, sa mission était de recevoir, introduire ou traiter avec les ambassades de l'étranger, à leur arrivée et à leur départ, en veillant sur les dépenses faites à cette occasion, de même qu'il assumait la surveillance des étrangers en général, dans la capitale et dans l'Empire²⁶.

8. — THÉODORE, SPATHAIRE ET PROTONOTAIRE DU PÉLOPONNÈSE (XI^e siècle, première moitié)

MT. Flan trop petit pour le champ du sceau. Les deux faces, mais surtout le revers, décentrées vers le haut, ce qui a entraîné la perte d'une partie de l'image et de la légende respective. Ligne du canal fortement renflée au revers, dont le registre inférieur garde un tronçon du cercle perlé qui bordait le pourtour du champ. Le droit devait sans doute lui aussi comporter une telle bordure. État de conservation relativement bon.

D. : 20 mm. (total).

Au droit, Saint Théodore. buste de face, les cheveux particulièrement drus et bouclés, moustache et petite barbe en pointe ; il tient sur l'épaule droite une lance et de la main gauche un bouclier ellipsoïde, dont seul un tronçon du registre supérieur est visible. A gauche commence une inscription : 'Ο ἄ(γίος) ΘΕΟΔΟ qui [devait se poursuivre à droite comme suit : [POC]=Θεόδ(ω)ρος.

Au revers, légende sur six lignes :

ΩΡ, Π.	[Θεόδ]-
.ΑΡ, SAN.	ωρ(ος)σπ[α]-
ΤΑΡ, ΠΕ	θάρ(ιος)(καί)(πρωτο)νο-
ΛΟΠΟΝ.	τάρ(ιος) Πε-
-C-	λοπονή-
	σ(ου).

Θεόδωρος, σπαθάριος καὶ πρωτονοτάριος Πελοπον(ν)ήσου.

Ce qui se traduirait par : „Théodore, spathaire et protonotaire du Péloponnèse”.

Un sceau publié déjà il y a quelque temps attestait un autre « Théodore, spathaire, grand chartulaire τοῦ γενικοῦ λογοθεσίου, κριτὸς de l'Hippodrome du Péloponnèse et de l'Hellade » (XI^e—XII^e siècles)²⁷. Le sceau présenté maintenant se date avant le milieu du XI^e siècle, quand le thème du Péloponnèse fusionna avec celui de l'Hellade²⁸. Son titulaire avait le rang de « spathaire », or ce rang est mentionné par les sources écrites une dernière fois en 1075²⁹. Il remplissait la fonction de

²⁶ V. Laurent, *op. cit.*, p. 244.

²⁷ A. Bon, *Le Péloponnèse byzantin jusqu'en 1204*, Paris, 1951, p. 202 (avec la bibliographie respective).

²⁸ *Ibidem*, p. 91—92.

²⁹ N. Oikonomidès, *op. cit.*, p. 297—298.

protonotaire du Péloponnèse, de sorte que ce petit objet représente un témoignage précieux quant aux relations de la cité et port danubien de *Noviodunum* (où il a été trouvé) avec cette région éloignée de la Grèce. D'autre part, cette pièce rappelle un autre sceau ayant appartenu à un « protospathaire et stratège du Péloponnèse » du XI^e siècle, dont on ignore le nom, sceau trouvé il y a quelque temps à *Dorostolon* (Silistra)³⁰. En même temps, ce petit objet évoque aussi l'image du brillant général et haut dignitaire de l'empereur Alexis I^{er} Comnène, ce Léon Nikérites qui, avant de devenir « duc de Paristrion » (après le 29 avril 1091), avait été stratège du Péloponnèse, où il avait également rempli d'autres hautes fonctions³¹.

³⁰ N. Bănescu, *Sceau byzantin inédit trouvé à Silistra*. * Bulletin de la Section Historique de l'Académie Roumaine », 13 (1927), p. 14—15

³¹ V. Laurent, *Les sceaux byzantins du Médaillier Vatican*. Città del Vaticano, 1962, n° 110 ; I. Barnea, *Din istoria Dobrogei*, III, Bucarest, 1971, p. 153—154, Werner Seibt, *op. cit.*, n° 99

« ROMAINS » ET « BARBARES » DANS LES BALKANS
AU VII^e SIÈCLE À LA LUMIÈRE DES « MIRACLES
DE SAINT DÉMETRIUS ». COMMENT ON PEUT DEVENIR
L'« AUTRE »*

STELIAN BREZEANU

Parmi les peu nombreuses sources byzantines du VII^e siècle, les deux premiers livres des *Miracula S. Demetrii* occupent, sans conteste, une place de choix, par la valeur des informations qu'ils renferment. La source fait la lumière, par-dessus tout, dans le domaine des rapports entre les « Romains » et les migrants qui avaient pénétré dans les provinces balkaniques de l'Empire, autrement dit, dans les rapports entre « nous » et « l'autre »¹. La distinction entre le monde gréco-romain et l'environnement barbare formé exclusivement par les ethnies, apparaît clairement formulée par Hérodote même ; à la différence des « Barbares », les « Hellènes » connaissaient aussi la « société » (*koinonia*), communauté de citoyens libres constitués en démos et qui avaient pour cadre de leur vie politique, juridique et culturelle la ville-Etat (*polis*). Nous rencontrerons plus tard encore la même distinction, dans le monde romain, entre *Barbaricum* et *Respublica Romana*, dont les membres formaient le *populus Romanus*, communauté de citoyens libres. Tout le long d'un millénaire, le monde byzantin, nourri par les traditions politiques romaines, se définit, par rapport aux « barbares » se trouvant en dehors des frontières de son pays, comme une communauté politique, juridique, culturelle et religieuse. Un auteur du XV^e siècle, Jean Canabutzès, synthétisant l'ensemble de l'expérience impériale, donne une des plus complètes définitions du « barbare » en fonction des valeurs du monde byzantin. « La notion de barbare, écrit-il, se définit non par la foi, mais par la race, la langue, l'organisation d'Etat et l'éducation » (τὸ βάρβαρον οὐδὲν νοεῖται περὶ τῆς πίστεως, ἀλλὰ νοεῖται διὰ τὸ γένος καὶ τὴν γλῶτταν καὶ τὴν τάξιν τῆς πολιτείας καὶ τὴν παιδείαν). - La notion de « Barbare » n'a pas été sans doute, la même, dans la vision

* Communication présentée au XVI^e Congrès International des Sciences Historiques* Stuttgart, 25 août - 1^{er} septembre 1985, au thème *L'image de l'autre: étrangers, mineurs, marginaux*.

¹ Nous allons nous servir pour ce qui suit, de l'excellente édition critique des premiers deux livres des « Miracles » mis à la portée du chercheur par Paul Lemerle : *Les plus anciens recueils des Miracles de Saint Démétrius et la pénétration des Slaves dans les Balkans, I: Le texte*, Paris, 1979 (= Miracles I), édition accompagnée par un ample commentaire qui constitue l'objet d'un tome second : *Les plus anciens recueils des Miracles de Saint Démétrius et la pénétration des Slaves dans les Balkans, II: Commentaire*, Paris, 1981 (Miracles II).

² Maximilian Lehnert, *Ioannis Canabutzae magistri Ad principem Aeni et Samothracas in Dionysium Halicarnasensem commentarius*, Leipzig, 1890, p. 35. Voir aussi *Fontes Historiae Daco-Romanicae*, IV, Bucarest, 1982, p. 354.

byzantine le long du millénaire de l'histoire impériale, surtout parce que dès les commencements du Moyen-Age, Byzance a, tout autour de son horizon politique, un nombre croissant de populations chrétiennes. Et en voilà un des facteurs qui ont déterminé l'évolution de la vision byzantine sur le « Barbare ». En laissant de côté l'aspect linguistique et même ethnique, dont il n'est pas question dans la *Respublica Romana* et aux débuts de l'Etat byzantin, les « Romains » constituent donc, par opposition aux « barbares », une communauté politique et juridique (*politeia*), une communauté culturelle (*paideia*) et, pour la fin de l'Antiquité, une communauté religieuse aussi³. Notre source, qui constitue le point de vue de l'analyse de l'image du « Barbare », de « l'autre », se situe à la moitié de la distance qui sépare le « père de l'histoire » de Jean Canabuzès.

Les valeurs des deux mondes qui se confrontent apparaissent plus clairement dans « Les Miracles de Saint Démétrius ».

La plus importante distinction entre « nous » et « les autres » se révèle sur le plan politique. Chez l'archevêque Jean, auteur du premier livre des « Miracles », comme chez l'auteur anonyme du second livre, les « Romains » sont les citoyens de l'Etat Romain ((ἡ ἀρχὴ τῶν Ῥωμαίων)⁴ De l'autre côté il y a le monde barbare (τὸ βαρβαρικόν)⁵.

Les premiers forment une *monarchie*, en tête avec l'empereur de Constantinople, les « barbares », les « autres », forment une « polyarchie », puisque gouvernés par plusieurs, « rois » ((οἱ ρῆγες, οἱ ἄρχοντες οἱ ἡγούμενοι)⁶. Plus significative encore nous semble la terminologie utilisée par les deux auteurs pour définir la population de l'Empire et du monde barbare. La communauté des citoyens romains est constamment définie par le terme de λαὸς τῶν Ῥωμαίων, *populus Romanus* ou par celui de ὁ δῆμος,⁷ notions qui font valoir son caractère organisé, de peuple à mission impériale. Les « autres » forment une *ethnie* (τὸ ἔθνος)⁸, constituée de tribus ((αἱ φυλαί).⁹ C'est là, pendant tout un millénaire d'histoire byzantine, le trait le plus caractéristique du monde qui vivait en dehors des frontières de l'Empire par rapport à la communauté politique de Byzance.

Mais, les « Romains » constituent aussi une communauté religieuse (χριστιανοί)¹⁰ placée sous la protection divine qui les sauve à maintes reprises par l'intervention miraculeuse de St. Démétrius, le patron de la ville de Thessalonique. Les « autres » sont les esclaves de plusieurs déités païennes, ce qui correspond, au plan terrestre, à leur polyarchie.

³ Fr. Dolger, *Rom in der Gedankenwelt der Byzantiner*, « Zeitschrift für Kirchengeschichte », 56, 1937, p. 8—9; J. Gaudemet, *L'étranger au Bas-Empire*, dans *Etranger*, coll. « Recueils de la Société Jean Bodin », IX, Paris, 1958, p. 215 ss.

⁴ *Miracles I*, 134 5.

⁵ *Ibidem*, 101.9 : 185 24 : 186 14.

⁶ *Ibidem*, 209 6.29 : 210 22 : 214.19 : 217 20 . 218.27 ; 218 30 : 219 7 . 220 19.

⁷ *Ibidem*. 287.22 . 106.15 ; 112 15 ; 114.3.

⁸ *Ibidem*. 108.28 . 179 3-4 ; 202.14 ; 255 19.

⁹ *Ibidem*, 117 14 : 185.9 ; 220.24

¹⁰ *Ibidem*, 241.11. Les citoyens de l'Empire appartiennent à l'orthodoxie » (*Ibidem*, 286 12 ; 288.1) et les villes romaines sont « les villes des chrétiens/orthodoxes » (*Ibidem*, 296 8—9).

D'où, leurs valeurs morales différentes. Les premiers sont les porteurs de la paix (ἡ εἰρήνη πλατεία)¹¹, attribut revendiqué en permanence par l'idéologie impériale (*pax romana*), «l'autre» apporte la guerre (πόλεμος)¹², symbole du désordre «barbare». Si les premiers sont patronnés par la divinité pour faire face à la violence, le dernier met à profit sa foule innombrable pour troubler la paix romaine. Et la source abonde en passages où «l'autre» est caractérisé par son nombre infini (ἡ βαρβάρων πληθὺς, ἡ ἄμετρος πληθὺς, αἱ βαρβαρικάι νιφάδες)¹³. Par ailleurs, l'espace-même est organisé d'une manière différente chez «nous» par rapport à «l'autre». Chez les «Romains» il y a des préfectures, des provinces et des villes peuplées de chrétiens, des sanctuaires et des théâtres¹⁴, ces derniers comme support de la «païdeia romaine», chez «l'autre» il n'y a que de tentes (σκηναί)¹⁵, symbole de la guerre et du désordre barbare.

Mais, les Miracles revêtent aussi un autre intérêt majeur pour l'historien moderne. Ils comptent parmi les peu nombreuses sources byzantines et médiévales, en général, qui suggèrent l'évolution des deux catégories de «nous» et «l'autre», qui ne sont pas séparées par une grande muraille chinoise à long terme. «L'autre» peut devenir «le nôtre», de même que «les nôtres» peuvent devenir «les autres».

Dans le second livre des «Miracles», l'auteur fait entrer en scène Perboundos, l'un des «rois» des Runchines, qui est «vêtu à la mode romaine et parle notre langue» ((φορῶν ῥωμαῖον σχῆμα καὶ λαλῶν τῆ ἡμετέρᾳ διαλέκτῳ).¹⁶ Nous considérons comme significatif le fait que l'auteur grec surprend le processus d'assimilation commencé par l'intégration dans le monde romain des «archontes» barbares plus réceptifs à ses valeurs, la masse des migrants restant pour longtemps réfractaire aux nouvelles valeurs. Donc, à deux générations seulement de l'implantation des Slaves dans le sol impérial, l'un de leurs «archontes» commençait son chemin de «l'autre» vers «nous». Deux siècles plus tard, le processus prend fin dans ses lignes générales pour les communautés slaves de la région, et c'est Léon le Sage qui nous a laissé aussi le programme de cette intégration des «barbares» au monde «romain»: l'hellénisation, la soumission des archontes au mode de vie romain et à christianisation'' ((γραικώσας, καὶ ἄρχουσι κατὰ τὸν Ῥωμαϊκὸν τύπον ὑποτάξας, καὶ βασιπτίσματι τιμήσας)¹⁷.

Plus important encore nous semble l'autre processus suggéré par le second livre des «Miracles»: le chemin parcouru par la «citoyenneté» vers la «barbarie», de «nous» vers «l'autre». La transformation ethnique de l'Occident barbare, où la signification de *Romani* perd son acception ancienne en faveur d'une connotation supplémentaire ethnique, est une chose bien connue. Ainsi, les sources provenant des Francs, et on en

¹¹ *Ibidem*, 102.8.

¹² *Ibidem*, 116.6.

¹³ *Ibidem*, 107.15 ; 122.29-30 ; 132.12-13 ; 159.30.

¹⁴ *Ibidem*, 69 4 ; 103 3 ; 113.14 ; 126.3 ; 137 21 ; 146.13 ; 231 8 , 284.18-20.

¹⁵ *Ibidem*, 229.13.

¹⁶ *Ibidem*, 235.30

¹⁷ *Leonis imperatoris Tactica* dans Migne, P.G., CVII, col. 969.

rappelle ici seulement Grégoire de Tours et *Lex Salica*, mettent en lumière la transformation des Romains dans une ethnie barbare, comme les *Franci*, les *Gothi* et d'autres populations du royaume mérovingien¹⁸. C'est l'évolution que la romanité occidentale et celle nord-danubienne parcourt, aux yeux des Byzantins, pendant les premiers siècles du Moyen-Age après l'entrée de celle-ci en *Barbaricum*. Il s'agit là du fameux épisode de la déportation par les Avars d'un très grand nombre d'habitants des provinces balkaniques de l'Empire autour de la ville de Sirmium et ensuite en Pannonie nord-danubienne¹⁹. L'auteur anonyme parle longuement de l'exile auquel ces déportés ont été contraints pendant 60 ans — entre 620 et 680, selon les chercheurs modernes²⁰. Et, bien qu'ils aient cohabité avec des populations barbares — Avars, Slaves et Bulgares — ceux-ci n'ont abandonné ni leurs traditions, ni la religion chrétienne²¹. Cependant, il y a un détail qui vient mettre en relief la manière dont le monde romano-byzantin regardait les populations romaines sous occupation des migrants. L'auteur anonyme nous dit que le chagan avare, selon la coutume de sa nation, considérait ces Romains « *comme ethnie particulière* » (*καὶ λοιπὸν ὡς ἴδιον ἔθνος προσέχον ὁ τῶν Ἀβάρων γαγάνος καθὼς τῷ γένει ἔθνος*), leur mettant en tête un chef, qui s'appelait Kuber. Ainsi, « un peuple nouveau » (*ἄλλος νέος ἐκεῖσε λαὸς ἀνεργάινετο*) était en train de se constituer²². Comme il a été souligné ci-dessus, les auteurs byzantins, de même que notre auteur, emploient le terme *ethnos* rien que pour les populations barbares. Cependant, le cours des événements a stoppé brusquement cette évolution des citoyens d'hier de l'Empire vers la barbarie. En tête avec Kuber, identifié par les recherches modernes comme Bulgare, les successeurs des prisonniers romains revinrent vers l'an 680 dans l'Empire, s'installant dans le voisinage de Thessalonique et tentant de conquérir la métropole macédonienne²³. C'est un fait significatif que pour nommer ce conglomerat de peuples conduits par Kuber — Grecs, Latins, Slaves et Bulgares — l'auteur emploie constamment le terme de Sermésiens (*Σερμησιανοί*)²⁴, se refusant de donner le nom de « Romains » aux descendants des déportés de jadis.

On ignore quel fut le sort de ces *Sermésiens* pendant les décennies qui suivirent ces événements. En tout cas, le chemin de « nous » vers

¹⁸ Pour les grandes mutations ethniques de l'Occident médiéval, de la communauté romaine aux ethnies néo-latines « barbares » (siècles IV^e—IX^e), voir l'ample littérature du dernier temps (E. Zöllner, *Die politische Stellung der Völker im Frankenreich*, dans coll. « Veröffentlich. des I.O.G. », 13, Wien, 1950; R. Wenskus, *Stammesbildung und Verfassung. Das Werden der frühmittelalterlichen gentes*, Graz, 1961; E. Ewig, *Volkstum und Volksbewusstsein im Frankenreich des 7. Jahrhunderts*, « Settimane di studio del Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo », V, Spoleto, 1958, p. 587—648; J. Szűcs, « Nationalität » und « Nationalbewusstsein » im Mittelalter. Versuch einer einheitlichen Begriffssprache, « Acta Historica Academiae Scientiarum Hungaricae », XVIII (1972), n° 1—2, p. 1—38; n° 3—4, p. 245—266).

¹⁹ *Miracles I*, 284—287.

²⁰ *Miracles II*, p. 138—147, avec la littérature du problème.

²¹ *Miracles I*, 285.6-14.

²² *Ibidem*, 286.16—19.

²³ *Ibidem*, 287—304.

²⁴ *Ibidem*, 292.7; 302.8; 303.11.

«l'autre» ne fut pas parcouru jusqu'au bout par les déportés et leurs descendants par leur aliénation à l'égard de l'Empire et, en conséquence, par leur barbarisation. Ce qui n'arriva pas à d'autres membres de la communauté romaine, entrés dans le *Barbaricum* — les Daco-Romains, tout d'abord, les Gallo-Romains, les Hispano-Romains ou les Italiotes, plus tard — qui devraient se constituer sous peu en peuple néo-latins : Roumains, Français, Espagnols et Italiens²⁵. Aux yeux du monde romain, aliénés par *pax Romana*, puis par *pax Byzantina* et entrés dans le *Barbaricum*, ils devenaient nécessairement «l'autre», des «barbares», terme désignant l'altérité, par rapport à la *politeia* impériale.

²⁵ Voir n° 18

QUELQUES PROPOS SUR L'IMAGE BYZANTINE DE LA ROMANITÉ BALKANIQUE*

EUGEN STĂNESCU

L'image byzantine du Vlaque balkanique était-elle vraiment celle d'un « autre »? Récemment en démontant brillamment les mécanismes de l'Altérité on a pu dire que les peuples sans historiens « avaient comme passage obligé de leur entrée en histoire, le miroir de l'Altérité »¹. C'est toucher au cœur de notre problème. De toute façon l'image que la société byzantine se faisait du Vlaque balkanique — tant que les sources nous permettent — était franchement hostile et le portrait qui en résultait était dans une certaine mesure négatif. Mais « altérité » et « différence » sont équivalentes?



Sans doute le climat psycho-mental hostile à l'« altérité » vlaque était assez ancien. Le premier événement — raconté par un écrivain byzantin — qui marque la présence historique des Vlaques est apparemment un assassinat².

Mais le ton est donné par le texte de Kékauménos qui en décrivant les épisodes de la révolte des Vlaques et des Bulgares de Larissa (1066) lance contre les premiers — gens sans foi et corrompus — une diatribe particulièrement violente : « τὸ τῶν Βλάχων γένος ἄπιστόν τε παντελῶς καὶ διεσπαραμμένον... »³. D'ailleurs, les écrivains byzantins ont des opinions similaires aussi sur les autres peuples balkaniques quand ceux-ci se trouvent en conflit avec l'autorité des basileis. Les Bulgares étaient à l'origine de tous les maux : « ... μῆ-ηρ πάσης κακίας... »⁴, les Serbes perfides et dépourvus de tout sentiment de reconnaissance : « ... γένος ἔκσπονδον καὶ μηδέποτε εἶδος χάριν τοῖς εἰς αὐτὸ ἐπιδειξαμένοις... »⁵ tandis que les Albanais de mauvais caractère et sans conduite : « ... ἐκ τῆς τῶν Ἀλβανιτῶν δυστροπίας καὶ

* Par « Romanité balkanique » nous entendons les Roumains sud-danubiens que les sources byzantines appellent « Vlaques », Nous employerons ce terme dans notre ouvrage.

Il y a des éléments d'imagologie — Vlaques et autres Balkaniques vus par les Byzantins — chez G. Murnu dont les travaux ont été republiés sous le titre *Studii istorice pivotare la trecutul românilor de peste Dunăre*, Bucarest, 1984, par N. S. Tanașoca avec une ample introduction.

¹ Hélène Ahrweiler, *L'image de l'autre Étrangers, minoritaires, marginaux. L'image de l'autre et les mécanismes de l'altérité* in : XVI^e Congrès International des Sciences Historiques. Rapports, I, Stuttgart, 1985, p. 61.

² Ioannes Skylitzès, *Synopsis historiarum* (éd. J. Thurn, Berlin, 1974), p. 79—80. v. Radu C. Lăzărescu. *Din nou despre Vlăhu lui Skylitzes*. „Buletinul Bibliotecii Române” (Freiburg, vol. VII (X1) — Seria nouă — 1979, p. 357—368

³ Kékauménos, ed G. G. Litavrin, *Советы и рассказы Кекамена*, Moscou, 1972, p. 268.

⁴ Theophylacte d'Ochride in Migne, *Patrologia Graeca*. Tome CXXXVI, p. 44. v. G. Murnu, *op. cit.*, p. 127.

⁵ Georgii Akropolitae, *Opera* (éd. A. Heisenberg, Leipzig, 1903), I, p. 145. v. G. Murnu, *op. cit.*, p. 126.

Rev. Études Sud-Est Europ., XXIV, 2, p. 133—144, Bucarest, 1986

κακογνωμίας... »⁶. Les épithètes concernant les Vlaques ne font pas exception. C'est tout un monde balkanique qui est et se veut « autre » ou seulement « différent » avec lequel Byzance se confronte en doutant d'un succès de longue durée. Une histoire comparée de l'image byzantine des différents peuples balkaniques — avec des nuances significatives — ne pourrait diminuer la portée de cette impression globale.

On ne trouve pas dans les sources des données sur les voies et les moyens de l'« acculturation » byzantine comme dans le cas des Slaves⁷. Résistance de longue haleine, refus d'assimilation, échec de l'universalisme byzantin ? Peut-être c'est là que résident les causes profondes d'une hostilité constante envers un peuple qui se trouvait à l'intérieur du monde byzantin. Il y a rarement une neutralité engageante. Assez souvent quand on mentionne les Vlaques — dans toutes sortes d'écrits — on les juge d'un mauvais œil parce que, sûrement, dans les circonstances évoquées (conflits avec les « autres ») ils semblaient être différents. Différents par rapport à une certaine idée que les Byzantins, eux-mêmes, se faisaient de ce qu'on pourrait appeler la « byzantinité », le fait d'appartenir au monde dirigé par l'Empereur des Rhomées.

C'est essayer de répondre à une question fondamentale. Comment les Vlaques, ainsi que les autres peuples balkaniques jusqu'à la création de leurs propres États — entraient dans le cadre fourni par la « synthèse byzantine » : un seul empereur des Romains — marquant la continuité, entre la première et la deuxième Rome — une seule Église — detentricée de la vraie foi — une seule culture — hellénique et hellénisante⁸. Ou comment ils s'adaptaient au « patriotisme » et « nationalisme » byzantin qui était surtout grec et orthodoxe⁹ ou aux nécessités d'un « commonwealth » qui se voulait universaliste, donc intégrateur de l'« altérité » ou de la « différence » ?¹⁰.

★

Les critères essentiels pour avoir droit de cité à la « byzantinité » pourraient, donc, être : se soumettre à l'autorité impériale, être chrétien orthodoxe, appartenir à la tradition culturelle grecque et à un monde de vie civilisée conforme aux normes de la société byzantine¹¹. Examinons maintenant — par une analyse sommaire — les rapports possibles entre les structures et les mouvements de la société vlaque et le fait d'être « byzantin ».

⁶ Τὸ χρονικὸν τῶν Ἰωαννίνων (éd. L. I. Vranoussis, Athènes, 1965), in *Fontes Historiae Daco-Romanae*, IV. Bucarest, 1982, p. 344. (N.-Ş. Tanaşoca).

⁷ D. Obolenski. *The Byzantine Commonwealth. Eastern Europe, 500—1453*, Londres, 1971, p. 98. (Commentaire d'un passage de Theophanès Continuatus, *Chronographia*, V, 54, pp. 291—292)

⁸ N. Iorga, *Histoire de la Vie Byzantine*, Bucarest, 1934, I, p. 20.

⁹ Hélène Ahrweiler, *L'Idéologie politique de l'Empire byzantin*, Paris, 1975, pp. 25—29, 60—67, 103—107.

¹⁰ D. Obolenski, *op. cit.*, pp. 206—208.

¹¹ Possible un « ἑλληνικὸς τρόπος » cf. Γηγορίου τοῦ Κυπρίου... Ἐπιστολαὶ καὶ Μῦθοι (éd. S. Eustratides) Alexandra, 1910 : Βάρβαρος πάντως καὶ οὐχ Ἑλληγ τὸν τρόπον . » cf. Kilian Lechner, *Hellenen und Barbaren im Weltbild der Byzantiner*, Munchen, 1954, p. 58. On trouve une expression similaire aussi dans l'Anonyme de Hase in Leonis Diaconi, *Historia*, Bonn. 1828, p. 503— mais l'authenticité de cette source a été mise en doute par Ihor Sevcenco. Contraire au genre de vie « hellénique » pourrait être celui « scythique », auquel se réfère Attaleiates dans *Historia*, Bonn, 1853 quand il écrit :..., « τὸν σκυθικὸν ἐπιφέρουσι βίον » (p. 205).

1. Quant à la soumission à l'autorité impériale, le texte de Kékauménos est précis. Les Vlaques sont des rebelles innés sur la stabilité civique desquels on ne peut pas compter. D'ailleurs c'est la description d'une révolte dont les protagonistes — et l'auteur tient à le souligner — n'étaient pas à leur premier soulèvement contre l'autorité des basileis de Constantinople — qui l'amène à faire ses remarques sur les Vlaques, peu enclins à une fidélité quelconque : « μήτε εἰς θεόν ἔχον πίστιν ὀρθὴν μήτε εἰς βασιλέα μήτε εἰς συγγενῆ ἢ εἰς φίλον ἀλλὰ ἀγωνιζόμενον πάντας καταπραγματεύεσθαι »¹². Les propos de Kékauménos sur l'hostilité vlaque envers l'environnement byzantin semblent être confirmée, après un siècle, par le recit de Benjamin de Tudela¹³.

Idee, en effet, reprise par Nicéas Choniates — historien d'une autre révolte, celle des Assérides à la fin du XII^e siècle loin d'être la première car les Vlaques « ... καὶ ἄλλοτε μὲν κατὰ Ῥωμαίων ἐμσγαλὰύχθησαν... »¹⁴ considérés du reste comme un danger continuél pour Byzance, non seulement en raison de leur haine pour l'Empire, mais aussi parce qu'ils s'entendaient à transmettre cette haine à leurs divers allies — comme un legs héréditaire — dans la lutte menée en commun contre l'Empire ; les Coumans, par exemple : « ... ἀνάτατον τὴν πρὸς ἡμᾶς ἔχθραν ὑπὸ Βλάχων ἔχειν δεδιδαγμέναι... »¹⁵. Mais l'insurrection de 1185 était plus qu'une révolte d'un groupe humain normalement en état de rébelliou ; cette fois existait un programme politique dont le premier point était la création d'un État vlaco-bulgare : « ... ἀλλ' εἰ μὴ καὶ τὰ Ῥωμαίων μέγιστα βλάψουσι καὶ τὴν τῶν Μουσῶν καὶ τῶν Βουλγάρων δυναστείαν ἐκ συναψουσιν ὡς πάλαι ποτε ἦν... »¹⁶ considéré comme la restauration d'une situation historiquement antérieure. Cette plainte sur l'hostilité des Vlaques est minterrompue. On affirme sans ambages que les rebelles avaient la témérité de vouloir recouvrir leur liberté car des « agitateurs » leur avaient appris que c'est par la volonté de Dieu qu'ils doivent écarter le joug byzantin et redevenir libres : « ... ὡς ὁ θεὸς τοῦ τῶν Βουλγάρων καὶ τῶν Βλάχων γένους ἐλευθερίαν ἠύδοκῆσε καὶ τοῦ χρονίου ζυγοῦ ἐπένευσεν ἀπαυχένισιν... »¹⁷ et plus loin, le même écrivain semble considérer absurde l'idée que la divinité pouvait protéger ceux qui voulaient se séparer de Byzance : « ... καὶ ὡς αὐτίκα εὐήμερήθη τούτοις τὰ τῆς ἀποσπασίας, ἔτι μᾶλλον ἔθεντο τῇ ἐλευθερίᾳ σφοδρῶν ἐπευδοκεῖν τὸν θεόν... »¹⁸. En conséquence, le Vlaque comme autres peuples balkaniques aussi était certainement un ennemi et pouvait être un « autre » parce qu'il voulait une liberté qui n'était pas son dû.

Cette rébellion permanente — suggérée par un Kékauménos ou un Choniates — envers l'autorité impériale entraient, d'ailleurs, un état d'inquiétude angoissante, surtout parce que les Vlaques étaient renommés pour leurs qualités militaires. D'ailleurs, selon Nicéas Choniates, une

¹² Kékauménos, *Советы и Рассказы*, p. 268.

¹³ *Die Reisebeschreibungen des R. Benjamin von Tudela* ediert. von L. Grünhut und Markus N. Adler, Jerusalem, 1903, I, p. 16, II, p. 14. Très suggestif le commentaire de G. Murnu dans *Studii istorice privitoare la trecutul românilor de peste Dunăre* . . . pp. 119—120.

¹⁴ Nicetae Choniatae, *Historia*, (éd. J. A. von Dieten), Berlin, 1975, p. 368.

¹⁵ *Ibidem*, p. 629.

¹⁶ *Ibidem*, p. 374.

¹⁷ *Ibidem*, p. 371.

¹⁸ *Ibidem*, p. 372.

des causes de la révolte des Assénides a été le refus impérial de concéder, aux Vlaques le droit de s'enrôler dans l'armée byzantine : « ... αἰτούμενοι συστρατολογηθῆναι Ῥωμαίοις... ἀλλ'ἀπέτυχον τοῦ αἰτήματος. »¹⁹. Tout le déroulement de la guerre, qui sévit dans l'intervalle des années 1185—1205, le système de défense opposé à l'offensive des Byzantins et puis la campagne dirigée contre ces derniers fait montre d'une instruction militaire obtenue dans des corps spéciaux, intégrés probablement après la réussite du soulèvement de 1185 dans l'armée vlaco-bulgare²⁰. L'existence de ces corps militaires vlaques aux X^e—XIII^e siècles ne faisait qu'augmenter cette atmosphère d'inquiétude. Dans ce cas le refus impérial suggère toute une perspective en ce qui concerne le rapport entre « assimilateurs » et « assimilables ». Le Vlaque était, peut-être—de ce point de vue—un « autre » aussi parce qu'il ne voulait ou ne pouvait pas—étant donné le monde social et politique environnant—s'assimiler complètement.

2. Le Vlaque ne pouvait pas être un « autre » du point de vue de la confession. Ils étaient chrétiens orthodoxes, assez nombreux et assez pratiquants pour que l'Empire puisse considérer nécessaire de leur accorder une organisation ecclésiastique propre. Le document le plus important est l'ordonnance de 1020 de l'Empereur Basile I où l'on établit que toutes les villes restées en dehors des décisions impériales antérieures devaient être soumises à l'archevêché d'Ochride qui avait droit de prendre les impôts dûs aussi que ceux de tous les Vlaques de la Bulgarie : « ... και λαμβάνειν τὸ κανονικὸν αὐτῶν πάστων και ἀνά πᾶσαν Βουλγαρίαν Βλάχων²¹. Le but de cette ordonnance était de faire cesser l'autorité des évêques locaux sur les Vlaques qui devaient avoir une organisation propre car l'existence d'une évêché ou des évêchés propres des Vlaques ne fait pas de doute pour le début du XII^e siècle, dans le cadre d'une réforme probable de l'organisation ecclésiastique des Balkans élaborée pendant le règne d'Alexis Comnène²². D'autres sources signalent quelques querelles de juridiction en ce qui concerne les Vlaques fréquentant les églises paroissiales²³. Le Vlaque était un chrétien orthodoxe organisé—protégé comme tel par la loi impériale—dans ce sens il ne pouvait être un « autre » d'autant plus qu'on ne constate pas quelque penchant pour les hérésies du temps.

3. Quelle dimension attribuer à l'altérité culturelle des Vlaques ? À quelle tradition de culture appartenaient-ils ? Sans doute, les Byzantins

¹⁹ *Ibidem*, p. 369.

²⁰ Sur la fonction militaire des Vlaques balkaniques, v. Eugen Stănescu, *Les Vlaques à la fin du X^e siècle—début du XI^e siècle et la restauration de la domination byzantine dans la Péninsule Balkanique* (Revue des Études Sud-Est Européennes) 1968, 3, pp. 424—428 et du même *Les « Blachoi » de Kinnamos et Chouatès et la présence militaire byzantine au Nord du Danube sous les Comnènes* (Revue des Études Sud-Est Européennes), 1971, 3, p. 588—593, P. S. Năsturel dans *Valaques, Coumans et Byzantins sous le règne de Matuvel Comuene* „Byzantinica”, I, 1969, pp. 305—333 et *Valacho-Balkanica*, „Byzantinische-Neugriechische Jahrbucher”, XXII (1975), p. 242 où il considère que les formations militaires des Vlaques balkaniques avaient plutôt un caractère irrégulier.

²¹ H. Gelzer. *Ungedruckte und wenig bekannte Bistumerverzeichnisse der Orientalischen Kirche*, „Byzantinische Zeitschrift”, 2. (1895), p. 46.

²² V. Γρόνι, *L'Évêché vlaque de l'Archevêché bulgar d'Achris aux XII^e—XIII^e siècles* in *Études slaves et roumaines*, 1 (1945), pp. 148—149, 151—155. La discussion du problème chez Eugen Stănescu, *Les Vlaques à la fin du X^e siècle*, p. 429—431.

²³ Demetrios Chomatianos, in *Fontes Historiae Daco-Romanae...*, IV, pp. 82—87 (N. S. Tanașoca).

connaissaient le fait qu'ils avaient une langue propre. L'historien des événements de 1185 raconte la mésaventure d'un prêtre qui a imploré Asan de lui épargner la vie en parlant la langue des Vlaques, la même que celle du chef rebel : « ...δι' ὁμοφωνίας ὡς ἴδρις τῆς τῶν Βλάχων φωνῆς εἰς ἔλεον αὐτὸν ἐκκαλούμενος... »²⁴ Mais il est à supposer que les communautés vlaques employaient aussi la langue grecque qui était la langue de communication entre toutes les régions de l'Empire. Cette dyglossie possible était une raison suffisante pour faire du Vlaque un « autre » du point de vue culturel ? Ils avaient sans doute une culture populaire caractéristique que toutes les observations ethnographiques de plus tard confirment, avec une littérature orale dans une autre langue que le grec de sorte qu'elle n'était pas intelligible pour les porteurs de la culture dominante. Toutefois au delà de la barrière linguistique ils avaient la musique populaire, les mœurs et les rythmes de la vie sociale — travail et fêtes — éléments, sans doute d'un monde différent mais, en somme, balkanique. Toutefois, la structure fondamentale était celle d'un « autre » monde à l'intérieur du monde byzantin ? Les Vlaques habitaient dans des régions déterminées qui avaient des particularités économiques, sociales, linguistiques et ethniques. Le fait que dans le diplôme de Basile II — qui donne à la Bulgarie conquise une nouvelle organisation ecclésiastique — les Vlaques sont mentionnés à côtés des Turcs Vardariotes est une preuve que la classe politique byzantine avait la perception d'un groupe ethniquement distinct²⁵. Mais de toute façon autres régions de l'Empire en Europe ou en Asie avaient de telles particularités. Pourquoi celles habitées par les Vlaques feraient exception dans la vision des Byzantins ? Probablement que ces régions étaient celles où des particularismes étaient plus accentués. Dans ce cas que le Vlaque pouvait être un « autre », seulement si la cohésion et la survie de l'Empire étaient mises en danger par une évolution critique des événements dans telles régions. C'est que le droit à la différence ne pouvait être, nullement, politique.

On sait que les écrivains byzantins — qui, en même temps faisaient partie ou étaient proches de la classe dirigeante — avait une connaissance assez étendue sur la descendance daco-romaine des roumains sud-danubiens (les Vlaques balkaniques). Pour Kékauménos ils sont les Daces et les Besses qui ont été vaincus par l'Empereur Trajan : « ...οὔτοι γὰρ εἰσιν οἱ λεγόμενοι Δάκαι καὶ Βέσοι... »²⁶ Un siècle plus tard Kinnamos est assez précis — pour son temps — quand il affirme que les Vlaques sont les colons d'autrefois des Romains : « ...οἱ τῶν ἐξ Ἰταλίας ἀποικοὶ πάλαι εἶναι λέγονται... »²⁷. Ce sont des informations destinées à la curiosité intellectuelle du public byzantin qui, de cette manière, prend conscience d'une tradition ethnogénétique. Une telle tradition familière à la chancellerie de Tirnovo, est

²⁴ Choniates, *Historia*, ..., p. 468. Pour Laonikos Chalkokondylès dans ses *Historiarum demonstrationes* (éd. E. Daskò, Budapest, 1922—1927, II, p. 91) l'identité ethnique et linguistique des Vlaques (les Roumains sud-danubiens) qui parlaient la même langue étant le même peuple, que les « Daces » (les Roumains nord-danubiens), ne fait pas de doute.

²⁵ H. Gelzer, *op. cit.*, p. 46

²⁶ Kékauménos, *Советы и Рассказы*, p. 269.

²⁷ Ioannes Kinnamos, *Epitome rerum ab Ioanne et Alexio Comnenis gestarum*, Bonn, 1836, p. 239. Une autre mention de 1221 sur la romanité des Vlaques commentée par P. S. Násturel in *Vlaho-Balkanica*, p. 231—234.

an coeur de la correspondance échangée entre le tsar Kalojan et le pape Innocent III qui l'accueille et la confirme : « ...nt sicut genere, sic sis etiam imitatione Romanus et populus terre tue. qui de sanguine Romanorum se asserit descendisse... »²⁸. Tradition populaire ou intellectuelle nourrissant l'idéologie d'une classe politique qui se cherchait une légitimité glorieuse le fait est que les gouvernants et les idéologues byzantins ne pouvaient ignorer le monde nouveau d'idées et sentiments qui prenait corps tout près de la frontière septentrionale de l'Empire. Or, les Byzantins, eux-mêmes, se considéraient comme les vrais Romains — continuateurs et descendants. Un écrivain bouleversé par les événements de la fin du XI^e siècle n'hésite pas d'en parler en faisant la comparaison des Romains contemporains et de ceux du temps passé : « ... τοῖς παλαιῖς Ῥωμαίοις... τοῖς δὲ νῦν Ῥωμαίοις... »²⁹. Dans une époque de crise quand l'édifice hétérogène de l'Empire était ébranlé sérieusement, l'idéologie impériale était sûrement contrariée par les mouvements agressifs — non seulement militaires mais aussi doctrinaux — d'une population qui se considérait « romaine » (« Vlaque » est une appellation étrangère)³⁰ et affirmait — par ses porte-parole-descendre directement de l'ancienne et première Rome³¹.

C'est le carrefour critique des relations entre Byzance et la romanité balkanique quand l'image byzantine gagne une portée politique plus manifeste. La différence ethnique et linguistique n'a pas été décisive. Byzance — par la structure de toute sa civilisation — ne pouvait pas contester le droit à une différence, limitée et peu dangereuse ; mais le droit à une identité complètement séparée ne pouvait pas être toléré.

4. Un genre de vie socio-économique assez particulier doit être pris en considération. On connaît le point de vue d'Anne Comnène selon lequel l'empereur, son père, a recruté des soldats parmi les Bulgares ainsi que parmi ceux dont la vie a un caractère nomade (c'est-à-dire pastorale) et s'appellent dans la langue du peuple « Vlaques ». ὁπόσοι τε ἐκ Βουλγάρων καὶ ὁπόσοι τὸν νομάδα βίον εἴλοντο (Βλάχους τούτους ἢ κοινῇ καλεῖν οἶδε διαλέκτος...) ³². Kékauménos décrit cette vie pastorale des Vlaques, mais ne la présente pas comme une particularité exotique ; il se réfère à une transhumance à mouvements métanastatiques entre la ville et la région de la ville et les montagnes ayant un caractère saisonnier : « ... τὰ κτήνη καὶ αἱ φαμίλιαι αὐτῶν εἰσὶν ἀπὸ Ἀπριλλίου μηνὸς

²⁸ Innocentii P. P. III, *Epistulae ad Bulgariae Historiam Spectantes* (éd. Jv. Dujcev in l'Annuaire de l'Université de Sofia. Faculté Historico-Philologique », 1942, p. 25. Voir aussi pp. 21, 24, 28, 32, 50).

²⁹ Attaleiatès, *Historia...*, pp. 193—195.

³⁰ Sur le nom propre des Vlaques balkaniques : Rumâni, arumâni etc. v. Th. Capidan, *Români din Peninsula Balcanică*, in « Anuarul Institutului de Istorie Națională », Cluj, II (1923), pp. 92—93.

³¹ Adolf Armbruster, *La Romanité des Roumains—Histoire d'une Idée*, Bucarest, 1977, p. 22—27 mais exagère quand il attribue à Kékauménos la volonté politique de refuser aux Roumains sud-danubiens leur nom propre à cause de sa résonance romaine.

³² Anne Comnène, *Aléxiade* Paris, 1937 (éd. B. Leib) II, p. 135.

ἕως Σεπτεμβρίου μηνὸς ἐν ὑψηλοῖς ὄρεσι καὶ ψυχροτάτοις τόποις... »³³
 Ce genre de vie pastorale revient dans les sources byzantines à l'époque qui précède la révolte des Assénides. D'après Choniates une des causes du soulèvement a été le désir des Vlaques ou plutôt d'une partie d'eux de changer leur mode d'existence, de n'être plus des bergers mais de devenir des soldats pourvus d'un revenu produit par un domaine terrier : « ... χωρίον τι βραχυπρόσδοον ... »³⁴. Le refus du gouvernement byzantin aurait été une des raisons de la révolte. D'une part, les Vlaques qui mènent ou préfèrent un mode de vie nomade, pastorale, d'autre part ils songeaient à un autre mode d'existence. Les informations de ces auteurs pourraient sembler contradictoires si on ne nous disait que la revendication des Assénides n'était qu'un prétexte. Mais était-ce vrai ?

Si la transhumance ne signifie que nomadisme limité, il faut ajouter aussi qu'elle ne couvre pas toute la sphère de la vie socio-économique des Vlaques. Habitants des villes ou des villages stables, ils étaient aussi agriculteurs, vigneron, transporteurs et surtout soldats, comme atteste le document de 1318 du roi serbe Etienne Milutine où l'on dit expressément que les Vlaques sont répartis en deux catégories distinctes : une ayant une fonction économique, l'autre une fonction militaire³⁵. Si un auteur considère que les Bulgares étaient, plus que les autres, des éleveurs de bétail : « ... ἐπειδὴ καὶ κτηνοτρόφοι οὗτοι πλέον τῶν ἄλλων μᾶλλον εἶσι... »³⁶ on ne pourrait pas conclure qu'ils ne pratiquaient pas aussi d'autres occupations. En conséquence l'image d'une pastoralité intégrale — si les Byzantins ont construit une telle image — était fautive. Le problème n'est pas si simple ; le genre de vie pastoral n'était pas une exclusivité vlaque. Maintes populations habitant d'autres régions montagnaises étaient spécialisées dans ce genre de production économique. Il faudrait, alors, multiplier, d'une façon excessive, le nombre des « alterités » — non seulement politiques, culturelles et ethniques, mais aussi socio-économiques à l'intérieur de la société byzantine.

En partant de ces quelques critères, on peut envisager que pour les Byzantins, le Vlaque était un « autre », parce qu'il n'était pas toujours un sujet obéissant à l'autorité impériale ; le critère religieux n'entre pas en discussion, les passages de la chronique de Kékauménos en ce qui concerne le manque de foi en Dieu étant plutôt rhétoriques ; probablement, avec leur propre langue populaire, ils avaient une tradition cultu-

³³ Kekauménos. *События и Рассказы ...* p. 259. v. Th. Capidan. *Macedo-românii. Etnografie Istorie. Limbă*, Buc, 1942, p. 91—106 aspects de la transhumance des Vlaques aussi G. Murnu. *Studii istorice...*, p. 164. D'ailleurs la pastoralité fait partie de la sphère sémantique du νομάς v. *Thesaurus Graeco Linguae ...*, V, Paris, 1842—1846, Coll. 1539—1541.

³⁴ Choniates, *Historia ...* p. 331.

³⁵ Sur la diversité des occupations des Vlaques. v. V. Bogrea, *Sur les Vlaques* (« ἔδεται » de Cedrenus, in „Bulletin de l'Institut pour l'Étude de l'Europe sud-orientale”, VII (1929), 7—9, pp. 51—52 ; idem, *Românii în civilizația vecinilor cîteva urme ce nu se pot tăgădui.* in « Anuarul Institutului de Istorie Națională », III (1924—1925), pp. 493—499 ; Th. Capidan, *Macedo-românii ...* p. 96—106. Discussion du problème : Eugen Stănescu, *Les Vlaques à la fin du X^e siècle ...*, pp. 413—415.

³⁶ Theodoros Skoutariotès, Σύνοψις χρονική, C. Sathas ... VII, p. 457 ; in *Fontes Historiae Dacoromanae ...* III, p. 434.

relle qui leur était propre, mais surtout le genre de vie était d'une certaine manière différent en tant qu'occupations économiques et structures sociales.

★

Normalement, s'il était globalement un « autre », le Vlaque devait être aussi un „barbare”. On ne discutera pas ici la polysémie de ce terme pour voir comment les différents sens s'appliquent ou non du point de vue de l'image que les Rhomées avaient de leur monde³⁷. Mais les termes de telle sorte naviguant entre l'identité et l'altérité ne sont jamais d'une précision mathématique. Les Vlaques sont, généralement, un γένος qui ne les encadre pas, d'une façon rigoureuse, mais aussi ne les exclue pas du monde byzantin³⁸. Ils sont aussi un ἔθνος, quand — pour donner un exemple — avec les Bulgares mettent en danger la domination byzantine à la fin du XII^e siècle³⁹. Quant au λαός ἑξαιρετός de Pachymère — se rapportant au Megaloblachites — il ne s'agit pas du « peuple » vlaque mais d'une force militaire bien choisie⁴⁰. L'ambiguïté d'une telle terminologie — reflétant, d'ailleurs, l'ambiguïté du langage historique — est indiscutable.

1. C'est que le Vlaque pouvait être aussi un « mixobarbare » — . Au XIV^e siècle, dans un poème de Ioannes Katrarès on parle d'un certain Néophyte « monstre mixo-barbare » qui selon la nationalité était Vlaque, l'aspect physique albanais et dans son ensemble était un « Bulgaro-albanito-vlaque » : « ... μιζοβάρβαρόν τι τέρας Βουλγαροαλβανιτοβλάχος »⁴¹. Dans une autre source on trouve un « mixo-barbare » pareil — sans qu'on l'appelle ainsi — comme par exemple le Bongoes « Serbo-albanito-bulgaro-vlaque » de la chronique de Janina : « ... ὁ Μπογκοῆς, ὁ Σερβαλβανιτοβουλγαρόβλαχος ... »⁴². Toutes ces expressions ne font que mettre en lumière la manière byzantine d'individualiser la « mixo-barbarite ». On est, quant même, loin du « μιζοβάρβαρον » danubien du XI^e siècle la seule mixo-barbarité généralisée dont on parle dans un texte byzantin⁴³. En même temps, les expressions dans leur complexité sémantique montrent que le « mixo-barbare » pouvait représenter non seulement un certain stade de l'évolution ou de l'involution entre la « rhoinéité » et la « barbarité »⁴⁴, mais aussi un mélange plurinational, plutôt barbare, en dehors de la société civili-

³⁷ L'ensemble du problème chez Killian Lechner, *Hellenen und Barbaren im Weltbild der Byzantiner*, München, 1954, surtout pp 73—128

³⁸ Killian Lechner, *op cit*, pp. 74—75 (les γένη barbares).

³⁹ Skoutariotès in C. Sathas..., p. 372; *Fontes* . . , p 414. Notons ici que cet auteur à quelques mots distance emploie γένος et ἔθνος pour le même peuple (Bulgares) E. Sathas p 457, *Fontes* . . , p 434. Les Vlaques sont un ἔθνος aussi chez Georgios Pachymères, *De Michaelē et Andronico Palaeologis*, Bonn, 1835, II, p. 106; Nikephoros Gregoras, *Historiae Byzantinae*, Bonn, 1855, II, p 247 considère comme ἔθνη des populations habitant à l'intérieur de l'Empire.

⁴⁰ Pachymères, *De Michaelē et Andronico Palaeologis*, I, p. 83. Interprétation correcte dans *Fontes Historiae Daco-Romanae* . . , III, p. 443 (Alexandru Elian et N. S. Tanaşoca) corrigeant celle de G. Murnu, *Studii istorice* . . , p 129

⁴¹ Ioannes Katrarès in *Fontes Historiae Daco-Romanae* . . , III, p. 518

⁴² Τὸ χρονικὸν τῶν Ἰωαννίνων in *Fontes Historiae Daco-Romanae* . . , IV, p. 349 (N. S. Tanaşoca).

⁴³ Attaleiatès, *Historia* . . , p. 204.

⁴⁴ Sur les sens du terme, v. N. S. Tanaşoca, *Les Mixobarbares et les formations politiques paristriennes du XI^e siècle*. in « Revue Roumaine d'Histoire » 1973, XII—1, p. 61—82.

sée⁴⁵. Le fait nouveau est qu'ici on démonte le « mixo-barbare », on l'explicite et une de ses parties composantes est le « Vlaque » qui mis à la fin de l'énumération fait doter d'un certain accent ce « bloc balkanique » nonbyzantin. C'est que les Byzantins dans les circonstances historiques des XIV^e—XV^e siècles — le déclin et l'agonie de l'Empire — angoissées par leur isolement au milieu du débâcle général — réunissaient dans une seule image de l'« altérité balkanique » les images séparées nationalement, forgées auparavant.

2. Ce n'est pas, donc, sans intérêt d'analyser la manière dont les écrivains byzantins considéraient les Vlaques comme des « barbares ». Ils sont surtout des « barbares » dans le cadre des événements qui ont marqué la formation d'un État des Vlaques et des Bulgares. Pierre et Assan, les dirigeants de la révolte, fondateurs de la dynastie de l'Empire restauré, n'étaient que chefs des barbares de Hémus, les Mysiens d'autre fois qui étaient les Vlaques contemporains⁴⁶. Un grand féodal comme Chrysos, de « nationalité vlaque » « ... Βλάχος τὸ γένος »⁴⁷, parlant sa langue propre, barbare, mais aussi le grec⁴⁸, qui donnait du fil à retordre aux Byzantins étant en rébellion contre l'Empire, n'était qu'un chef barbare en dépit du fait qu'il avait épousé une parente du basileus⁴⁹. Un autre grand féodal, Ivanko, parce qu'il ne reconnaissait plus l'autorité impériale, était lui-aussi « barbare ». On lui refusait même (ainsi qu'à Chrysos) le statut de « mixo-barbare », à qui, au moins, il devait avoir droit, étant marié à une nièce de l'Empereur et ayant changé de nom : « μετονομασθεῖς ὄδε Ἀλέξιος »⁵⁰. Mais il ne pouvait être qu'un barbare tant qu'il dirigeait la lutte armée d'un groupe — avec lequel il avait des affinités ethniques et de langue — contre la domination byzantine. On n'a qu'à choisir dans la terminologie du texte : « ... τοῖς ὁμογενέσιν αὐτῶ Βλάχοις... », « ... τὸ περὶ αὐτὸν ὁμόφυλον... », « τὸ συναποστὰν ὁμόφωνον σύνταγμα... », « ... τοῖς πρὸς Αἴμον ἀπάξουσι ὁμοφύλων... »⁵¹ Parfois les Vlaques et les Bulgares ensemble sont des « barbares »⁵². Dans tous ces passages selon Nicéas Choniates (Théodore Skoutariotes ne fait que le copier), le critère de la barbarité est sans doute politique, selon la soumission ou l'insoumission envers l'autorité impériale. On ne peut pas douter que les Byzantins avaient une grande peur de cette partie de la population. Le même écrivain parle d'un testament politique de Basile II

⁴⁵ P. S. Năsturel, in « Byzantinische Zeitschrift », 60(1967) pp. 432—433 compte rendu à E. Stănescu, *Les Mixobarbares du Bas-Danube au XI^e siècle. Quelques problèmes de la terminologie des textes*, in « Nouvelles Études d'Histoire », III, Bucarest, 1965, p. 45—53. v. aussi V. Tăpkova—Zaimova, *Les „mixobarbares” et la situation politique et ethnique au Bas Danube pendant la seconde moitié du XI^e siècle* in „Actes du Congrès International d'Études Byzantines” Buc. 1975, II, p. 615—616.

⁴⁶ Chomatès, *Historia...*, p. 372.

⁴⁷ *Ibidem*, p. 502.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 508.

⁴⁹ *Ibidem*, p. 509.

⁵⁰ *Ibidem*, p. 509.

⁵¹ *Ibidem*, p. 509—513.

⁵² *Ibidem*, p. 515. Sur les „barbares” de Choniates v. L. Mauvromatis, *La formation du deuxième royaume bulgare vue par les intellectuels byzantins*, „Études Balkaniques”, 1985, 4, p. 30—38.

et met dans la bouche d'un des conseillers d'Isaac Ange certaines considérations sur l'obligation des Byzantins de tenir leurs engagements envers les Vlaques ainsi que le Bulgaroctone avait décidé pour les tenir tranquilles⁵³. On devait craindre les Vlaques et être sûrs qu'ils se soulevaient si on ne respectait pas ces promissions. Le fait qu'on donnait dans l'entourage de l'empereur une telle explication des événements de 1185—1186 est significatif. C'est le moment où la méfiance se transforme en peur et les Vlaques sont sans ambages des « barbares ». En dehors de l'épisode des Assénides — mouvement séparatiste — l'épithète de « barbare » ne donne pas couleur à l'image byzantine du Vlaque balkanique. Les sources resteront, longtemps, muettes.

3. Un écrivain de la taille de Georgios Pachymérés ne se considère pas obligé d'imiter un Nicétas Choniatès et de parler des Vlaques comme des barbares quand il décrit l'épisode fortement dramatique d'une massive deportation préventive — témoignage des agissements d'une administration en déroute. C'est que la peur du Vlaque — sous la forme d'une « grande peur » — persistait encore d'une façon indéniable à la fin du XIII^e siècle. En 1285 ayant à faire face à une invasion tatare imminente, le gouvernement impérial, entre autres mesures, décide de déporter en Asie Mineure la population vlaque habitant la Thrace et la Macédoine. Il semble que les Vlaques étant devenus trop nombreux, peuple de montagnards bergers mais aussi habitués aux combats « ... ἔθνος δυσχωρῆσαι χεῖρον καὶ βροσθήμασι προσανέχον οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ μάχαις εἰδισμένον ἀνδρῶν »⁵⁴, pouvaient, en s'alliant aux envahisseurs, devenir un ennemi intérieur. C'est la raison donnée pour expliquer le caractère forcé d'un transfert de population qui avait causé aux Vlaques beaucoup de souffrances et leur appauvrissement étant voulu et programmé par les autorités byzantines, comme écrit le même écrivain qui ne semble pas sympathiser avec ses mesures⁵⁵. La « grande peur » du Vlaque pouvait être motivée aussi par le nombre grandissant des « Vlachies » balkaniques avec la fin du XII^e siècle (« Vlachie » des Assénides, « Vlachie » de Chrysos, « Vlachie » d'Evanko-Alexios, « Vlachie » thessalienne) et plus tard aux XIII^e—XIV^e siècles d'autres (« Grande Vlachie », « Petite Vlachie », « Vlachie Supérieure ») évolution d'un réseau de « Vlachies » balkaniques⁵⁶, danger potentiel pour l'intégrité territoriale de l'Empire. Sous cet aspect, aussi, pour l'image byzantine du Vlaque balkanique, celle des Roumains nord-danubiens considérés, au XIV^e siècle — « τῆς κραταιῆς γένος »⁵⁷ le carrefour des XII^e—XIII^e siècles n'est pas le seul moment sensible. Toutefois, ces « Vlachies » n'étaient pas aux yeux des Byzantins des « terres barbares ».

4. Après le narrateur de la révolte des Assénides il nous faut arriver vers la fin du XIV^e siècle pour trouver un autre texte où les Vlaques sont

⁵³ *Ibidem*, p. 373.

⁵⁴ *Ibidem*, p. 373. Pachymérés, *De Michaela et Andronico Palaeologis...*, II, p. 106.

⁵⁵ *Ibidem*, p. 106.

⁵⁶ v. Eugen Stănescu, *La population vlaque de l'Empire byzantin aux XI^e—XIII^e siècles. Structure et Mouvement*, Rapport du XVI^e Congrès International d'Études Byzantines, Athènes, 1976, pp. 4—7, 13—16.

⁵⁷ Ioannes Katakalon, in *Fontes Historiae Daco-Romanæ...*, IV, p. 162. (N S Tanaşoca).

appelés « barbares » — mais avec une évidente retenue⁵⁸. Néanmoins, un texte écrit autour de l'année 1430 par un certain Ioannes Kanaboutzès paraît démentir nos réserves sur l'image « barbare » que les Byzantins pouvaient avoir du Vlaque balkanique. Dans un commentaire à l'œuvre de Denys d'Halicarnasse il définit la notion de « barbares » (considérée évidemment comme synonyme de l'altérité, selon la nationalité (γένος) la langue (γλῶσσα), le système politique ou forme de gouvernement ou bien genre de vie (ἡ τάξις τῆς πολιτείας) et l'éducation (παίδευσις) et non pas selon la confession religieuse⁵⁹. L'auteur insiste sur le critère de nationalité et de langue comme définitoires — selon son opinion — plus que la croyance religieuse quand il pense que les Byzantins en dépit de la même croyance et du même baptême appellaient « barbares » les Bulgares, Vlaques, Albanais, Russes et autres peuples à l'instar des Grecs antiques pour qui étaient barbares tous ceux situés en dehors de leur nationalité et de la langue hellénique : «... Ἡμεῖς γὰρ χριστιανοὶ ὄντες καὶ μίαν πίστιν ἔχοντες καὶ ἐν βάπτισμα μετὰ πολλῶν ἐθνῶν ὁμῶς βαρβάρους ἔχομεν καὶ λέγομεν τοὺς Βουλγάρους, τοὺς Βλάχους, τοὺς Ἀλβανίτας, τοὺς Ῥούσους καὶ καθ' ἑξῆς τὰ ἄλλα ἔθνη »⁶⁰. Ce texte représente un effort d'absolutiser, de considérer comme des « autres » tous ceux qui vivaient en dehors des frontières de l'Empire réduit territorialement à la plus simple expression⁶¹. Selon cet auteur, donc, les Vlaques étaient des barbares, leur altérité ne faisant pas de doute. Toutefois quelques observations s'imposent. Premièrement de quels Vlaques s'agit-il dans ce texte ? C'est très vraisemblable qu'ici par « Vlaques » on désigne tout le peuple roumain, les Roumains nord-danubiens et sud-danubiens ensemble, car depuis longtemps les Pays Roumains étaient entrés dans la sphère des connaissances géographico-historiques de la société byzantine⁶². Par le même mot les Byzantins — dans ce cas — ne pouvaient désigner qu'une seule réalité ethnique. D'ailleurs, à cette époque on parle couramment des « Vlaques » du Nord et du Sud du Danube⁶³. Deuxièmement on peut discerner deux couches de mentalité : une contemporanée, effort de s'adapter à une nouvelle situation historique où la supériorité byzantine pouvait se manifester en regardant tous les autres peuples orthodoxes comme des « barbares », comme des « autres », parce qu'ainsi on croyait pouvoir assurer la continuité d'une autorité qui ne correspondait plus à une puissance politique et militaire réelle et aussi une autre, passéiste, la réminiscence d'une situation révolue quand tous ces peuples n'étaient pas encore intégrés ou en ce qui concerne les Vlaques ils étaient une

⁵⁸ Démétrios Kydonès, *Correspondance*, éd. R. G. Lorentz, Città del Vaticano, 1956, II, pp. 272–274.

⁵⁹ Ioannes Kanaboutzès, in *Fontes Historiae Daco-Romanæ...*, IV, p. 354 (H. Mihăescu).

⁶⁰ *Ibidem*, p. 354.

⁶¹ Avec justesse G. Murnu, *Studii istorice...*, p. 124 souligne l'étroitesse d'esprit de cet auteur.

⁶² v. E. Stănescu, *Byzance et les Pays Roumains*, Rapport au XIV^e Congrès International d'Études Byzantines, in *Actes du XIV^e Congrès International des Études Byzantines*, Bucarest, 1974, I, p. 413–431.

⁶³ Doukas et Sphrantzès appellent « Vlaques » les Roumains nordanubiens tandis que pour Chalkokondylès « Vlaques » sont ceux de la Péninsule Balkanique.

population marginale et disidente, une sorte de « corpus alienum » dans la structure de l'Empire Byzantin.

On peut considérer ce texte avec ses accents sur γένος et la γλῶττα comme un certain dépassement d'une Byzance à idéologie relativement supranationale et anticipation d'une conscience nationale néohellénique en formation qui, de cette manière, s'exprimait par une sorte de proclamation « théorique » des critères restrictives d'une « grécité » véritable. Dans une telle époque de transition formative telles exagérations n'étaient pas anormales.

★

Toutes ces observations en marge du Vlaque en tant qu'« autre » suggèrent la complexité d'un problème qui ne peut être clarifié en dehors du contexte des événements, des idéologies, des mentalités en diverses époques de l'histoire byzantine. En l'appliquant au cas concret des Vlaques balkaniques l'altérité, barbare ou non, est élastique — très peu rigide. Pour connaître l'image byzantine — historiquement authentique — du Vlaque, il aurait fallu la compléter par l'image que le Vlaque avait de sa propre identité, et aussi en même temps du monde byzantin. Mais les sources manquent et nous devons nous contenter d'une image unilatérale. (Quand nous avons, comme dans le cas des Arméniens, le témoignage d'un auteur sur ce que ses conationaux pensaient des Byzantins, même l'image byzantine des Arméniens prend des plus amples dimensions). Les Byzantins avaient un terme propre pour l'altérité ἀλλότριος⁶⁴. Le fait qu'il n'est jamais appliqué aux Vlaques n'annule pas leur altérité mais la limite. Il y a un espace intermédiaire entre l'« identité » et l'« altérité »⁶⁵, mais aussi entre la « différence » et l'« altérité » où pourraient trouver une place tous ceux qui n'étaient pas de véritables « autres ». Minoritaires ou marginaux, rebelles ou dissidents, les Vlaques balkaniques étaient dans le monde byzantin plutôt différents et contrastants que porteurs d'une altérité normalement négatrice et destructive.

⁶⁴ Killian Lechner, *op. cit.*, p. 113.

⁶⁵ Hélène Ahrweiler, *L'image de l'autre ...*, p. 63

SUR LA PENSÉE DES SOCIALISTES, DES MILITANTS
DU PARTI RÉVOLUTIONNAIRE DE LA CLASSE
OUVRIÈRE AU SUJET DU PARACHÈVEMENT
DE LA FORMATION DE L'ÉTAT NATIONAL
UNITAIRE ROUMAIN

GH. I. IONIȚĂ

Au seuil d'un nouvel anniversaire de l'historique année 1918 — l'année de la Grande Union de tous les Roumains dans un seul État — nous tâcherons de saisir quelques traits essentiels de la pensée qui domina, dans la deuxième moitié du 19^e — début du 20^e siècles, le mouvement ouvrier, socialiste, le parti révolutionnaire de Roumanie, dans la lutte de parachèvement du processus de formation de l'État national unitaire roumain. Nous insisterons sur cette problématique afin de saisir la position juste adoptée et constamment défendue — tant sur le plan spirituel, que dans la lutte pratique — par les éminents porte-parole du renouveau qui s'affirmaient toujours plus fort dans l'ensemble de la vie économique, sociale et politique roumaine de l'époque.

Une attention particulière sera accordée à la signification historique de cette mémorable année 1918 qui vit s'accomplir le rêve séculaire de tous les Roumains. De même, nous mettrons en lumière la victoire de tous ceux qui, situés sur les positions du mouvement socialiste, du parti révolutionnaire de la classe ouvrière ont porté l'étendard des luttes qui ont abouti à l'unification pleine et entière de tous les Roumains.

En parallèle avec ces idées généralisées au niveau de l'ensemble du mouvement ouvrier, socialiste du parti politique de la classe ouvrière de Roumanie, nous présenterons la manière dans laquelle, plus tard, la III^e Internationale Communiste créée en Mars 1919, imprima au Parti Communiste Roumain une voie anachronique dans la question nationale sans pouvoir gagner de la sorte l'audience des communistes, des socialistes, des masses qui continuaient pratiquement d'être dominés par la même mentalité caractéristique qui anima jusqu'au 1^{er} Décembre 1918, la lutte nationale dans l'espace roumain tout entier.

Une louable initiative éditoriale permit en 1980, à l'occasion de l'anniversaire de 2050 ans depuis la fondation de l'État dace centralisé de Burebista, la parution d'une anthologie très étoffée : *Vechimea permanentă și unitatea poporului român în scrierile socialiştilor* (L'ancienneté, la permanence et l'unité du peuple roumain dans les écrits des socialistes), Bucarest, Ed. politică, 1980. Cet ouvrage embrasse les années 1872—1919 et nous y retrouvons des noms de résonnance dans le mouvement ouvrier, appartenant à des personnalités d'exception qui, fidèles à l'histoire, en

furent appel en permanence pour déceler de nouveaux arguments à l'appui des problèmes fondamentaux de l'ancienneté, la permanence et l'unité du peuple roumain.

Il est d'ailleurs connu, et reconnu aussi, qu'un Ioan Nădejde ou un Anton Bacalbașa, Constantin Bacalbașa ou Alexandru Bădărău, Mihail Gheorghiu-Bujor ou Nicolae Codreanu, Constantin Dobrogeanu-Gherea ou Titus Dunca, ainsi que I. C. Frimu, Leon Ghelorter, George Grigorovici, Garabet Ibrăileanu, Grigore Maniu, Constantin Mille, V. G. Morțun, Sofia Nădejde, Ottoi Călin, Ștefan Petică, Alexandru C. Radovici, Vintilă C. A. Rosetti, Mihail N. Săulescu, A. S. Trușcă, L. Veniamin et beaucoup d'autres encore ont inscrit leur nom au rang des socialistes roumains qui ont eu des positions très claires au sujet du problème national et dont les excellentes pages qu'ils nous ont léguées ne sont qu'un fidèle témoignage. Nous apprécions qu'au tournant du siècle, l'on pourrait même parler d'une mentalité collective spécifique du mouvement ouvrier socialiste, du parti de la classe ouvrière dans son ensemble, ce qui honore, dans les deux cas, l'histoire politique de la Roumanie qui vit s'épanouir, tant d'initiatives, idéologies et luttes qui vécurent le moment — attendu aussi tôt que possible — du parachèvement de l'Etat national unitaire roumain.

La revue « Dacia viitoare », journal de haute signification, par son titre même, nous fait connaître dans son premier numéro du 1^{er} Février 1883 le suivant engagement des socialistes roumains : « Nous n'aurons plus un jour, une seule minute de repos aussi longtemps qu'un de nos frères gémit dans les chaînes de l'esclavage, et nous lutterons sans épargner nos efforts en attendant, patiemment, munis d'une foi inébranlable dans l'avenir, le jour heureux quand, main dans la main, nous pourrions nous tenir libres et d'une seule voix : Vive la Roumanie ! » Dans le n° 2 de la même revue du 16 Février 1883, qui présente les positions claires exprimées par Al. Bădărău, en réalité un plaidoyer pour la reconstitution de l'ancienne Dacie, nous trouvons aussi cette prise de position : « ... Nous dirons donc nos quatre vérités : Nous désirons la Dacie telle qu'elle fut, parce que l'histoire et le droit, la tradition et le plébiscite, le passé et le présent nous donnent le droit d'aspirer à une Dacie roumaine. Cette terre arrosée du sang et de la sueur de nos ancêtres, mêlée de leurs ossements qui y gisent depuis vingt siècles, cette terre nous appartient. Nous désirons que ce qui se doit au Roumain lui appartienne effectivement, que la domination d'une nation par une autre, injuste, inhumaine et indigne pour notre siècle cesse, afin que les Roumains soient tous libres, qu'ils constituent un Etat, pour ne plus jamais gémir sous le poids des dominations étrangères et hostiles ».

Un des mérites d'exception du mouvement socialiste est celui d'avoir saisi exactement les fondements de la politique des grands Empires, politique de force, d'expansion économique et territoriale, au détriment des petits Etats. « La vérité, la triste vérité — écrivait en 1885 Anton Bacalbașa — c'est que les maîtres puissants du monde jouent au ballon avec les peuples des petits Etats, que la carte de l'Europe est modelée, refaite et réformée selon les nécessités des quelques arbitres de l'humanité ».

Fermes dans leurs convictions, les socialistes roumains affirment, dans ce contexte, que dans la solution des problèmes fondamentaux concernant la préparation des conditions devant conduire au parachèvement du processus de constitution de l'Etat national unitaire roumain, « nous avons l'heureuse occasion d'être unanimement d'accord que toutes les classes de la société doivent proposer la même solution — l'affranchissement des Roumains de sous la domination étrangère » — écrivait-on dans un article de la revue « Contemporanul » du 11 Janvier 1891. Les journaux du mouvement ouvrier et socialiste, en exprimant la mentalité des porteparole du renouveau dans l'histoire du pays, soulignaient en permanence qu'« au sujet de l'union tous les Roumains sont unanimes » l'« unification du pays est l'aspiration commune de tous les citoyens ».

D'une importance particulière est le journal « Evenimentul literar » qui synthétisait la position très nette des socialistes en ces termes : « Il est évident qu'au point de vue politique les socialistes ne peuvent que reconnaître le droit de chaque peuple à l'autodétermination. Le cas échéant, il n'y a pas d'autre mesure que la conscience et la volonté du peuple. Si un peuple réclame son droit et lutte pour l'acquérir, ce ne seront sûrement pas les socialistes à leurs refuser leur sympathie ». Et ce sont toujours les socialistes qui précisent : « Nul ne s'oppose à l'oppression de toute couleur, donc y compris étrangère, plus que les socialistes. Nous reconnaissons en ce sens que l'union de tous les hommes qui parlent la même langue est un droit et une nécessité historique ». Dans le « Contemporanul » du 12 Avril 1891 nous lisons avec le même intérêt : « Quand nous nous rapportons à l'unité nationale, à l'aide que nous devons aux Roumains afin qu'ils puissent se développer librement, nous pensons, sans aucun doute, à tous les Roumains, quelle que soit la zone ou la domination. Sur ce point nul ne songerait à discuter ».

La création du Parti Social-Démocrate des Ouvriers de Roumanie, en Mars 1893, a donné un nouvel essor à la lutte des forces ouvrières et socialistes pour la réalisation de l'unité nationale et d'Etat. Même pendant le Congrès de constitution fut condamné le fait qu'« en Transylvanie trois millions de Roumains sont effectivement privés des moindres droits politiques », et constamment « soumis à des vexations par une administration sans scrupules ».

Dès le déclenchement de la première guerre mondiale les socialistes roumains s'exprimèrent contre la guerre, en précisant, ainsi que le fit Cristian Racovski dans son ouvrage paru en 1914, *Războaiele. Cauze. Consecințe. Sfârșit* (Les guerres. Causes. Conséquences. Fin), que lutter contre l'impérialisme ne signifie pas « renoncer à notre union avec les Roumains de Transylvanie, de Bucovine et de Bessarabie ».

D'ailleurs, il est bien connu que le Parti socialiste, la classe ouvrière de Roumanie, n'ont jamais identifié le caractère impérialiste de la guerre que menaient les grandes puissances avec le droit historique du peuple roumain d'accomplir son idéal national. Ce fait a représenté le support moral pour les immenses sacrifices humains et matériels supportés par les Roumains pendant cette guerre où le peuple roumain entra non pas avec l'intention d'envahir et d'annexer d'autres territoires, mais de réaliser ses aspirations séculaires de l'union d'Etat et nationale.

Sur cette arrière-toile l'histoire consigna avec des lettres d'or les événements qui conduisirent au parachèvement du processus de création de l'Etat national unitaire roumain, sanctionné par l'imposante Assemblée d'Alba Iulia du 1^{er} décembre 1918.

Les socialistes roumains, en saluant l'acte de l'union de la Bessarabie avec la Roumanie, déclaraient dans le journal du parti de la classe ouvrière : « la Bessarabie, libre et indépendante suite à la révolution russe pour laquelle elle n'hésita pas de verser son sang et de sacrifier sa jeunesse n'acceptera plus jamais une domination étrangère et désire, ainsi qu'elle même s'est exprimée, l'union avec la Roumanie ».

En Bucovine, parmi les protagonistes de l'Union avec la Roumanie se trouvait aussi le député socialiste George Grigorovici, secrétaire du P.S.D. de Bucovine qui déclarait : L'« Union des Roumains est un idéal et un but que les Roumains poursuivront toujours et pour l'éternité; chaque moment et dans toutes les circonstances ... La Bucovine doit être restituée à la patrie ». Le 15/28 novembre 1918, quand l'union avec la Roumanie est devenue une réalité suite à la décision du Congrès des représentants de la population de Bucovine, le même leader déclarait : « Si quelqu'un viendra me serrer la main pour avoir parlé dans le sens des aspirations nationales, je lui dirai d'avoir agi non seulement en Roumain, mais justement en socialiste, car je désire la liberté de chaque peuple ».

En ce qui concerne le déroulement des événements du 1^{er} décembre 1918 mentionnons d'abord qu'à Cîmpu lui Horea de Alba Iulia étaient présents aussi 150 délégués à plein pouvoir représentant les ouvriers, autorisés par les organisations social-démocrates de soutenir la Grande Union. Parmi ceux-ci rappelons aussi : Ion Flueraș, Ion Mihuț, Tiron Albani, Iosif Jumanca, Enea Grapini, Emil Isac, Basil Surdu, Ilie Cristea, Iosif Renciu, Zaharia Pop, Iosif Ilie, Valeriu Roman etc.

Emu par le geste de solidarité des plus de 100.000 personnes qui à Alba Iulia signaient, symboliquement, par leur présence enthousiaste, l'acte de l'Union avec la Roumanie, le socialiste Ilie Cristea écrivait dans le journal « Glasul Ardealului » : « Ce n'est pas nécessaire de nous le dire l'un à l'autre, il suffit de nous regarder dans les yeux, pour comprendre que l'heure est arrivée. Le mot que nous cachions dans les recoins les plus secrets de notre âme sera maintenant unanimement prononcé, majestueux et inébranlable, notre union sera indéniable ».

Lorsqu'il prit la parole devant les masses, au nom de la social-démocratie roumaine, Iosif Jumanca, l'un des leaders du P.S.D., a mis en évidence l'importance de l'Union de la Transylvanie avec la Roumanie par ces paroles mémorables : « Aujourd'hui, nous sommes venus ici, nous, les représentants authentiques des ouvriers roumains de Transylvanie et du Banat, pour déclarer devant vous, devant l'Internationale Socialiste et devant le monde entier que nous désirons l'union de tous les Roumains . . . La social-démocratie ne s'identifie pas avec l'absence de l'esprit national, nous ne disons pas *ubi bene ubi patria*, mais, *là où est ta patrie, c'est là que tu dois créer ton bonheur*. Et nous ne craignons pas que le peuple ouvrier roumain, qui a brisé maintenant les chaînes d'un esclavage séculaire soit incapable de trouver la force nécessaire d'assurer, de même qu'en Roumanie, ses droits à une vie libre . . . Par la participation des

masses populaires à l'Assemblée de Alba Iulia le peuple roumain s'affirme une fois de plus et définitivement, comme le créateur de l'Union, acte qui marque l'aboutissement de sa lutte séculaire pour la liberté, l'unité et l'indépendance nationale ».

La déclaration du P.S.D. dans le problème de l'Union publiée dans « Adevărul » précise : « La proclamation de l'union de tous les Roumains est aujourd'hui un fait accompli... A la mise en œuvre de celle-ci nous, les socialistes roumains, avons participé aussi ».

Dans une interview accordée au journal « Koloszvári Hírlap » le 3 novembre 1918, le poète socialiste Emil Isac décrivait l'atmosphère de Alba Iulia dans ces termes : « Commence ensuite l'acte final. Goldiș prend la parole et lit de son papier ce qui était écrit dans toutes les âmes. Je ne ferai pas un compte rendu sur ce qu'avait dit Goldiș, car chacun de ses mots représente une étape de notre existence. Et au moment où retentit le mot qui synthétise l'unique aspiration de notre nation roumaine — UNION — des milliers de bouches prononcent les paroles de la joie : les Roumains se sont unis. Des liens de solidarité unissent nos âmes. Rien ne pourra plus les réduire. Ce qui suivit semble un rêve. Les estafettes portent la nouvelle. Les trompettes des orchestres retentissent ; l'hymne roumain est diffusé partout et les masses dansent. L'union est réalisée. Un peuple s'est délivré ». Et, le même Emil Isac consigne dans « Adevărul » du 2 décembre 1918 : « L'indépendance est une condition sine qua non de notre avenir et l'indépendance ne peut être assurée que dans les conditions où les provinces roumaines n'existeront plus et les Roumains seront réunis dans une seule vie d'Etat. En voici l'argument suprême sur lequel s'est fondé le socialisme roumain lorsqu'il se prononça à Alba Iulia en faveur de l'idéal de tous les Roumains. L'union de tous les Roumains n'est pas le résultat d'une prétention conséquente à la guerre, elle n'est pas un cadeau de l'Antente non plus, mais l'effet de l'évolution normale de la société roumaine ».

Afin d'illustrer plus exactement la mentalité des socialistes roumains au sujet des événements inoubliables de 1918, nous aimerions continuer avec l'article « Unirea » publié dans le journal « Socialismul » du 11 décembre 1918. Après quelques aspects de l'Assemblée de Alba Iulia qui proclama l'intégration du peuple roumain de Transylvanie dans un Etat roumain parachevé, l'auteur continue en ces termes : « En tant que socialistes, nous n'avons aucune raison de nous opposer à la volonté des Transylvains de s'unir avec la Roumanie ». Même au contraire, continue l'auteur, « nous saluons la classe ouvrière organisée d'au-delà des Carpates et nous l'appelons à renforcer le Parti socialiste de Roumanie... Notre but est de former un seul parti socialiste ».

Il est absolument clair que même après les grands actes de Chișinău, Cernăuți et Alba Iulia l'esprit de l'union qui domina les mémorables événements de 1918 préoccupait la pensée des socialistes roumains qui visaient une concentration de tous les socialistes roumains dans un parti unique, fondé sur une plate-forme commune. Nous devons y voir, sans aucun doute, l'expression la plus convaincante de l'adoption et de la continuation, par les socialistes de Roumanie, de l'esprit enflammé de 1918.

Remarquons d'ailleurs que le 1^{er} décembre 1918, le jour même de la proclamation de Alba Iulia par laquelle la Transylvanie s'unissait avec la patrie — cette même ville fut l'hôte d'un autre événement historique, d'un autre « acte de grande portée pour les ouvriers roumains — comme nous informe le quotidien „Adevărul” ; les social-démocrates qui participèrent à l'Assemblée nationale, comme représentants des ouvriers roumains organisés, décidèrent de constituer le Parti social-démocrate... La conférence charge le Comité de procéder immédiatement à l'organisation du parti et, à cette fin, de se mettre en contact direct avec le Parti social-démocrate de Roumanie »¹.

Un document important qui à l'époque exprima la position de la social-démocratie roumaine dans le problème de la grande Union de 1918 est aussi la résolution du Congrès du P.S.D. de Transylvanie et du Banat (Sibiu, 19—20 janvier 1919) qui relève la contribution des socialistes roumains à l'Union de la Transylvanie avec la Roumanie, en soulignant : « Le Congrès constate que l'union du peuple roumain dans un seul Etat indépendant est une nécessité historique fondée sur le droit de libre disposition de tous les peuples ; la social-démocratie roumaine, au moment de son adhésion à l'accomplissement de cet idéal des Roumains de tous les territoires ne s'est aucunement écarté des principes établis par les Congrès socialistes internationaux qui ont toujours reconnu à chaque nation opprimée et divisée sous plusieurs dominations étrangères, le droit de lutter, en premier lieu, pour son indépendance ». Le Congrès argumentait in extenso la nécessité, ayant force de loi, du parachèvement de l'unité d'Etat : « Comme nation déchirée en plusieurs parties, le peuple roumain était condamné à ne plus jamais développer, dans une liberté plénière, tous les biens qu'il possède, qu'ils soient matériels, intellectuels ou spirituels. Divisé en plusieurs parties, son développement devient anormal et malsain dans le plus haut degré ». Tous ceux-ci « ont déterminé aussi la social-démocratie roumaine de Transylvanie et du Banat de contribuer à l'idéal national de tous les Roumains. Pour ces raisons-ci disons, à côté de notre grand professeur, le camarade C. Dobrogeanu-Gherea : La conscience nette, dans la plénitude de nos droits, nous avons formulé nos revendications, en vertu des droits imprescriptibles d'un peuple de vivre en paix, sans entrave, et en toute indépendance, dans les limites de ses frontières ethniques »².

Et ce qui est peut-être plus important que l'adhésion expresse des socialistes roumains aux grandes idées de l'attachement au Pays de tous les territoires jusqu'à cette date encore sous une domination étrangère, ce qui est au-dessus de tous les témoignages de l'existence d'une pensée rigoureusement articulée dans un impressionnant esprit prospectif, c'est indiscutablement la Déclaration du Comité exécutif provisoire du Parti socialiste et de la Commission générale provisoire des syndicats, document duquel nous n'avons choisi qu'un seul paragraphe : « Les provinces roumaines dominées par d'autres nations ne pouvaient pas se tenir à l'écart de ces mutations. Habitées par une population roumaine majoritaire,

¹ « Adevărul » du 24 novembre/8 décembre 1918.

² *Documente din istoria mișcării muncitorești din România (1916—1921)* (Documents concernant le mouvement ouvrier de Roumanie, 1916—1921), București, Ed. politică, 1966. p. 157—158.

opprimées par une domination étrangère séculaire, empêchées de la sorte de poursuivre leur développement économique, politique et culturel, ces provinces se sont émancipées de sous ces dominations, pour devenir libres.

Par le droit des nations à l'autodétermination, principe reconnu par le socialisme international tout entier, les Roumains vivant dans les territoires de sous la domination étrangère ont témoigné par les décisions adoptées dans leurs Assemblées nationales et par les résolutions votées, de leur volonté inébranlable de s'unir avec la Roumanie.

En tant que socialistes roumains internationalistes nous saluons avec joie la délivrance nationale du peuple roumain des provinces jusqu'à nos jours sous domination étrangère, et nous respectons les résolutions adoptées au sujet de l'union... La Roumanie nouvelle d'aujourd'hui doit devenir la Roumanie socialiste de demain »³.

Comme une première conclusion il convient de relever la position intransigente des socialistes et des communistes, du parti révolutionnaire de la classe ouvrière de Roumanie, constamment exprimée dans l'effort fondamental — historiquement justifié — de création et de défense de l'unité nationale et d'Etat dans l'espace roumain tout entier. Grâce à cette attitude de lutte active, l'histoire de la Roumanie a consigné par des lettres d'or l'apport du mouvement ouvrier et socialiste, du parti politique révolutionnaire de la classe ouvrière, à la lutte du peuple entier préoccupé, d'une part, de trouver des solutions pour les problèmes majeurs et, d'autre part, de frayer de nouvelles voies vers une évolution à même de préparer, graduellement, ce qui s'est produit, nécessairement, par le mémorable 23 Août 1944, et par tous les événements qui se succédèrent depuis. Cette attitude mentale qui a dominé le déroulement des événements historiques jusqu'au seul de la mémorable année 1918 et la période suivante a démontré l'anachronisme de la tendance manifestée un certain temps au niveau de la III^e Internationale communiste de convaincre que : « Les modifications intervenues dans la carte de la Péninsule (Balkanique — n.a.) par la suite des différents traités de paix et conformément aux intérêts de l'impérialisme de l'Entente ont créé des Etats artificiels, avec des frontières inadmissibles tels la Yougoslavie et la Roumanie. Tous ces Etats comprennent dans leurs frontières des millions d'habitants (Macédoines, Croates, Slovènes, Transylvains, Bessarabiens, Dobroudjiens etc.) qui luttent pour leur indépendance »⁴.

Les origines de ces tendances doivent être recherchées dans la pratique artificielle des recommandations qui visaient la solution du problème national dans le Sud-Est européen, et surtout en Roumanie, à partir du slogan de l'« autodétermination » allant jusqu'à la séparation de certains territoires ou provinces roumaines et leur annexion à d'autres

³ « Socialismul » n° 37 du 17 février 1919.

⁴ « L'Internationale Communiste » de mai—juillet 1924 Ghiorghi Dimitrov, l'un des plus influents leaders du Comintern, montrait son mécontentement à la tribune du V^e Congrès du Parti Communiste Roumain (décembre 1931) parce qu'« Après la guerre, durant des années entières, je n'ai pas remarqué la mobilisation (par le P.C.R., laisse entendre Dimitrov — n.a.) du prolétariat de la nation dominante de Roumanie contre l'occupation de certaines régions, contre l'oppression des peuples de la Dobroudja, de la Bessarabie, de la Bucovine, de la Transylvanie ».

Etats⁵. Ces procédés artificiels promus par le Cominterne ont mis en difficulté l'activité du parti que les autorités réactionnaires, dans leur rage déchainée, déclarèrent hors la loi, en poursuivant et en persécutant systématiquement ses membres.

La recherche historique roumaine a depuis longtemps prouvé que dans la situation créée, le parti n'en était coupable de rien, que la responsabilité pour l'application des slogans dans le problème national revenait entièrement à l'Internationale communiste et à tous ceux qui ont donné cours à ces exagérations.

Se rapportant aux modalités par lesquelles dans une série de documents, résolutions, décisions des Congrès du P.C.R. (le III^e à Vienne, 1924 ; le IV^e à Harkov, 1928 ; le V^e à Moscou, 1931), des représentants de l'Internationale socialiste ont forgé une fausse image de la Roumanie en la présentant comme un « Etat multinational typique » créé sur le principe de l'« occupation de territoires étrangers », le Président Nicolae Ceaușescu souligne : « En présentant dans une fausse lumière le processus de constitution de l'Etat national, ces documents prévoient la tâche d'une activité permanente pour la soi-disant „libération de sous l'impérialisme roumain” des „peuples opprimés” en partant du principe du droit des nations à l'autodétermination jusqu'à leur séparation totale de l'Etat existant.

Le fait d'avoir introduit dans les documents du parti le slogan de l'autodétermination jusqu'à la séparation de l'Etat unitaire, les directives données au parti de continuer la lutte jusqu'à la séparation des frontières de la Roumanie de certains territoires dont la plupart des habitants étaient des Roumains, ignoraient les conditions concrètes d'une Roumanie — Etat unitaire. Ces documents étaient profondément erronés, ils instiguaient en fait au démembrement de l'Etat national et à la dissolution du peuple roumain. Le marxisme-léninisme proclame le droit des peuples à l'autodétermination non pas dans le but de détruire les Etats nationaux constitués mais, au contraire, de libérer les peuples opprimés afin de leur permettre d'accéder à la constitution de leurs propres Etats nationaux, souverains, en conformité avec la volante et la décision des masses populaires »⁶.

Bien entendu, une idéologie spécifique au mouvement ouvrier, révolutionnaire, socialiste et communiste de Roumanie, pleinement validée par l'histoire des luttes pour le parachèvement de la constitution de l'Etat national unitaire roumain et pour sa consolidation, dès le moment qu'il fut créé, ne pouvait agir autrement qu'en prouvant le total anachronisme

⁵ En ce qui concerne le procédé employé pour imposer ce slogan erroné, la revue « East Europe » n° 12/1966 a publié un ample article « Romania and the Comintern » signé par Sandor Korosi (alias Alexandru Crișan) qui fut membre de la délégation du Parti Communiste Roumain et participa ainsi, à la fin de l'année 1923— début 1924, à deux réunions convoquées, la première par le Cominterne à Moscou et la deuxième par la Fédération Balkanique des partis communistes à Berlin, circonstances dans lesquelles le Cominterne réussit d'imposer sa « stratégie » parfaitement erronée.

⁶ Nicolae Ceaușescu, *Partidul Comunist Român — continuator al luptei revoluționare și democratice a poporului român, al tradițiilor mișcării muncitorești și socialiste din România* (Le Parti Communiste Roumain — continuateur de la lutte révolutionnaire et démocratique du peuple roumain, des traditions du mouvement ouvrier et socialiste de Roumanie), București, Ed. politică, 1966, pp. 30—31.

et le caractère complètement nuisible des interprétations nulles et non avenues que l'Internationale communiste essaya d'imposer au Parti Communiste Roumain dans les conditions présentées ci-dessus.

Pour leur manque de réceptivité devant ces slogans et, davantage encore, pour avoir éludé leur application, les communistes roumains furent pendant l'entre-deux-guerres, l'objet des mécontentements déclarés du Cominterne, ce qui les coûta, dans certaines circonstances, des avertissements, rappels à l'ordre, vôtés de blâme et, plus regrettable encore, une série de sanctions plus dures — pour cause de non-subordination — dictées contre certains dirigeants du parti. « Les conséquences négatives de ce genre de pratiques et méthodes appliquées à l'époque dans le cadre du mouvement ouvrier de Roumanie — apprécie le Président Nicolae Ceaușescu — témoignent de l'immense importance que joue dans la lutte révolutionnaire le respect du droit inaliénable de chaque parti d'élaborer sa propre politique, le seul en mesure de connaître la réalité de son pays, d'apprécier objectivement les tâches politiques qui lui reviennent dans chaque étape »⁷.

Incontestablement, la probité politique des communistes roumains, l'attitude digne adoptée dans la solution des problèmes-clef de l'époque — les faits en sont convainçants — les qualités exceptionnelles dont le parti fit preuve durant l'illégalité, revêtent d'une haute force d'expression le patriotisme et la fidélité des forces authentiquement révolutionnaires de Roumanie, mises au service de la lutte consacrée à la défense de l'intégrité territoriale, de l'indépendance et de la souveraineté nationale.

⁷ Nicolae Ceaușescu, *op. cit.*, p. 31.

NICOLAE TITULESCU ET LA DÉFENSE DU STATU-QUO EUROPÉEN (1934—1936)

[MILAN VANKU (Belgrade)]

Dans les années '30 de notre siècle, la Roumanie faisait partie des alliances de la Petite Entente (Tchécoslovaquie, Roumanie, Yougoslavie) et du Pacte Balkanique (Grèce, Turquie, Roumanie, Yougoslavie). A la tête de la politique étrangère roumaine se trouvait alors Nicolae Titulescu. Le ministre des Affaires Etrangères roumain était le protagoniste de ces deux alliances ainsi que de la Société des Nations et de la Sécurité collective. Démocrate par conviction, adversaire résolu du fascisme au temps de la crise mondiale et du renforcement du fascisme, il se trouvait au centre de la politique mondiale. Ses prises de positions permanentes à la tribune de l'organisation mondiale et dans de nombreuses réunions contre le révisionnisme revanchiste, contre l'agression fasciste, contre la guerre lui ont valu nombre d'ennemis dans son pays et à l'étranger, dans les pays révisionnistes et surtout dans les Etats totalitaires. Les fascistes de toute couleur de son pays et de l'étranger ne lui épargnaient pas les menaces de mort. Cependant, N. Titulescu ignorait la peur, conscient d'être soutenu par l'opinion publique d'orientation démocrate dans son pays et à l'étranger, ce qui l'aidera à persister dans son combat pour les droits de l'homme, pour la démocratie, pour la non-ingérence dans les problèmes intérieurs des pays indépendants. Il a le mérite d'avoir été le seul homme d'Etat parmi les politiques de ce temps-là qui ait eu le courage de s'opposer publiquement aux pays totalitaires ; l'Italie fasciste et l'Allemagne nazie, avec lesquels la Roumanie se trouvait pratiquement, à l'époque, dans une guerre froide, ce qui n'était pas le cas des autres politiques démocrates qui avaient continué de suivre les événements et quelques-uns s'étaient déjà permis d'accepter la politique de l'agresseur fasciste.

Les années '30 marquèrent le début de l'orientation des pays du Sud-Est européen vers l'Allemagne. Consciente de sa faiblesse par rapport aux grandes puissances occidentales, l'Allemagne voulait se procurer un espace propice à une organisation économique propre qu'elle aurait voulu diriger elle-même. Les nazis ont pu réaliser facilement la « *Großraum-Wirtschaft* », la politique de l'espace vital économique parce que au voisinage de l'Allemagne existaient une série d'Etats moyens et petits dont la structure économique était différente de celle de l'Allemagne¹. La politique économique de l'Allemagne s'est arrêtée à cette réalité. Profitant de cette situation, les nazis visaient plusieurs succès

¹ Gojko Grdjić, *Jugoslovensko-nemački privredni odnosi*, Jugoslovenski ekonomist, Beograd, 1933, br. 9, str. 646.

d'un seul coup : menacer le système français de sécurité collective, dissuader la Petite Entente au point de vue économique et politique et s'assurer l'hégémonie dans le Sud-Est européen².

Deux événements furent décisifs pour les Etats du Sud-Est européen : l'accession des nazis au pouvoir en Allemagne (1933) et la guerre d'Ethiopie (1935). Le premier événement prouva que l'Allemagne ne se contentait pas seulement de l'expansion économique dans cette partie d'Europe, mais qu'elle menaçait aussi la souveraineté de quelques-uns des pays limitrophes. L'autre événement accéléra les conséquences presagées par l'arrivée des nazis au pouvoir, dévia l'attention de l'Italie du Bassin du Danube, en la dirigeant vers l'Afrique et en libérant l'Allemagne de l'adversaire le plus sérieux dans cette région. La guerre en Afrique une fois terminée, l'Allemagne n'était pas disposée, quoi qu'il s'agissât d'un concurrent ami, de lui céder sa position gagnée dans le Bassin du Danube. Les Etats du Sud-Est européen ne trouvaient d'appui nulle part, étant obligés de se conformer aux conditions imposées³. Les milieux économiques italiens n'agréaient pas l'idée de l'expansion économique allemande. L'empire colonial était dans l'impossibilité d'absorber le surplus de la production industrielle propre, tandis que les pays des Balkans et du Bassin du Danube offraient un marché accessible. Par conséquent l'axe Rome-Berlin eut en vue, en premier lieu, ses intérêts communs politiques et seulement en seconde ligne les intérêts économiques⁴.

Les conséquences de la grande crise économique, ainsi que les méthodes de la pénétration allemande ont déterminé une dépendance encore plus accentuée des petits Etats vis-à-vis de l'Allemagne, qui leur offrait son marché, en achetant leurs produits agricoles et leurs minerais, et en leur vendant en échange des produits industriels. D'autre part l'Allemagne ne possédant ni devises, ni or, ne pouvait acheter des matières premières que là où elle pouvait les payer par compensation ou par ses propres exportations. Cependant, l'Allemagne ne consommait pas une partie de marchandises achetées, marchandises qu'elle exportait sur le marché international, en se procurant de la sorte les devises dont elle avait besoin. En effet, l'Allemagne n'apparaissait qu'en posture d'intermédiaire entre les pays du Sud-Est européen et le marché mondial ; elle y obtenait un prix inférieur à celui qu'elle avait payé aux pays du Sud-Est européen, ce qui ne l'empêchait pas de continuer cette pratique, car tirant ses profits des exportations dans les pays balkaniques, elle n'était jamais en perte. Voici pourquoi il arrivait que l'Allemagne offrait au marché mondial des produits provenant des pays du Sud-Est européen à un prix inférieur à celui qu'offraient les pays producteurs⁵. L'Allemagne a continué cette politique économique surtout après l'instauration du service militaire obligatoire, le 16 mars 1935. Les préparations de guerre exigeaient toujours plus de matières

² DGFP, Serija C, vol. I, p. 59.

³ Zlatko Gašparević, *Engleska i nemačka trgovina u Jugoslovenskoj Evropi*, Ekonomist, Zagreb, 1939, br. 2, str. 76.

⁴ Vilko Lehner, *Jugoslovensko-italijanski privredni odnosi*, Ekonomist, Zagreb, 1938, br. 12, str. 544.

⁵ Rudolf Bičanić, *Pogled iz svjetske perspektive i naša ekonomska orijentacija*, Zagreb, 1939, str. 72-73.

premières qui manquaient à l'Allemagne. Sa situation était critique après l'écoulement du capital étranger qui accompagna l'emprise du pouvoir par les nazis⁶. Ceci a réussi d'améliorer leur bilan commercial, en fondant le commerce extérieur sur « le nouveau plan » de paiement international (1934), en changeant de la sorte le solde passif de 284 millions R. M. en 1934, au cours des trois années suivantes en un solde actif de quelques millions R.M.⁷

Grâce à la politique de compensations, l'Allemagne augmenta les importations des pays du Sud-Est européen et fit autant avec les exportations destinées à ces pays. Ses importations dépassaient les exportations de tous ces pays. Elle ne se limitait pas, en cherchant des méthodes dont elle se servit pour les tenir sous son contrôle. Sa devise était : « importe le plus possible et endette-toi ». Les pays du Sud-Est européen sont devenus des sollicitants, ce qui rendait des grandes difficultés à leur économie insuffisamment développée. Suivant habilement sa politique de pénétration économique, l'Allemagne a réussi d'attirer tous les pays du Sud-Est européen et de les écarter du marché mondial. En effet, certains pays essayent de s'opposer à l'enlacement allemand. La Roumanie en est un des exemples, elle résista le plus à l'influence économique allemande. L'Allemagne a offert à la Roumanie des crédits avantageux afin d'augmenter la production de pétrole. C'était très important pour l'Allemagne qui en manquait et qui payait l'acquisition de cet article par des devises dont elle ne disposait pas. Cependant, le ministre roumain des affaires étrangères, Nicolae Titulescu, était conscient du fait que ce signifierait la pénétration allemande dans l'économie et les finances roumaines, situation contraire à l'orientation de la position qu'il promouvait. Sa résistance à l'invasion du capital allemand dans l'économie roumaine a été soutenue par presque toute la presse roumaine⁸. La Roumanie a eu en 1937 le plus bas taux d'exportations-importations avec l'Allemagne par rapport à tous les autres Etats sud-est européens. Pourtant, dès 1938 l'économie roumaine se trouvait dans une situation difficile. Les exportations étaient réduites à cause de la faible demande de l'étranger. Les trois produits principaux de l'exportation roumaine, le pétrole, les céréales et le bois ne pouvaient être bien placés sur le marché mondial à cause des prix très élevés par rapport à ceux pratiqués habituellement. Le haut niveau des prix était effectivement généré par les impôts excessifs, les droits élevés de douane, et les tarifs prohibitifs des transports ferroviaires et maritimes. Aucun pays ne voulait payer les prix exigés par les Roumains. Ce n'était que l'Allemagne qui pouvait payer, par compensation, et bénéficier de la plus grande partie de la production roumaine. L'industrie du pétrole a obtenu de l'Allemagne l'équipement nécessaire tandis que la construction des silos a été confiée à une entreprise spécialisée allemande. Les 32—35% des exportations roumaines étaient destinés à l'Allemagne, tandis que 41% des importations provenaient de ce

⁶ Hubert Beuve-Méry, *K najvećoj Njemačkoj (bez godine izdanja — izdanje « Grafika »*, S. Kovacić), str. 14.

⁷ D. Cutvarić, *Značenje prvog četvorogodišnjeg plana za njemačko gospodarstvo*, Ekonomist, Zagreb, 1939, br. 2, str. 89.

⁸ H. Beuve-Méry, *ibidem*, str. 42—45.

pays. La Roumanie désirait continuer ses exportations en France et en Grande Bretagne, ce qu'elle ne réussit guère.

Les demandes de la France ont diminué à cause de la situation défavorable de l'économie française, tandis que les demandes britanniques diminuaient elles aussi suite à une conjoncture défavorable due aux importations renforcées venant du Canada; les importations roumaines en Grande Bretagne concuraient les importations canadiennes. La Grande Bretagne avait vis-à-vis du Canada des obligations qui découlaient du fait que ces deux pays étaient membres du Commonwealth⁹.

La pénétration allemande en Bulgarie et en Yougoslavie connut une résistance plus faible. La Yougoslavie s'opposait au placement du capital allemand dans son industrie de soie artificielle et de laine¹⁰. La Yougoslavie et la Roumanie, ainsi que quelques autres pays insistaient, en dépit du contrôle des importations, de vendre des quantités plus réduites de marchandises à l'Allemagne, afin de liquider les demandes qui découlaient de la compensation, ce qui resta sans succès. Le contrôle des importations en Yougoslavie n'a pas contribué à l'acquisition des devises dont elle avait besoin pour acheter des marchandises venant des pays où l'on faisait du commerce sans compensation. En 1936 la Yougoslavie avait, après la grande crise mondiale, le plus grand actif — par rapport aux pays de compensation — qui montait à 865,7 millions dinars¹¹.

Il s'agissait en 1935 presque d'une guerre de douane entre la Roumanie et l'Allemagne. Le gouvernement roumain offrait une prime de 38 % aux exportateurs roumains qui encaissaient le prix des marchandises en devises. La réponse de l'Allemagne à cet égard fut l'instauration d'une taxe de 44 % pour les marchandises roumaines qui entraient en Allemagne. Celle-ci y était intéressée en premier lieu à cause de son permanent besoin de pétrole. Le gouvernement roumain a établi que ce produit ne pouvait se trouver sur la liste des demandes allemandes qu'en proportion de 25 % d'après le système de compensation, le restant devant être payé par l'Allemagne en devises¹².

L'Allemagne a occupé la position dominante dans tout le Sud-Est européen, malgré les nombreuses protestations de la France et de la Grande Bretagne qui désiraient récupérer un marché perdu. L'Allemagne s'est engagée de toutes ses forces, visant de transformer le Sud-Est européen dans une zone exclusivement ouverte à sa pénétration économique¹³. La France et la Grande Bretagne ne décidèrent que très tard de s'opposer à cette politique. Au moment où les deux grandes puissances démocratiques occidentales ont été prêtes à une telle décision, l'Allemagne occupait déjà des positions solides¹⁴. Elles auraient dû le faire plus tôt, avant que les nazis aient accaparé le marché sud-est européen, c'est-à-dire avant 1935 quand la pénétration économique allemande ne se reflétait pas encore dans des

⁹ Narodno blagostanje, Beograd 1938, br. 53, str. 840.

¹⁰ Zlatko Gašparević, *ibidem*, str. 76—78.

¹¹ V. D. Tanasjević — *Naša devizna politika i spoljna trgovina u 1937 godini*, Jugoslovenski ekonomist, Beograd, 1938, br. 7, str. 524.

¹² H. Buve-Méry, *ibidem*, str. 42.

¹³ Z. Gašparević, *ibidem*, str. 77.

¹⁴ Vladimir Božić, *Vaiyska ekonomska politika Njemačke*, Ekonomist, Zagreb, 1939, br. 4—5, str. 211.

résultats politiques¹⁵. L'Allemagne a profité de la position favorable offerte par le déclenchement la guerre d'Abyssinie et par les Sanctions contre l'Italie demandées par la Société des Nations, ce qui lui permit de se substituer à l'Italie dans le commerce avec les pays du Sud-Est européen. L'importation antérieure italienne en Yougoslavie a été assumée en proportion de 25 % par la Grande Bretagne et la Tchécoslovaquie et en proportion de 60 % par l'Allemagne¹⁶. Une des grandes fautes des puissances occidentales fut celle d'avoir cédé le marché des pays sud-est européens à l'Allemagne qui l'accepta à bras ouverts. L'Allemagne nazie était persuadée que la collaboration économique intensive sera suivie d'une collaboration politique qui excluerait successivement influence des grandes puissances démocratiques occidentales dans le Sud-Est européen. Elle y réussit, quoique le ministre des affaires étrangères roumain Nicolae Titulescu avertit l'Occident sur toutes les conséquences. Cependant la réalité était différente, ce qui s'est répercuté plus tard quand tout était irréparable.

Les Sanctions appliquées à l'Italie suite à la guerre de l'Abyssinie eurent comme conséquence, dans les pays du Bassin du Danube et des Balkans (pays importants pour l'économie italienne) une augmentation des difficultés économiques accompagnée dans le cas de la Roumanie par des difficultés d'ordre politique. Les ministres des affaires étrangères des pays de la Petite Entente, N. Titulescu, E. Beneš et M. Stoianović ont discuté à Bled, le 29—30 août 1935, la situation de la politique collective. Ils ont souligné leur solidarité en vue de la défense des intérêts politiques, diplomatiques, économiques et militaires en déclarant que la Petite Entente soutient la paix et toutes les forces combattant pour une résolution pacifique des différends dans le cadre de la Société des Nations¹⁷.

A l'assemblée de la Société des Nations les Etats de la Petite Entente et de l'Entente Balkanique ont voté en faveur de l'application des Sanctions contre l'Italie après qu'elle fut déclarée Etat agresseur. Le président du conseil des ministres et ministre des affaires étrangères, yougoslave, M. Stoianović, a envoyé, le 12 septembre 1935, ses instructions au chef de la délégation yougoslave à Genève, B. Purić, soulignant que l'attitude yougoslave, par rapport au conflit italo-abyssinien est conforme à celle des alliés de la Petite Entente et de l'Entente Balkanique, en ajoutant qu'il faudrait tenir la partie de l'Angleterre et de la France si toutefois les deux puissances étaient d'accord, ou bien, au cas contraire, adopter une attitude réservée¹⁸.

Les discussions menées à la Société des Nations en vue de l'application des Sanctions se heurtèrent à une série de difficultés. Il s'agissait de tous les Etats qui entretenaient des relations économiques avec

¹⁵ Pierre Renouvin, *Histoire des relations Les crises du XX^e siècle II. De 1929 à 1945*, t. VIII, Paris, 1958, p. 74—75

¹⁶ Stefan Vasilev, *L'Allemagne et le commerce extérieur des Etats Balkaniques*, Paris, 1939, p. 50.

¹⁷ CCPE, p. 64—69.

¹⁸ DA SSIP Beograd, Fond Londonskog poslanstva — M. Stojadinović Kraljevskom poslanstvu u Londonu, cirkularno pismo str. pov. br. 1116 od 12 avgusta 1935.

l'Italie, surtout des pays du Bassin du Danube et des Balkans qui se posaient le problème du placement de leurs produits qu'absorbait auparavant l'économie italienne. Un des problèmes principaux était l'attitude envers les États qui avaient refusé l'application des sanctions. Puis, se posait le problème des marchandises provenant des pays qui avaient accepté les sanctions et qui ne devaient pas entrer en Italie en traversant ceux qui ne les avaient pas acceptés, ainsi que le problème de substitution relative aux pertes éventuelles des États qui avaient accepté de mettre en exécution ces sanctions¹⁹.

Tandis que la Société des Nations discutait le problème des sanctions et de leur extension sur les pétroles, ce qui aurait fait arrêter la machine de guerre italienne, le président du Conseil et ministre des affaires étrangères français Pierre Laval et le ministre des affaires étrangères britannique Samuel Hore ont avancé le 8 décembre 1935 un projet sur la cession d'une partie de l'Abyssinie à l'Italie. Ce scandale obligea Hore de démissionner ; il fut remplacé par Antony Eden. Mussolini, évidemment mécontent de la politique française, renonça, le 18 décembre 1935, à l'Accord avec Pierre Laval, conclu le 7 janvier de la même année, ainsi qu'aux obligations assumées à Stresa au mois d'avril 1935. Après son échec dans la politique avec l'Italie, Pierre Laval fut obligé de démissionner en janvier 1936. Le journal français « Le populaire » a accusé plus tard Laval d'avoir saboté les sanctions contre l'Italie en insistant en même temps que l'ex-ministre soit déféré au Tribunal suprême²⁰.

A la réunion de l'Assemblée de la Société des Nations, le 1^{er} juillet 1936, l'empereur d'Ethiopie, Haïlé Selassié informa l'organisation mondiale des orreurs infligées à son pays par l'agresseur fasciste et demanda le secours de l'organisation mondiale dont son pays en était membre. Il est facile de comprendre que les grandes puissances démocratiques occidentales n'étaient ni préparées pour la guerre, ni trop pressées de défendre les frontières d'une Abyssinie lointaine ou elles n'avaient aucun intérêt, bien que le pacte de la Société des Nations les obligeait de porter aide aux membres de la Société des Nations attaqués par un autre pays. Malheureusement Haïlé Selassié fut empêché de prononcer son discours. Le seul qui resta à ses côtés fut le ministre des affaires étrangères roumain qui demanda au président de l'Assemblée, Van Zeeland de prendre les dispositions nécessaires pour mettre fin à cette attitude sans précédent dans l'Assemblée de la Société des Nations. Il commença son discours par ces paroles : « Monsieur le Président, au nom de la justice, je Vous prie d'intervenir pour éliminer tels actes à l'avenir ». Tous les délégués ont salué l'initiative de Titulescu. Pourtant, les journalistes hongrois et polonais qui n'acceptaient pas Titulescu et sa politique étrangère, se sont empressés d'informer Rome que celui-ci avait demandé au président de l'Assemblée de faire évacuer de la salle les « sauvages italiens ». La propagande fasciste italienne a accepté cette désinformation. Titulescu et sa politique étrangère de sécurité collective ne convenaient pas à l'Italie, surtout après l'application des sanctions ce qui déterminait l'Italie de déclencher une guerre froide contre la Roumanie. La presse italienne n'a atta-

¹⁹ Nicolae Titulescu *Documente diplomatice*, București, 1967, p. 688—693

²⁰ « Politika » Beograd, 6 novembre 1936 ; Paul Reynaud, *Au coeur de la mêlée 1930 — 1945*, Paris, 1951, p. 111—112.

qué ni Van Zeeland, ni le président de la Suisse, Mota, qui avait fait arrêter les journalistes italiens a cause du désordre provoqué dans l'Assemblée de la Société des Nations, se dirigeant seulement contre Titulescu. Aux critiques sévères de la presse italienne Titulescu répondit par l'interdiction des journaux italiens en Roumanie et par des restrictions imposées à l'échange de telegrammes de presse des deux pays. Titulescu invita de nouveau le président italien à la Société des Nations, Bovo Scopa, pour le renseigner sur l'attitude brutale vis-à-vis de sa personne et de son gouvernement. A la menace de révocation que Mussolini adressa au ministre des affaires étrangères roumain, Titulescu retourna au dictateur italien qu'il pouvait revoquer le maréchal Grazziani en Abyssinie, et non pas le ministre des affaires étrangères roumain. A cette occasion Titulescu rappela au diplomate italien Bovo Scopa que la campagne italienne de presse contre sa personne est de date plus ancienne, précisément du temps où le ministre des affaires étrangères italien Galeazzo Ciano remplissait la fonction de directeur de la presse ; même si Titulescu n'a rien entrepris contre l'Italie, la presse italienne avait trouvé opportun d'écrire : «Un jour viendra où un étudiant tirera un coup de feu pour mettre ainsi fin aux arrogances du ministre des affaires étrangères roumain et nous finirons ainsi avec Titulescu ». Le diplomate italien Bovo Scopo fut informé aussi que l'alliance de la Petite Entente et celle de l'Entente Balkanique ont décidé de ne pas participer aux débats en cours de la Société des Nations en signe de proteste à cause de la position défavorable adoptée par la presse italienne envers sa personne et son pays ²¹. Après les incidents de l'Assemblée, la presse italienne continua ses insinuations à l'adresse du diplomate et politique roumain. Elle le considéra le principal coupable dans l'échec de la tentative de conclusion d'un accord entre l'Italie et la Roumanie, le considérant comme l'un des défenseurs les plus acharnés de la Société des Nations et de l'application des Sanctions ²².

La compensation des petits Etats qui avaient participé à l'exécution des Sanctions a été cédée à leur gouvernement par le truchement des négociations bilatérales. Le représentant permanent yougoslave à la Société des Nations, Ivan Subotić, et le ministre des affaires étrangères roumain insistaient en vain en faveur des négociations avec les grandes puissances démocratiques occidentales, l'Angleterre et la France, celles-ci étant préoccupées uniquement par leurs propres intérêts²³. Le ministre roumain eut l'occasion de suivre lui-même les grandes divergences qui existaient entre les deux grandes puissances occidentales. L'Italie présentait les plus grandes différences d'opinion. Quant à l'Allemagne, les deux pays étaient d'accord, par rapport à l'Italie, de formuler des points de vue complètement contraires. La France insistait pour la cessation des sanctions au cas d'une attitude plus amicale, tandis que la Grande Bretagne, notamment son ministre des affaires étrangères Antony Eden exigeait le renforcement des sanctions et l'institution de l'embargo tant sur le pétrole, que sur les subventions destinées à l'Abyssinie. Cependant,

²¹ N. Titulescu, *ibidem*, p. 788—791.

²² Arhivele Statului București, Fond Ministerul Propagandei Naționale, Presa externă, iulie 1936, Dos. 479, f. 30—55.

²³ N. Titulescu, *ibidem*, p. 704—706. Ion Oprea — *Nicolae Titulescu*, București, 1966, p. 308—317 ; Milan Vanku, *Mala Antanta 1920—1938*, Titovo Užice 1969, str. 125—126.

on considéra dans les milieux politiques britanniques que la politique de sanctions ne fut pas un succès, ce qui entraîna la démission d'Antony Eden ²⁴.

Le gouvernement italien profita de la situation pour éliminer les sanctions par extorsion. Après l'entrée des troupes allemandes dans la zone démilitarisée rhénane, le 7 mars 1936, à l'invitation des grandes puissances occidentales de participer aux négociations avec l'Allemagne à la suite de la violation des accords de Locarno, dont elle était garante, l'Italie a exigé l'abolition des sanctions qui lui étaient imposées. Elle a essayé d'éliminer aussi les sanctions appliquées par d'autres Etats. A cette fin elle s'est adressée officiellement à la Yougoslavie, par le truchement du ministre plénipotentiaire à Rome et du ministre plénipotentiaire de l'Italie à Belgrade, en exigeant que les Etats de la Petite Entente s'assumassent l'initiative de demander à la Société des Nations l'abolition de ces sanctions. Mais, en mars 1936, le gouvernement britannique s'opposa à l'abolition des sanctions contre l'Italie, la Grande Bretagne considérait l'Italie coupable d'avoir utilisé en Abyssinie les gaz asphyxiants, bombardé les hôpitaux et attaqué les villes libres. Cependant, le gouvernement français se prononçait pour l'abolition des sanctions parce qu'il espérait collaborer avec l'Italie pour rendre ainsi impossible une action italo-allemande dirigée contre la France et de réintégrer en même temps l'Italie dans le circuit de la politique européenne.

Après l'occupation de la capitale d'Abyssinie par les agresseurs fascistes italiens, il devenait évident que les sanctions, ainsi que la politique de sécurité menée par la Société des Nations avaient subies un échec. Dans ce contexte, le président du gouvernement britannique, Baldwin, a tenté d'accuser les petits Etats européens, ce qui provoqua l'indignation ouverte du parlement britannique et de l'opinion publique étrangère. Le gouvernement britannique a décidé le 27 juin 1936 de proposer à la Société des Nations l'abolition des sanctions. Le lendemain, le ministre des affaires étrangères Eden a fait connaître au parlement la résolution de son gouvernement. Quelques jours plus tard, l'ambassadeur français à Rome, Sabrun, a renseigné le ministre des affaires étrangères italien, Galeazzo Ciano que le gouvernement français était d'accord avec l'abolition des sanctions dont le ministre des affaires étrangères français, Ivo Delbosse parlera sous peu ²⁵.

L'organisation mondiale a décidé, le 6 juillet 1936, que dès le 15 juillet, seront mises en vigueur les Sanctions contre l'Italie approuvées par l'organisation mondiale le 18 octobre 1935. L'Italie fasciste a soumis l'Abyssinie qui était membre de la Société des Nations. Et cette même organisation mondiale qui avait appliqué les sanctions, en a révoqué maintenant l'obligation et, de cette manière, ces mesures collectives contre l'agresseur ont été obstruées totalement. On posait aussi la question : qui était finalement coupable de l'insuccès des sanctions ; peut-être les

²⁴ Arhivele Statului București, Fond Casa Regală, dcs. 83, f. 6—7. N. Titulescu către Ministerul Afacerilor Externe București, telegrama descifrată nr. 20474 din 10 aprilie 1936.

²⁵ Živko Avramovski, *Balkanske zemlje i velike sile 1935—1937*, Beograd, 1968, str. 67—91 · Eliza Campus, *Mica Înțelegeri*, București, 1968, p. 229—235. V P Potemkin, *Istoriya diplomatije*, Beograd, 1951, Sv. III, str. 358—360

Petits Etats qui avaient fait des sacrifices énormes pour sauver leur économie, ou les grandes puissances qui avaient pratiquement saboté les sanctions, parce qu'elles n'ont pas fermé le Canal de Suez aux navires de guerre italiens et appliqué l'embargo sur le pétrole, principal article d'importation pour la machine de guerre italienne ?

La politique des grandes puissances démocratiques occidentales n'envisageait pas d'aide pour l'Abyssinie et la Société des Nations. Elles ont cédé l'Abyssinie à sa destinée ayant en vue leurs propres intérêts par rapport à l'Italie fasciste, ce qui a conduit à l'affaiblissement de leur influence politique et de la confiance des pays d'Europe Centrale et des Balkans. Les négociations avec l'Italie fasciste au cours de son agression ont démontré que les grandes puissances démocratiques auraient été prêtes à abandonner leurs petits alliés si l'Italie avait consenti de collaborer avec elles. Une telle politique constituait un avertissement pour tous les petits Etats, surtout pour ceux de la Petite Entente et de l'Entente Balkanique, alliés fidèles de la France, car eux aussi pouvaient un jour partager le sort de l'Abyssinie.

Cette politique aura de graves conséquences plus tard, à la veille de la deuxième guerre mondiale, dans les relations entre les petits Etats et le bloc des démocraties bourgeoises occidentales, ainsi qu'avec les Etats fascistes totalitaires. Grâce à leur politique, disposées de pactiser avec les Etats totalitaires, les puissances démocratiques occidentales ont provoqué elles-mêmes l'incertitude des petits Etats obligés de choisir entre les deux blocs qui se préparaient pour un conflit. L'agresseur fasciste italien est resté impuni, ce que lui ouvrait la voie à des agressions ultérieures. L'agression fasciste en Abyssinie rassura Hitler du fait que l'agression ne serait pas punie parce que les puissances démocratiques occidentales étaient incapables de s'y opposer. Les Etats fascistes totalitaires comprirent qu'il était possible d'attirer les petits Etats dans leur sphère d'influence par l'intermédiaire du marché. A cause de l'attitude des puissances occidentales vis-à-vis l'agresseur, l'organisation mondiale n'était pas, une fois de plus, à même d'appliquer ses droits à la défense de la paix et de protéger contre l'agresseur un de ses membres attaqués, fait qui diminua le prestige de l'organisation mondiale.

Il fallait avoir le cœur de Titulescu, son courage et son audace pour pouvoir combattre contre les deux dictateurs, Hitler et Mussolini, au temps qu'ils étaient au sommet de leur pouvoir. La guerre froide a été imposée à son pays, la Roumanie. Malheureusement, Titulescu n'avait pas le soutien ni de l'alliance de la Petite Entente, ni de l'Entente Balkanique, ni des grandes puissances démocratiques occidentales alliées. Les autres partenaires ne voulaient pas accepter son courage et son audace pour s'opposer en commun aux plans macabres et aux buts agressifs des grandes puissances fascistes totalitaires. Il restait isolé et réduit à sa seule force. « L'arrogance » dont la Roumanie avait fait preuve durant les années 1934—1936, les puissances totalitaires ne l'oublieront pas lorsqu'elle sera contrainte de devenir leur alliée.

SUR L'HABITATION CHEZ LES GÉTO-DACES

(VI^e s. av. n. è. — III^e s. n. è)

CORNELIA BELCIN-PLEȘCA

Une des voies conduisant à une meilleure compréhension de la culture des Géo-Daces est l'approche des matériaux archéologiques dans la perspective de l'ethnologie et de l'histoire de la culture matérielle.

Dans l'esprit de la pensée ethnologique roumaine, cette discipline ne tend pas à la recherche complexe des phénomènes et des faits de culture populaire qui ne sont pas limités au village roumain traditionnel ou contemporain, mais doivent être pris en considérations sous l'aspect de leur existence millénaire, sur ces territoires¹. Dans cette vision, par sa démarche paléoethnologique, l'ethnologie se propose une reconstitution des différents aspects de la culture pré- et protohistorique et, si possible, de tous les éléments du mode de vie des communautés humaines depuis les époques les plus reculées².

Il faut aussi rappeler l'existence dans l'historiographie actuelle, des nouvelles méthodologies qui se refusent de se borner à l'événementiel politique, tout en tâchant d'élargir la recherche sur l'étude de la société dans son ensemble³. Dans une telle approche, l'histoire économique, sociale et culturelle occupe une place essentielle. Les nouvelles disciplines historiques créées dans ce contexte — l'anthropologie historique, l'histoire des mentalités, l'histoire de la culture matérielle — abordent l'histoire par des angles inédits, ajoutant de la sorte de nouvelles données à l'image que l'on s'est faite d'un phénomène ou d'une époque, ou bien changeant parfois totalement le point de vue antérieur.

Parmi ces nouvelles disciplines, l'histoire de la culture matérielle⁴ se propose d'étudier les aspects matériels de la culture dans ses manifestations populaires ou cultes, de réaliser des synthèses concernant l'histoire de l'alimentation, du mobilier, de la vestimentation, des techniques, des habitations etc. C'est une histoire « des réalités de longue durée dont le poids a été immense et le bruit à peine perceptible ». C'est l'histoire des mouvements lents, dans lesquels l'évolution ne peut être saisie que lorsqu'on se penche sur une longue période, c'est l'histoire de la majorité des membres de la société humaine⁵.

¹ *Introducere în etnologie*, coordonator șt. R. Vulcănescu, București, Editura Academiei, 1980, v. surtout R. Vulcănescu, *Introducere*, p. 9 — 11 et *Stadiul actual al etnologiei*, p. 13—34.

² Radu Vulpe, *Corelația arheologie — etnologie*, le vol. cité ci-dessus, p. 34—39.

³ Pour les nouvelles directions de l'historiographie européenne, voir *La nouvelle histoire*, sous la direction de Jacques Le Goff, aidé par Roger Chartier et Jacques Revel, C.E.P.L., Paris, 1978, 575 p.

⁴ Jean Marie Pesez, *L'histoire de la culture matérielle*, le vol. cité ci-dessus, p. 98—130.

⁵ *Ibidem*, p. 105 et 130.

Dans la reconstitution de certains chapitres de la culture matérielle, la démarche interdisciplinaire est inévitable car elle s'impose comme modalité unique pour la réalisation d'une image complexe sur ce thème. La collaboration entre l'histoire, l'archéologie, et l'ethnologie ouvrent de nouvelles voies, plus vastes, vers la connaissance.

Dans la définition du mode de vie des Géo-Daces, l'étude complexe et systématique de leur habitation s'inscrit comme un objectif des plus importants. Une recherche complexe dans cette direction doit avoir en vue deux grands aspects : 1. les formes concrètes de manifestation ; 2. les facteurs qui participent à la création de ces formes. Le premier aspect suppose la systématisation et une présentation analytique des données concernant le plan et l'élévation, les matériaux et les techniques de construction, l'organisation de l'intérieur, les éléments artistiques à l'aide desquels la recherche peut contribuer à la réalisation d'une typologie plus nuancée de l'habitation. Le deuxième aspect prend en considération deux facteurs : naturel (climat, relief, matériaux de construction, types de sol) et social (structure sociale, structure de famille, caractère des occupations, degré de développement des outils, conceptions religieuses, traditions), tous ces aspects marquant de leur influence la configuration de l'habitation.

Depuis les études de Vasile Pârvan sur l'habitation de la pré- et protohistoire publiées il y a six décennies⁶, qui souligna à l'époque l'importance de ces recherches, et jusqu'à nos jours, grâce aux fouilles archéologiques un riche matériel s'est accumulé qui attend sa mise en valeur par un ouvrage de synthèse.

Nous devons à Vasile Pârvan la première étude d'ensemble sur l'habitation des Géo-Daces étayée sur les résultats des fouilles entreprises par I. Andrieșescu à Piscu Crăsani⁷. Dans une suite de synthèses portant sur l'histoire et la civilisation géto-dace⁸, dans quelques travaux dédiés à l'histoire de l'architecture⁹ ou à l'histoire de l'architecture populaire en Roumanie¹⁰, travaux réalisés après la deuxième guerre mondiale, on trouve de brèves présentations concernant les habitations géto-daces. Quelques études seulement se sont proposées ce thème¹¹ expressément.

Nous considérons que dans l'étude de l'habitation des Géo-Daces on doit prendre en considération, d'une part, les VI^e av.n.è.-I^e siècles n.è.

⁶ V. Pârvan, *Getica. O protoistorie a Daciei*, București, 1926, p. 366 ; Idem, in « Analele Academiei. Dezbateri », XLVI, 1925/1926, p. 11.

⁷ I. Andrieșescu, *Piscu Crăsani*, 1924 ; V. Pârvan, *Getica...*, p. 134-135 ; 179-184, 466.

⁸ C. Dăncoviciu, R. Vulpă, in *Istoria României*, I, 1930, p. 216-341 ; D. Berciu, *Zorile istoriei în Carpați și la Dunăre*, București, 1933, p. 234-310 ; Mioara Turcu, *Geto Dacii din cîmpia Munteniei*, București, 1979, p. 83-89 ; D. Protase, *Autohtonii în Dacia*, București, 1980, passim.

⁹ Gr. Ionescu, *Istoria arhitecturii*, I, București, 1933, p. 26-33 ; Gh. Curinschi Vorona, *Istoria arhitecturii în România*, București, 1981, p. 23-29.

¹⁰ P. Petrescu dans le vol. *Arta populară românească*, București, 1969, p. 38-39.

¹¹ Dinu V. Rosetti, *Cîteva asezări și locuințe preistorice din preajma Bucureștilor. Asupra tehnicii, tipologiei și cronologiei lor*, București, 1932 ; Mioara Turcu, « Revista Muzeelor și Monumentelor istorice și de artă », 1977, 2, p. 60 et suiv. ; Dinu Antonescu, « Arhitectura », 1977, 5, p. 65-69 ; Idem, « Revista Muzeelor și Monumentelor istorice și de artă » 1979, 1, p. 102-106 ; M. Babes, dans le vol. « Palast und Hütte », Mainz am Rein, 1982, p. 462-473.

(la deuxième époque du fer) dans laquelle se développe la culture des Géto-Daces considérée dans ses deux grandes étapes : l'étape géto-dace I (VI^e—III^e siècles av.n.è) et géto-dace II (II^e av.n.è. — I^{er} siècles n.è.)¹² et d'autre part, les II^e—III^e siècles n.è., notamment les sites de la population autochtone de la province de Dacie, ainsi que ceux des Géto-Daces des territoires restés en dehors des frontières de la province.

La principale source de cette recherche est constituée par les données issues des fouilles archéologiques auxquelles s'ajoutent les rares relations des auteurs antiques¹³, les images parfois peu édifiantes figurant sur la colonne Trajane¹⁴, le matériel ethnographique (les données portant sur l'architecture populaire traditionnelle)¹⁵. Dans une pareille recherche de synthèse et de reconstitution, les résultats des fouilles sont irremplaçables, justement par leur caractère de témoignage direct. Malheureusement, ceux-ci sont encore loin d'être satisfaisants et le répertoire que nous avons dressé le confirme. En dépit du fait que des centaines de sites géto-daces ont été dépistés et étudiés par des fouilles limitées, ce répertoire fait mention de 130 sites sur lesquelles se sont étayées les observations (parfois sommaires, autrefois plus détaillées) sur les habitations. A la différence des recherches concernant le Néolithique qui ont mis à jour, intégralement, plusieurs sites, la culture géto-dace ne dispose pas de telles performances. Même si l'on ne peut nier d'importants progrès, il n'en est pas moins vrai qu'une recherche intensive, systématique s'avère absolument nécessaire afin de conduire à une mise à jour aussi complète que possible. Un coup d'œil sur ce répertoire montre aussi la nécessité d'intensifier des fouilles dans les établissements datant de la période ancienne de la culture géto-dace, beaucoup moins connues que celles de l'« époque classique ». Les lacunes dans la documentation archéologique sont dues à des causes objectives et subjectives. Les difficultés dans l'identification des traces des sites de surface, construits surtout en bois ou ayant les parois en terre glaise et qui n'ont pas disparu dans un incendie sont évidentes, surtout dans le cas des sondages limités. Il s'y ajoute aussi la manière déficitaire dans laquelle sont rédigés certains rapports concernant les fouilles des habitations. Nous pouvons mentionner de nombreux cas où les auteurs passent très superficiellement sur la description des habitations, nous empêchant ainsi de bénéficier de détails tellement importants pour nous.

Pourtant, une analyse complémentaire, de toutes ces catégories de sources rend possible la reconstitution de ce chapitre de la culture matérielle.

Partant de l'importance de la terminologie en tant qu'instrument de travail, quelques précisions en ce sens sont absolument nécessaires. Hormis le terme générique *locuință* (habitation), la littérature archéologique roumaine fait usage d'un nombre d'autres termes, parfois en relation d'équivalence, ce qui conduit, évidemment, à des confusions.

¹² Al. Vulpe, dans le vol. « Memoria Antiquitatis » II, 1970, p. 115—213.

¹³ *Izvoare privind istoria României*, I, București, 1964; Cornelia Belciu, « Apulum » 1969, VII/2, p. 482.

¹⁴ C. Daicovicu, H. Daicovicu, *Columna lui Traian*, București, 1966, passim.

¹⁵ B. Trigger, *Beyond History: the Methods of Prehistory*, New York, 1968; R. W. Ehrich, in *L'Europe à la fin de l'âge de la pierre*, Propa, 1961, p. 603. A. Leroi-Gourhan, *Préhistoire de l'art occidental*, Paris, 1960, p. 79 soutient le contraire.

Nous avons retenu pour notre étude la terminologie proposée il y a longtemps par F. Oelmann¹⁶ qui appréciait, à juste titre, qu'il est question d'une « casa » (maison) seulement dans les cas où l'habitation prise en considération présente deux éléments distincts : parois verticales et toit posé au-dessus ; les constructions n'ayant pas cette caractéristique (c'est-à-dire les parois et le toit formant un seul élément) étaient nommés « colibă » (chaumière), type visiblement moins évolué. Parmi les chercheurs qui ont appliqué constamment dans leurs travaux ces termes, dans l'esprit des définitions mentionnées ci-dessus, rappelons O. Menghin et Fr. Schlette¹⁷.

Voici ci-dessous les termes que nous proposons pour la désignation des habitations des Géo-Daces et leur signification.

1. *Maison* : habitation construite à la surface du sol, au plan régulier, ayant des parois verticales et un toit distinct ; 2. *Maison au plancher légèrement enfoui*¹⁸ ; habitation au plancher enfoui à 20–50 cm. par rapport au niveau habituel du site respectif, ce qui fait supposer que les parois et le toit forment des parties distinctes exactement comme dans le cas des habitations construites à la surface du sol ; 3. *Hutte* : habitation creusée dans la terre à plus de 0,50 m. de profondeur dans laquelle la hauteur des parois construites au-dessus du niveau du site diminue proportionnellement avec la profondeur de la fosse creusée. Suivant la définition de F. Oelmann à laquelle nous ajoutons l'argument ethnographique, nous considérons impropre le terme *colibă* (chaumière), proposé pour désigner les habitations à la surface du sol. Au point de vue ethnographique la chaumière est une construction très simple, qui ne peut pas servir d'habitation mais plutôt d'abri, en dehors du village. Nous plaçons aussi en faveur d'une renonciation au terme de *demi-hutte*, souvent utilisé afin de désigner les maisons au plancher enfoui, ou les huttes dont la fosse est d'au moins un mètre de profondeur.

Dans le domaine de la typologie, dont l'approche est plus fréquente dans les études d'archéologie, une systématisation du matériel accumulé n'a pas encore été réalisée. Nous considérons que les critères les plus appropriés pour la classification des habitations (ou plus exactement des vestiges que nous révèle l'archéologie) sont : *le niveau du plancher de l'habitation* par rapport au niveau du site respectif, *la forme et la structure du plan* (c'est-à-dire, en dehors du périmètre du plan, le nombre des pièces d'habitation, leur disposition, l'emplacement de la voie d'accès, de l'âtre etc.), *les matériaux et les techniques de construction*.

Le premier, et en même temps le plus important de ces critères, permet la classification des habitations en quatre catégories : *hutte*, *maison au plancher enfoui*, *maison* et *maison sur pilotis*. Chacune de ces catégories comprend à son tour plusieurs types, établis selon la forme et la structure du plan ou selon les matériaux utilisés dans la construction des parois. Le nombre réduit de plans complets, surtout en ce qui concerne

¹⁶ F. Oelmann, *Haus und Hof im Altertum*, I, Berlin und Leipzig, 1927, p. 20–25.

¹⁷ O. Menghin, in W. Otto, *Handbuch der Archäologie*, II, München, 1950.

¹⁸ Ce terme est plus long que celui de « demi-hutte », (employé d'habitude par la littérature archéologique roumaine), mais il présente l'avantage de définir plus clairement ce genre d'habitation.

les maisons, constitue une importante difficulté dans l'établissement des types d'habitations.

En ce qui concerne l'habitation-hutte (bordei), deux positions extrêmes se sont affirmées dans la littérature archéologique européenne. Si au début du siècle toutes les fosses découvertes dans un site passaient pour des habitations, certains travaux importants élaborés ces dernières décennies excluent définitivement cette possibilité¹⁹.

Un rôle important dans ce changement d'opinion a eu la position critique de l'archéologue allemand O. Paret²⁰. Il démontra que toutes les fosses n'étaient pas nécessairement d'habitations, en expliquant l'existence de la plupart par d'autres causes, et par d'autres fonctions qu'elles pouvaient remplir. Le besoin permanent de terre glaise utilisée autant dans les constructions que dans la production de la céramique a déterminé le creusement de ces fosses dans les environs des habitations, pour être utilisées ensuite comme abri pour les animaux, lieu de tissage, de ménage, dépôts de restes ménagers etc. V. G. Childe, J. Filip, Fr. Schlette, P. Roman ainsi que d'autres spécialistes s'associent à cette opinion²¹. Pourtant, ils ne nient pas l'existence de l'habitation-hutte, en considérant que du nombre important des fosses doivent être retenues seulement celles qui peuvent fournir des informations sur les modalités de construction en usage à l'époque respective. En ce qui nous concerne, nous apprécions que dans le cas des Gêto-Daces ou d'autres peuples contemporains, la hutte en tant que forme d'habitation, ne peut pas être exclue, étant d'ailleurs mentionnée par les auteurs de l'antiquité. Virgile décrivait les habitants du Danube ainsi qu'il suit (*Georgica* III, 376—377) : « Les hommes mènent une vie paisible et confiante dans des huttes profondément creusées dans la terre ». Nous considérons que les « troglodites » du nord de la Dobroudja dont fait mention Strabon (*Geogr.*, VII, 3, 12) sont plutôt les habitants des huttes, que des grottes, point de vue exprimé par Vasile Pârvan²². Pour leur existence plaident aussi les caractéristiques des habitations datant, en égale mesure, des époques antérieures et postérieures : la double tradition des maisons et des huttes se retrouve dans le Néolithique, le Bronze et la première époque du fer, à l'époque préféodale et au Moyen Age, et sa présence se maintient dans l'architecture populaire de la plaine du Danube jusqu'à des dates pas trop éloignées²³. Considérées des survivances de la préhistoire, les habitations-huttes étaient connues par les peuples romaines de l'ouest de l'Europe, dans différentes périodes historiques²⁴. L'explication de leur

¹⁹ Herman Müller-Harpe, *Handbuch der Vorgeschichte*, I—III, München, 1966—1974, passim,

²⁰ O. Paret, *Das neue Bild der Vorgeschichte*, Stuttgart, 1946, passim.

²¹ V. G. Childe, in « *Proceedings of the prehistoric society* », N. S 15, 1949, p. 77 ; I. Filip in, *Enzyklopedisches Handbuch zur Urkund Frühgeschichte Europas*, I, Praga, 1966, p. 467 ; Fr. Schlette, *op. cit.*, p. 45 și 73—75 ; P. Roman, *Cultura Coșofeni*, București, 1976, p. 15.

²² V. Pârvan, *Getica*... , p. 134

²³ D. Berciu, I. Nestor, in *Istoria României*, I, București, 1960, p. 37—160 ; Eugenia Zaharia, *Săpăturile de la Dridu*, București, 1967, passim ; Maria Comșa, *Cultura materială veche românească*, București, 1978, p. 16—42 ; Paul Petrescu, *Arhitectura, in Arta populară românească*, București, 1969, p. 30—160 ; I. Vlăduțiu, *Etnografia românească*, București, 1973, p. 149—190 ; Valer Butura, *Etnografia poporului român*, Cluj, 1978, p. 78—106.

²⁴ Wilhelm Giese, *Los pueblos románicos y su cultura popular*, Bogota, 1962, p. 21, 94.

existence doit être recherchée dans les conditions climatiques, les nécessités de défense, dans les coutumes et les traditions des Géo-Daces en matière de construction. En ce qui concerne la forme du plan de la hutte (carrée, circulaire-ovale, irrégulière), nous l'enregistrons telle qu'elle a été constatée pendant les fouilles, mais nous attirons l'attention sur les modifications rapides que subit une fosse qui n'est pas consolidée, même si sa forme est rectangulaire.

L'absence, dans les rapports de fouilles, des données exactes concernant la profondeur des fosses, ainsi que l'absence des dessins (plans, profils) strictement nécessaires, rend difficile la classification des découvertes dans l'une ou l'autre des catégories d'habitations. Nous mentionnons, comme une observation généralement valable pour toutes les périodes en discussion, que la majeure partie des huttes ont des fosses qui ne dépassent pas un mètre de profondeur par rapport au niveau du site, fait qui suppose aussi une structure au-dessus du sol, non seulement un toit installé sur les bords de la fosse.

Une présentation en soi de ces catégories et types, en dehors de la sphère spatiale et temporelle, n'est pas significative au point de vue historique. Leur étude synchronique et diachronique, dans le contexte des sites, dont elles firent partie, permet de déceler le processus historique qu'avait parcouru l'habitation géto-dace.

L'établissement rural ouvert est le type le plus répandu dans toutes les phases de l'évolution de la culture géto-dace. Des 130 sites inclus dans le répertoire, 106 représentent des sites ruraux de ce type. À côté de ceux-ci ont existé aussi des sites fortifiés, de plusieurs types, dont l'importance fut différente d'une période à l'autre.

Des 21 sites ruraux de la période géto-dace I (VI^e—III^e av.n.è.) habitations qui connaissent le plus grand rayonnement sont les maisons de surface, ou celles au plancher légèrement enfoui, au plan rectangulaire (parfois aux angles coupés), avec une seule pièce (de dimensions réduite ou moyennes : 2 × 2 m ; 3 × 4 m) et l'âtre aménagé dans un coin ou près de la paroi (vers le milieu de celle-ci). De telles habitations ont été découvertes dans 12 sites. Dans 5 de ces sites les hommes habitaient dans des huttes de plan circulaire-ovale ou irrégulier, dépourvues de foyer intérieur ; deux huttes des sites d'Alexandria et de Tariverde ont un four avec la voûte de glaise²⁵. Quatre sites présentent des types mixtes.

Si à Băiceni²⁶ les études stratigraphiques ont montré l'existence des habitations au plancher à demi-enfoui, au niveau inférieur, et des habitations de surface au niveau supérieur, dans les autres sites les différentes catégories coexistent. Une seule exception à ces petites habitations formées d'une seule pièce est la construction de Cireșu (V^e—IV^e av.n.è.) composée de deux pièces mesurant ensemble 7,50 × 3,30 m, ayant le côté court Nord-Ouest en forme d'abside.

Aux VI^e—III^e av.n.è. ont existé aussi des établissements de vastes dimensions, aux fortifications de terre, destinés à servir, en premier lieu, comme *dispositifs de refuge*. La plupart ne concernent pas notre thème.

²⁵ C. Preda, in *Materiale și cercetări arheologice*, VI, București, 1959, p. 253, (cité ci-dessous *Materiale*...).

²⁶ A. Laszlo, in «Arheologia Moldovei», VI, 1969, p. 65—82.

Compte tenu du fait que ces établissements n'étaient pas habités en permanence, ils ne présentent pas de vestiges d'habitation. Mais on a découvert quand même quelques-uns qui furent habités plus longtemps. Dans la cité de Stăncesti (VI^e—IV^e av.n.è.) on a habité initialement dans des huttes, puis dans des maisons; la cité II (IV^e—III^e av.n.è.) n'a connu que la maison²⁷. Mais dans la cité de Cotnari (IV^e—III^e a.v.n.è.) le phénomène est inverse : l'on y trouve des maisons aux IV^e—III^e siècles et seulement des huttes au III^e av.n.è.²⁸ A Bunești²⁹ (IV^e—III^e av.n.è.), où les études ont été plus poussées, ont été découvertes 11 maisons au plan rectangulaire aux angles coupés et le four placé dans un coin.

Dans la période classique de la culture géto-dace (II^e av.n.è. — I^e n.è.) se situent 34 établissements ruraux ouverts, comprenant des habitations. Parmi ceux-ci, 15 sont caractérisés par des maisons de surface ou au plancher légèrement enfoui, 7 comprennent uniquement des huttes et dans 12 de ces sites peuvent être rencontrés deux ou trois catégories d'habitations. Le type le plus répandu est toujours la maison rectangulaire à une pièce, l'âtre aménagé à l'intérieur. Celui-ci est remplacé, dans quelques maisons, par le four à destination ménagère, de plusieurs types : four creusé dans un bloc de terre vierge à Șura Mică³⁰, four à voûte de glaise à Milcov et Celei³¹, four à voûte de pierre à Slimnic³². Dans les 7 sites qui comprennent des huttes on constate une augmentation de celles à plan rectangulaire de même que des huttes ayant un âtre ou un four creusé dans la terre ou à voûte de glaise. Des 12 sites comprenant des types mixtes, seulement à Cățelu Nou, Bragadiru et Cățunu³³ furent réalisées des observations fondées sur des études stratigraphiques, concernant la transition de la hutte à la maison.

Deux découvertes, de Vlădiceasca et de Socu, font exception à cette unifomité de plan et de dimensions. Concernant la maison de Vlădiceasa, pas encore étudiée, nous savons seulement qu'elle était de plus vastes dimensions et qu'elle disposait d'un âtre carré, décoré à l'intérieur³⁴. La maison de Socu³⁵ était rectangulaire : 7,45 × 3,75 m, partagée en deux pièces.

Le signe évident d'un progrès dans l'histoire de l'habitation des Géo-Daces est le développement, aux II^e av.n.è. — I^{er} s. n.è. des établis-

²⁷ A. C. Florescu, in *Actes du VII^e Congrès International des Sciences Préhistoriques et Protohistoriques* (Prague), II (1971), p. 885—888.

²⁸ *Ibidem*.

²⁹ V. V. Bazarciuc, in *«Materiale... Oradca*, 1979, p. 130; Idem, in *Materiale... Tulcea*, 1980, p. 164.

³⁰ I. Glodariu, E. Iaroslavschi, Th. Nagler, M. Rill, in *Materiale... Oradea*, 1979, p. 150—152.

³¹ Florentina Preda, in *«Analele Universității București — Istorie* », XXXI, 1982, p. 128; D. Tudor, in *Materiale... București*, VII, p. 473—488.

³² I. Glodariu, *Așezări dacice și daco-romane la Slimnic*, București, 1981, p. 28—29.

³³ V. Lcahu, in *«Cercetări arheologice în București* », II, 1965, p. 55—58; M. Turcu, in *«Revista muzeelor și monumentelor. Monumente istorice și de artă* », 2, 1977, p. 60; C. Boruga-Stoica, in *Acta Valahica*, 1972, p. 133—135.

³⁴ G. Trohani, in *«Cercetări arheologice. Muzeul de istorice al R.S.R.* », 1975, 1, p. 152—159.

³⁵ P. Gherghe, in *Materiale... Tulcea*, 1980, p. 186—187.

sements proto-urbains, avec des fortifications de terre de type dava, remplissant des fonctions multiples d'ordre économique, commercial, religieux et militaire. Les débuts de certaines davae (Poiana, Răcătău, Zimnicea, Piscu Crăsani, Pecica) se situent à une période antérieure (IV^e—III^e av.n.è.), mais elles-aussi ne connaîtront que maintenant une période de floraison. Parmi les 15 davae incluses dans le répertoire, 11 ne comprennent que des habitations de surface et au plancher enfoui. Quelques huttes appartenant aux niveaux plus anciens ont été découvertes dans les sites de Arpașu de Sus, Brad, Răcătău et Popești, ou prédominant aussi les maisons³⁶. A Pecica, l'établissement dégagé dans les environs de la fortification ne comprenait que des huttes, tandis qu'à l'intérieur de la fortification n'ont été découvertes que des constructions de surface³⁷.

Dans ces établissements, à côté des habitations rectangulaires, avec une seule pièce de dimensions réduites et prévues d'un âtre qui avaient dominé nettement, dans les sites dont il fût question ci-dessus, commence à augmenter le nombre des habitations plus vastes, formées d'une pièce et d'une galerie adossée à la façade, et servant de balcon comme celles de Ocnița³⁸ ou de Tilișca, Ocnița, Pecica³⁹ (deux pièces). Toutes ces habitations ont l'âtre à l'intérieur. Les deux tours-habitation découvertes à Tilișca⁴⁰ constituent aussi un élément nouveau.

En dehors des habitations, les découvertes d'autres constructions deviennent toujours plus nombreuses; par le plan, les dimensions et l'ampleur, elles témoignent du rôle particulier qu'elles remplissaient dans le cadre du site. Ainsi, dans chacun des sites de Popești, Cîrlomănești, Pecica a été découvert un édifice orné d'une abside (le côté Nord-Ouest)⁴¹. L'édifice de Popești : 11 × 7,50 m, deux pièces et un âtre décoré; celui de Cîrlomănești : 20 × 10 m, comprenant plusieurs pièces, celui de Pecica : 8,60 × 4,60 m. Un deuxième édifice rectangulaire, de plus vastes dimensions (10 × 10 m) a été découvert à Cîrlomănești, et à Ocnița deux édifices rectangulaires : l'un de 15,5 × 14 m formé de trois pièces circulaires, souterraines, l'autre de 14 × 10,5 m, partagé en 4 pièces⁴². L'édifice de Popești peut être considéré un vrai palais d'inspiration hellénistique.

Nous enregistrons dans ces sites une préoccupation de systématization, liée tant aux fonctions complexes des sites-davae, qu'à l'espace limité propice à des constructions. Ainsi, à Brad et à Răcătău signalons l'existence d'un espace libre dans le centre de l'établissement (une espèce de place centrale pavée de dalles, les habitations y étant disposées en

³⁶ M. Macrea — I. Glodaru, *Așezarea dacică de la Arpașu de Sus*, București, 1976, p. 23 et suiv.; V. Capitanu — V. Ursachi, in „Thraco-Dacica”, 1976, p. 272, R. Vulpe, *Așezări getice din Muntenia*, București, 1966, p. 30 et suiv.

³⁷ I. II Crișan, *Ziridava*, 1979, p. 78.

³⁸ D. Berciu, *Buridava*, București, 1981, p. 19.

³⁹ M. Macrea, Oct. Floca, N. Lupu, I. Berciu, *Cetăți dacice din sudul Transilvaniei*, 1966, p. 34—41; D. Berciu, *op. cit.*, p. 20; I. II Crișan, *op. cit.*, loc. cit.

⁴⁰ N. Lupu, in *Materiale* . București, VIII, 1962, p. 477—478; IX, 1970, p. 233—241.

⁴¹ R. Vulpe, *op. cit.*, p. 31—34; D. Antonescu, in „Revista muzeelor și monumentelor. Monumente istorice și de artă”, 1979, 1, p. 34^o et suiv.; M. Babeș, SCIVA, 1977, 3, p. 319—342; I. II Crișan, *op. cit.*, loc. cit.

⁴² M. Babeș *op. cit.*, loc. cit., D. Berciu *op. cit.*, p. 61—62.

rayons⁴³). Dans les autres, tout au contraire, une concentration d'habitations dans le centre du site ne laisse entre elles que très peu d'espace.

Comme centre urbain dans le sens classique, ne peut être considéré que celui d'Albești⁴⁴ (département de Constantza) où, pendant les III^e—II^e siècles av.n.è., sous l'influence des Grecs habitant les cités pontiques⁴⁵, s'est développée une ville—habitée dans sa majeure partie par des Gètes hellénisés—munie de murs d'enceinte avec des maisons aux murs de pierre consolidés d'un enduit de terre glaise et un système de canalisation.

Un autre type d'établissement caractéristique pour l'époque d'essor de la culture géto-dace, surtout pour les I^{er} s.av.n.è. — I^{er} s.n.è. sont les cités avec des murs en pierre ayant un caractère militaire prononcé qui n'exclut pas des fonctions économiques et religieuses. Toutes les découvertes d'habitations effectuées dans les 10 cités comprises dans le répertoire présentent quelques éléments caractéristiques : constructions à la surface du sol, dimensions en général amples, plans différents. Dans six cités (les mieux étudiées bénéficiant aussi de reconstitutions sont celles de Costești⁴⁶ furent découvertes des tours-habitations au plan rectangulaire, à une seule pièce au rez-de-chaussée et l'autre au niveau supérieur. Dans la plupart des cités ont été découvertes des maisons au plan rectangulaire avec une, et plus souvent deux pièces. Certaines maisons possédaient des vérandas (Grădiștea Muncelului)⁴⁷. Des habitations au plan circulaire ou polygonal (diamètre de 6 à 12 m) entourées d'un véranda ont été découvertes à Grădiștea Muncelului et à Polovraci⁴⁸. La plupart ont l'âtre aménagé à l'intérieur.

Des constructions plus imposantes, au plan rectangulaire, prévues de plusieurs pièces ont été découvertes à Grădiștea Muncelului, Bîtea Doamnei (on considère qu'il devait y avoir existé un vrai palais bâti sur le plateau à l'intérieur de la cité, et une belle résidence ornée de piliers en terre glaise placée en dehors de la cité)⁴⁹.

Des édifices au plan absidial du type de ceux qui sont mentionnés dans le cadre des *davae* ont été découverts à Piatra Roșie et à Cetățeni⁵⁰.

A Grădiștea Muncelului, sur les terrasses des environs de la cité et sur les hauteurs (Pustiosu, Meleia, Fețele Albe) furent découverts des vestiges d'édifices au plan complexe (pièces concentriques circulaires, une pièce absidiale au milieu) parfois groupés, considérés par la majeure partie des spécialistes comme un lieu de réunion ou plutôt un sanctuaire⁵¹.

⁴³ V. Capitanu, V. Ursachi, *op. cit.*, loc. cit.

⁴⁴ D. Berciu, *op. cit.*, p. 20 : R. Vulpe, in SCIV, II, 1951, 1, p. 195.

⁴⁵ M. Irimia, in *Pontica*, XIII, 1980.

⁴⁶ C. Daicoviciu, N. Gostar, H. Daicoviciu, in *Materialae...* București, VI, 1959, p. 332—335 ; D. Antonescu, « *Arhitectura* », 1977, 5, p. 65.

⁴⁷ *Ibidem*, p. 65—67.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 67—69, Fl. Marinescu, in « *Crisia* », I, 1972, p. 82.

⁴⁹ N. Gostar, *Cetăți dacice din Moldova*, 1969, p. 18.

⁵⁰ C. Daicoviciu, *Celatea dacică de la Piatra Roșie*, București, 1954, p. 50—60 ; D. V. Rosetti, in „MCA” VIII, 1962, p. 73—88 : R. Vulpe, *Așezări getice din Muntenia*, București, 1966, p. 38—39.

⁵¹ Les spécialistes sont unanimement d'accord que les découvertes de ce type de Grădiștea Muncelului peuvent être considérées des sanctuaires (H. Daicoviciu, *Dacia de la Burebista la cucurra romană*, București, 1972, p. 234—266 : I. Glodariu, in « *Thraco-Dacia* », 1976, p. 249—258 ; Dinu Antonescu in « *SCIVA* », t. 33, 1982, p. 165—182). Les découvertes faites sur les hauteurs des environs de Grădiștea Muncelului (Rudele, Nedeia, Timpu) sont interprétées

Un problème similaire posent aussi les édifices au plan absidial découverts dans les *davae* et les cités. L'orientation constante de l'abside vers le Nord-Ouest ou Nord-Nord-Ouest, l'existence, dans certains édifices, des âtres ornés, nous autorise de les considérer des sanctuaires — même s'ils auraient pu servir, parfois, comme habitations pour le prêtre qui pouvait accomplir aussi la fonction de chef de cette *dava* ou cité⁵² — d'autant plus que dans certains cas l'édifice absidial est la seule construction remarquable dans le cadre du site.

Mais le développement spectaculaire des établissements fortifiés géto-daces (*davae* et cités en pierre) fut interrompu par la transformation de la Dacie en province romaine. *Les établissements géto-daces des II^e—III^e s.n.è.* ont un caractère rural, et sont ouverts, autant sur les territoires transformés en province qu'en dehors de ceux-ci, situation imposée par les autorités romaines. Les types d'habitation, la proportion entre les trois catégories, attestent la continuation de l'état précédant la conquête romaine.

Des 51 sites inclus dans le répertoire, 29 ne comprennent que des habitations à la surface du sol, ou avec le plancher peu enfoui, 12 sont caractéristiques pour la présence des huttes, tandis que 10 sont représentatifs pour les habitations de différentes catégories. Les maisons sont rectangulaires, formées d'une seule pièce d'habitation ayant l'âtre à l'intérieur. Plus rarement, des maisons prévues d'un four à voûte de pierre placé dans un coin (sites de Șirna, Noșlac Obreja, Boarta)⁵³.

Des 12 sites comprenant des huttes, 11 se trouvent en dehors de l'arc carpatique; les huttes sont rectangulaires, ovales, et très rarement d'un contour irrégulier. Il y a des sites où les huttes n'ont pas l'âtre ou le four à l'intérieur (à Poiana Dulcești ne fut découverte qu'une seule hutte ayant un four creusé dans la terre); d'autres ont l'âtre ou le four à l'intérieur (Dulceanca)⁵⁴. Dans la plupart des sites, les types différents d'habitation coexistent et c'est seulement à Cicău et à Poiana Dulcești que l'on peut constater le passage de la hutte à l'habitation de surface.

Après avoir parcouru ce bref exposé l'on peut constater que le type d'habitation dominant et qui s'est perpétué presque sans subir de modifications au cours de toutes les périodes de la culture géto-dace fut la maison rectangulaire, à une seule pièce de dimensions modestes. Elle était solidement construite, le plancher en terre battue, parfois recouvert d'une couche de terre glaise épaisse de 5—10 cm, parfois de pierres de rivière ou de dalles plates, rarement avec un plancher-plate-forme en boiserie

par leurs auteurs (C. Daicoviciu, *Material. . .* V. p. 380, H. Daicoviciu. *op. cit.*, p. 153—161 des complexes pastoraux, tandis que d'autres chercheurs leur attribuent aussi un rôle de cite (K. Horedt, in « SCIVA », 24, 1973, p. 303; M. Babeș, in « SCIVA », 25, 1974, p. 236—237).

⁵² M. Babeș, in *Palast u. Hütte* p. 464 souligne la possibilité d'un caractère plurifonctionnel de ces édifices.

⁵³ St. Olteanu, V. Teodorescu, N. Neagu, in « *Materialie și cercetări arheologice — Oradca* » 1979, p. 277—278; I. Mitrofan, in « *Acta Musei Napocensis* », IX, 1972, p. 148—149. D. Protase, in « *Acta Musei Napocensis* ». VIII, 1971, p. 137—140. S. Dumitracu, G. Topan in „*Lucrări științifice*”, 1971, p. 9—15.

⁵⁴ G. Bichir, *op. cit.*, p. 24; S. Dolmescu-Ferche, *Așezări din sec. III și VI e.n. în sud-vestul Munteniei. Cercetările de la Dulceanca*, București, 1974, p. 23—58.

épaisse recouverte de glaise. Malgré le nombre assez important de maisons dans lesquelles les parois sont fixées directement en terre, beaucoup d'autres disposent d'une base pour les parois réalisée à l'aide d'une rangée de pierres massives ou de troncs d'arbres. Une vraie fondation, creusée dans la terre n'a pas existé. Les parois épaisses construites sur ces fondations étaient réalisées par la technique des palançons (ossature de pieux fichés en terre entre lesquels on tressait des branchages, le tout étant recouvert sur les deux faces d'un enduit de terre glaise) ou par des chaînages de poutres distribués horizontalement en bloc (Blockbau). Au point de vue des matériaux et des techniques de construction, la culture géto-dace fait partie de la zone bois-glaise de la région carpto-balkanique qui prend des contours dès le Néolithique. La pierre a une utilisation limitée, sous forme brute, à la construction de la fondation et parfois des planchers et des plateformes des fours et des âtres. Des maisons de pierre brute (non façonnée) n'ont été découvertes que dans quelques sites de la Dobroudja où l'influence des cités pontiques ainsi que l'abondance des matériaux de construction ont favorisé les constructions de ce type. Les matériaux et les techniques supérieures (pierres taillées en bloc, briques, tuiles) ont connu chez les Géo-Daces une utilisation limitée, sous l'influence des artisans étrangers (Grecs, fort probablement), pour la construction des *davae* ou des cités en pierre. Dans l'époque à laquelle nous nous rapportons ont existé aussi les habitations-hutte, dans quelques sites ruraux, dans les zones de plaine ou de plateaux. Dans les établissements-*davae*, la présence des habitations-hutte en constitue une exception. Si la situation de quelques sites dans lesquels le niveau inférieur est caractérisé par la hutte, et le niveau supérieur par la maison nous permet de signaler une évolution de la hutte à la maison, leurs coexistence dans d'autres nombreux établissements montre que ce processus n'a pas eu un caractère général ou irréversible. Il est pourtant possible que dans certains établissements, des huttes fussent creusées au début de l'installation dans la région, opération suivie, sous peu, par la construction de la maison proprement dite, mais ces deux moments ne peuvent pas être saisis du point de vue de la stratigraphie ou de l'inventaire archéologique.

De même, il ne faut pas négliger la fonction différenciée que pouvaient remplir, dans certains établissements, ces deux structures : les constructions à la surface du sol — habitations ; les huttes — annexes. Il est peu probable que leur existence concomitante soit le signe d'une différenciation sociale des membres de la communauté d'autant plus que l'inventaire que l'on y a découvert est plutôt modeste et uniforme. Une différenciation aurait pourtant pu exister parmi les habitants des sites fortifiés, à l'intérieur desquels ne furent découvertes que des constructions de surface, les unes ayant des dimensions plus grandes, un plan plus complexe et un inventaire plus riche, et les habitants des établissements ouverts des environs des fortifications, qui se caractérisent par la présence des huttes à un inventaire réduit. Enfin, nous ne devons pas exclure la possibilité suivante : une partie des habitants continuent de vivre dans les huttes qui présentent elles aussi certains avantages (conservent la fraîcheur pendant l'été et la chaleur durant l'hiver, sont plus faciles à construire), tandis que d'autres membres de la communauté (les jeunes

peut-être), renoncent à la tradition de ces habitations pour celles de surface, plus salubres, plus grandes et plus lumineuses qui supposent aussi un plus de confort.

Le type des âtres, leur modalité de construction, sont aussi des témoignages concernant la vie stable des communautés géto-daces. L'âtre libre, solidement construit sur un sousbassement en pierre avec de nombreuses couches de glaise successivement appliquées, est prédominant, fait qui démontre que l'on en a fait longuement usage. Le four avec la voûte en terre glaise, ainsi que celui avec la voûte de terre sont aussi présents dans la maison géto-dace de l'époque pré-romane, de même que dans celle des populations daco-romaines des II^e—III^e s.n.è. La découverte du four avec la voûte de pierre dans une habitation du site de Slimnic (fin du I^{er} siècle n.è.) et du même type dans les sites de la population daco-romaine de Boarta et de Noșlac (II^e—III^e siècles n.è.) parlent de la genèse locale de ce type d'installation ménagère qui continuera son existence et sera une des caractéristiques de l'habitation de la population romanisée, et de la population ancienne roumaine du I^{er} millénaire n.è.

La continuité des types d'habitations, des modalités de construction (techniques, matériaux), du type d'âtre et de four témoignent de la continuité ethnique, géto-dace et daco-romaine dans la région carpatodanubio-pontique.

Ainsi que le soulignait V. G. Childe, « afin de discerner et démêler le fil directeur du progrès, une ample perspective s'avère nécessaire. L'attention dirigée autour d'une brève période ou d'une seule région fait surgir de nombreux événements isolés qui risquent de cacher une structure de base beaucoup plus vaste »⁵⁵. Ces considérations sont valables aussi dans l'étude de l'habitation géto-dace. Considérée dans une large perspective, l'habitation géto-dace reflète certains aspects intéressants concernant le caractère de la civilisation des géto-daces, l'évolution historique, la dynamique des cultures, les rapports tradition-innovation, populaire-culte, sacré-profane. L'évolution des types d'habitation est lente, peu spectaculaire dans le cas des établissements ruraux où la tradition est très puissante : les types d'habitation, les matériaux et techniques de construction, les systèmes de chauffage restent sans changements essentiels dans les sites de la deuxième époque du fer et dans les sites ruraux de la population autochtone des II^e—III^e siècles n.è. Tous ceux-ci indiquent la présence d'une population habitant des sites modestes à caractère agro-pastoral. Pendant la domination romaine, en dehors de la population géto-dace, assimilée dans les villes de la province de Dacie, qui a naturellement adopté le mode de vie romain aussi en ce qui concerne l'habitation, la majeure partie de la population autochtone en voie de romanisation continua sa vie dans des villages où l'architecture traditionnelle était prédominante. A quelques exceptions près seulement (l'utilisation du mortier dans la construction des fondations de quelques maisons de Ciunga, la fondation creusée dans la terre et bâtie en pierres à Cicău)⁵⁶, on ne rencontre pas d'habitations construites d'après les princi-

⁵⁵ V. G. Childe, *Făurirea civilizației*, București, 1966, p. 29.

⁵⁶ I. Mitrofan, in « Acta Musei Napocensis », IX, 1972, p. 146, I. Winkler, M. Takács Gh. Păiuș, in « Apulum », XVI. 1979, p. 144—145.

pes de l'architecture romaine, fait qui vient en contraste avec l'inventaire particulièrement riche en produits romains résulté des fouilles de ces habitations. Le passage à une nouvelle qualité des constructions se réalise aux II^e av.n.è. — I^{er} n.è., au niveau des *davae* et des sites en pierre, phénomène qui doit être directement attaché au progrès économique, mais aussi aux mutations d'ordre social et politique subies par la société locale. Le nombre élevé des habitations, le plan et les dimensions peu communs de certaines maisons, l'utilisation des matériaux et techniques supérieurs, les éléments d'urbanisme, de systématisation, les nombreux outils de charpenterie et de menuiserie sont, dans leur ensemble, des aspects qui témoignent du progrès de l'architecture civile. Ces réalisations supposent l'existence d'une main d'œuvre spécialisée, car elles ne sont plus le produit exclusif de l'artisanat populaire, ethnographique. L'apparition de certaines constructions (à Grădiștea Muncelului elles sont nombreuses et groupées, les unes ayant un visible caractère de culte (sanctuaires), les autres, différentes par leur ampleur, plan et matériel, étant probablement des résidences destinées aussi à remplir certaines fonctions publiques), laisse entrevoir les mutations sociales et culturelles intervenues dans la société géto-dace dans cette période. Au fur et à mesure que le nombre des sanctuaires augmente, dans la période d'essor de la culture géto-dace, diminue l'importance de la maison en tant que lieu de culte dans ses formes domestiques.

Une étude comparée de l'habitation montre que l'architecture civile des Géo-Daces se trouvait à un niveau similaire à celle des autres peuples contemporains qui traversaient une même étape de développement social et économique : Thraces, Illyres, Celtes, peuples germaniques.

SOUTH-EAST EUROPEAN ETHNOLINGUISTIC "CONVERGENCES" (IN THE FIELD OF AGRICULTURAL IMPLEMENTS)

ZAMFIRA MIHAIL

In-depth knowledge and comparison of the archaeological realities in the South-East European countries help to clarify the evolution stages and the interconnections between the cultural areas in this part of Europe. Recent studies into the social and economic changes in the Middle Ages, correlated with the new archaeological discoveries, have shown that the technological revolution in European agriculture had a stagewise character, that some technical procedures can be dated and located with accuracy, and that we must also consider the fact that, using local technical innovations, the craftsmen improved their tools in the course of time and independently adopted solutions which are found in other regions as well.¹ The investigation has had to be extended because, notwithstanding the new gains of archaeology, which have also altered some historiographic conclusions, linguistics has perpetuated over-imple explanations as to the correlation between the origin of some terms and the technical stage during which they were borrowed and which they supposedly reflect. Indeed, comparative South-East European ethnolinguistic studies can contribute, by an interdisciplinary methodology, to determining the real history of a people's realia, at the same time verifying the validity of the so-called convergence of the material civilization (of the agricultural inventory included) of the peoples inhabiting the area, convergence accounted for primarily by the similitude of the terms employed in some South-East European languages.

Having opted for an interdisciplinary approach, we note that the two fields (of material culture and of the corresponding terminology) must be investigated independently, and the necessary correlations established accordingly, so that the conclusions may benefit both linguistics and ethnology.² The present paper deals only with some results of the interdisciplinary comparative investigation of the entire agricultural inventory that we have conducted for several years under the auspices of the Bucha-

¹ Z. Podwińska, *Wieś środkowo-europejska w średniowieczu. Rolnictwo*, "Kwartalnik historii kultury materialnej", XXV, 1976, p. 373. B. Bratanić, *Orače sprave u Hrvata*, Zagreb, 1939; Idem, *Orače sprave centralnog dijela Balkanskog poluostrva*, "Zbornik etnografskog muzeja u Beogradu" (1901—1951), Belgrade, 1953, pp. 42—57; A. Handricourt et Mariel-Jean Brunhes Delamarre, *L'homme et la charrue à travers le monde*, Paris, 1955; U. Bentzien, *Hecken und Pflug*, Berlin, 1970.

² Cf. Zamfira Mihail, *Recherches d'ethnographie linguistique comparée du Sud-Est européen*, "Bulletin. A.I.E.S.I.E.", Bucaresti, 1973.

rest Institute of South-East European Studies.³ We will now resume the argument in favour of the opinion that the plough as a tool was not borrowed by the Romanians from the Slavs⁴ and, consequently, the convergence in the South-East European area is only apparent.

1. The principal factor of progress in agriculture is found, quite rightly, in the perfecting of sowing implements, and therefore we shall only deal with these in the following. A major epistemological contribution to our analysis lies in the more accurate defining of the criteria for classification into "aratum" and "plough", the characteristic element of the plough being now the asymmetrical share, rather than the iron coulter, found also in the complex types of "aratum"⁵. Analysing the etno-linguistic structures, we differentiate the basic types of the realia. Starting from the literature, we have determined the time from which the asymmetrical share is considered to have been in use in the agriculture of each country of South-East Europe. This has become possible thanks to advances in archaeology which furthered more information about the material culture of the past, notably about the metal or stone parts of tools.

In recent years, historians in several countries of Eastern and South-Eastern Europe have reconsidered the acknowledged views on the introduction of the plough in their respective countries, in relation to the existence of the asymmetrical share in archaeological finds. For instance, the Soviet specialist A. V. Černecov concludes that, although relatively large symmetrical shares accompanied by coulters, dating back to the 12th century, have been found in the East-Slavic territory, they can only be regarded as belonging to improved aratra.⁶ The presence, along with protecting devices that could have been parts of implements closely related to the later Ukrainian aratum, and with the Russian aratum (*sokha*), of larger symmetrical shares (18—23 cm long, 14—18 cm broad) accompanied by iron coulters (*čeresel*) does not prove, in his view, the existence of ploughs. The shape and size of such shares are far different from those of later shares found in Eastern Europe. D. V. Najdić⁷ points out, on the other hand, that implements with such shares could not cut chernozem furrows, and that they were probably used for early pastoral purposes. Also, the differences between such shares and those used in Western Europe warrants the view that they were parts of improved aratra. G. E. Kočim criticizes the early dating of the East Slavic plough, as archaeological finds prior to the Mongolian period have produced only symmetrical shares and iron coulters.⁸ The somewhat asym-

³ Zămfira Mihail, *Zone etnografice și arii lingvistice*, "Anuarul Institutului de Cercetări Etnologice și Dialectologice", București, 1, 1979. *La technologie agricole roumaine avant 1600*, "Actes du XVI^e Congrès International de l'histoire de la science", București, 1981.

⁴ Another version in the Romanian language, in *Memoriile Secției de Științe Istorice*, București, seria IV, tom. VI, 1981, pp. 47—57.

⁵ M. Blagojević, *Zemljoradna u srednjovekovnoj Srbiji*, Belgrade, 1973.

⁶ A. V. Černecov, *K voprosu o proizhoždenii vostočnoevropejskogo pluga i russkoj sokhi*, "Vestnik Moskovskogo Universiteta", Istorija, 1972, n^o 2, p. 75.

⁷ D. V. Najdić, *O proizhoždenii i klasifikacii russkich pachotnykh orudij*, "Sovetskaja etnografija", 1959, n^o 1, p. 44; Idem, *Pachotnyje i raznyhjuunšče orudija, Russkie. Istoriko-etnografičeskij atlas*, Moscow, 1967, p. 54.

⁸ G. E. Kočim, *Sel'skoe chozjajstvo na Rusi v period obrazovanija russkogo centralizovannogo gosudarstva*, Moscow-Leningrad, 1965, pp. 45—47.

metrical share edges regarded by some authors as parts of an early plough were re-examined by A. V. Černecov, who points out that the asymmetry is due either to the smiths' want of skill or to some particular conditions of use and, hence, of wear, rather than to deliberate innovation.

Soviet specialists assume, on the basis of recent archaeological material, that *the first ploughs with asymmetrical share appeared with the eastern Slavs about the middle of the 13th century*, and that the adoption of the plough in the steppe and forest steppe area of Eastern Europe may have occurred in the 14th century. Archaeological excavations at Orkhei (Moldavian S.S.R.) have brought to light 66 asymmetrical shares from the 14th century.⁹ Also, the shares found in the region of the Volga Bulgarians (some of them asymmetrical) are not older than the 14th century.¹⁰ By their shape they recall those known to us from ethnographic data, in the later types the asymmetry being more obvious and the size larger. These asymmetrical shares from the 14th and the following centuries are a typological continuation of the earlier symmetrical ones (12th century).

To the 14th century has also been dated the heavy plough, with two handles, attested by iconographic data. The existence of two handles joined by a sole is, according to the Yugoslav specialist B. Bratanić, characteristic of the Slavic plough found mainly in the south-east and east of the area where the plough with wheels prevailed.¹¹ Other authors consider this tool to be not a plough, but an aratrum with two handles, which made it possible to till the sod lands of the steppe.¹² Among the analogues of this implement may be included the archaic *šaban*, the archaic Czech aratrum with wheels and, if the reconstructions are correct, even the Roman *aratrum*.

Another problem, that of the history of the *sokha*, has also been re-examined in recent Slavic studies, whose authors regard this implement as specifically East Slavic and derived from earlier types of aratrum (*re'ō*).¹³ As to its dating, most authors advance the 9th century. The hypothesis that the *sokha* derives from the *valo* is supported by the fact that it was widely used in forest regions during the 9th and 10th centuries. Closest to the *sokha* is the aratrum with a high centre of gravity. The part joining the share to the beam is found, in such implements (and in the *sokha*), level with the ploughman's hand. Such aratra were in use both in Central Europe and among the West Slavs. The archaic character of their parts relates them to the earliest aratrum. In most aratra of this type the share is mounted on the beam rather than conversely, as in most of the later implements.

⁹ G. D. Smirnov, *K voprosu o pašennom zemledelii v Moldavii v svyazi s nachodkoi klada sel'skhoz'jajstvennykh orudii XIV v.*, "Teziy dokladov i soobščeniĭ na 7-j (Kišmeskoj) sessii simpoziuma po agrarnoi istorii vostočnoj Evropy", Kichinev, 1964.

¹⁰ A. V. Černecov, *op. cit.*, p. 78.

¹¹ Br. Bratanić, *Nekoliko napomena o tehničkoj konstrukciji statog slovenskog ploga*, "Etnografija Polska", Wrocław, 111, 1960, pp. 95–99.

¹² A. Steensberg, *North-West European Plough-types of prehistoric times and Middle Ages*, "Acta Archeologica", København, t. 7, 1936, n° 1–3.

¹³ A. D. Gorskiĭ, *Požvoobrazitelnyĭ žetve orudija po dannym drevnerusskikh miniatur XVI–XVII vv.*, "Materialy po istorii sel'skogo hoz'jajstva i krest'janstva SSSR", t. 6, Moscow, 1965, p. 28. Cf. P. Ja. Černych, *Očerki russkoj tehsikologii. Drevnerusskij period*, Moscow, 1956, pp. 57–58.

The analogy and genetic relationship between the Ukrainian aratrum (*rato bez poloza*), the Byelorussian "one-cornered sokha" and the archaic Russian *sokha* (*s grjuhilem*), between the implements found in Moravia¹⁴ and Slovenia¹⁵ and those shown in the graffiti at Pliska¹⁶ points, in the opinion of some authors, to a common origin of these tools used by the East Slavs and those in South-Eastern Europe.¹⁷ It should, however, be noted that this specifically Slavic implement has not been found at any archaeological site in the Romanian zone.

As regards the Bulgarian graffiti discovered at Pliska (dated to the second half of the 10th century), which represent an archaic, book shaped type of aratrum, there is no similar attestation in those parts of the Romanian territory overrun by the Slavic populations. In fact, without the previous descriptions — such as that by V. D. Zelenin for the Ukrainian aratrum¹⁸ — and the in situ artefacts of Moravia and Slovenia, comprehension of the Pliska graffiti would have been rather difficult.

Although S. Stanchev maintains that these graffiti represent a "plough" and that, consequently, such an advanced implement existed in Bulgaria already in the mid 10th century, most of the Bulgarian and foreign authors disagree with him.

V. Marinov, an ethnologist, starts from the proper classifications of farming tools, holding that only the existence of an asymmetrical share can entitle such an implement to be called a plough.¹⁹

Actually, no one-sided (*ednostrani*, *s edno krilo*) or asymmetrical shares were found at Pliska and Madar. Only symmetrical shares (*palešnik* and *lemeš*) and iron coulters (*čerjaslo*) have been found from the 9th and 10th centuries. The shares dug up by archaeologists resemble those in use to this day in north-east Bulgarian aratra (*dărvenite rata*), and they measure 10 to 20 cm. The difference between a *palešnik* and a *lemeš* lies in that the former has a long tail instead of the *uši* ("ring", the part of the *lemeš* joined to the landside). This part is still used today in some mountainous regions near Sofia. It is quite resistant and, therefore, employed on stony soil. His conclusion is that one cannot say that the wooden plough (*dărven plug*) existed in the 9th and 10th centuries only based on the fact that iron coulters (*čerjaslo*) have been found, since the characteristic plough part, the one-sided or asymmetrical share, has not. V. Marinov points out that 9th and 10th century Bulgarian agriculture used simultaneously the aratrum (*kuka*) without a landside,

¹⁴ M. Janotka, *Samorošty v tradičnej dřevěské výrobě*, "Česky lid", XLVII, 1951, p. 263. Fr. Sach, *Kadlo a pluh na území Československa*, "Vědecké práce zemědělského muzea", Praha, 1961, pp. 23—155.

¹⁵ B. Orel, *Rato na slovenskem*, "Slovenski etnograf", Ljubljana, VIII, 1955, p. 161.

¹⁶ S. Stanchev, *Un monument de l'agriculture slave à Pliska*, "Slavia antiqua", t. IV, Sofia, 1953, pp. 343—345.

¹⁷ In the Acts of the International Symposium of Slavic Archaeology, Bula, 1977 under the title *Pliska-Preslav Slavyani i nomadi VI—XII v.*, Sofia, 1981, Joachim Hennig considers this type of implement to be of Asian origin, cf. *Ostslavische Einflüsse auf die Landwirtschaftliche Produktion Ost- und Südosteuropas im frühen Mittelalter*, pp. 66—70.

¹⁸ V. D. Zelenin, *Russkaja sokha, ee istoria i nidy*, Vjatka, 1907.

¹⁹ V. Marinov, *Običajevane na počvata v Balgaria prez IX i X vek*, "Priroda", VIII, 1959, n° 4, pp. 108—110; Idem, *Prispevok k studiju radiel v Bulgarsku*, "Sbornik slovenského národného múzea", Bratislava, 1952—1960, pp. 30—34.

the aratrum (*soľha*) with one tooth or two teeth, and the aratrum (*valo*) with a landside, an iron coultter and a symmetrical share.

Another specialist, Genoveva Cankova-Petkova, interprets the Pliska drawing as representing a primitive wooden aratrum, of a type which continued in use during the following centuries.²⁰ She points out that among the objects found at Pliska there were shares with fastening rings (for the landside), which are usually regarded as brought by the Slavs into the Balkan Peninsula. The aratrum consisted of a wooden landside with an iron share (*palešnik*), a beam, and handles. G. Cankova-Petkova supports V. I. Dovženok's assumption²¹ that the Slavic aratrum had an iron share (*pe'lešnik*) even before the coming of the Slavs into the Balkans. Citing Z. Vyžarova,²² she advances the hypothesis that the South-Danubian Slavs brought with them the implements they had been using in their area of origin — a theory no longer maintained today. But Cankova-Petkova gives a far subtler interpretation of the historical context and admits that the South-Danubian Slavs managed to build a higher agricultural civilization only due to the fact that they also assimilated the well known experience of the Proto-Bulgarians.²³

Without dating the appearance of the plough with the Bulgarians, the author discusses the fact that the wooden plough had an iron coultter (*čerjasla*) attached vertically to the beam to cut the soil in depth, while the share cut it horizontally. She makes no mention of the shape and size of the shares used at the time with the implement that she calls a *plough*. In a list of all the farming implements attested archaeologically, which she places, without any detailing, within a long period of time (11th – 14th centuries), she also includes shares (*železni palešnici, sās zaviti vši i đvāžki*), but the archaeological material in question does not attest to the existence of asymmetrical shares on Bulgarian territory at that time. Actually, in describing the implement that she calls a *plough*, the author writes that the *palešnik* (hence, a symmetrical long-tailed share) was cleared of dirt with a metal tool (*apribka*) like the ones found at Pliska, Madar and Pernik.

We think that G. Cankova-Petkova is right when she assumes that in that period (11th – 12th centuries) the agricultural mode of production was the same as in the Byzantine Empire. Other authors too, M. Blagojevič among them, held that the use of asymmetrical shares south of the Danube up to the 14th century was possible only under the influence of Byzantium's material culture. H. Valkarelski defines Bulgarian agriculture as a Slavic legacy with major elements taken over from the ancient Mediterranean farming civilization.²⁴

As regards the 12th- and 13th-century shares found by archaeologists (*lemš* and *valica*, used in the aratrum without a landside, where a single wooden shaft was used as beam and landside), another Bulgarian

²⁰ Genoveva Cankova-Petkova, *Za agnirute olnašena v srednevekovna Balgaria* (XI–XIII v.), Sofia, 1954.

²¹ V. I. Dovženok *Zemledelje u vstašnyh slavian v I tysjačelcti n. e. i v epochu Kievskoj Rusi*, "Materialy po istorii zemledelija SSSR", Moscow, 1951; Idem, *Zemlerobstvo drevnoj Rusi* (do XIII v.), Kiev, 1951.

²² Z. Vyžarova, *O protišoždeniu bolgarskich pachatnyh žrudu*, Moscow, 1956.

²³ G. Cankova-Petkova, *loc. cit.*

²⁴ H. Valkarelski, *Etnografija na Balgaria*, Wrocław, 1965, p. 381.

author, Iordanka Čangova, maintains that they are parts of aratra.²⁵ Structurally, such aratra were similar to a *sokha*. In describing the details she used only the term *lemeš* though she actually refers also to the *palešnik*, as can be seen from the drawings included in her paper.

The discussion concerning the shape and oldness of Bulgarian implements used in the Middle Ages is still open in the Bulgarian literature. The papers of V. Marinov²⁶ and H. Vakarelski²⁷ have shifted the focus towards a correct ethnological-typological classification and towards the need for an adequate, unified specialized terminology of the various parts.

The history of agricultural implements in Yugoslavia benefits from comprehensive monographs which are among the most complete up to day. Miloš Blagojević, dealing with medieval agriculture in Serbia, has actually produced a history of tilling implements throughout the South Slavic area.²⁸ From the very beginning he defines the terms to be used in his work: *ralo* or *ralica* for the implement with a symmetrical share, and *plough* for the one with an asymmetrical share. Having introduced this differentiation, the author examines the history of these two types of realia and of the corresponding terms, which are Slavic.

As regards the aratrum, he thinks, in line with other specialists, that a certain type was used in the central parts of the Balkan Peninsula, i.e. in northern Macedonia, Serbia and Bosnia, while another type was used mainly in Bulgaria, eastern Macedonia, Dalmatia and Croatia.

M. Blagojević agrees with those specialists who maintain that the plough began to be used more intensely in Western Europe in the 11th-13th centuries, and that its improvement is directly linked with progress in metallurgy.²⁹ Yet he does not favour any one theory on the origin of the "plough" but simply mentions the three existing schools of thought which consider it to be of Germanic, Slavic and, respectively, Gallo-Romanic origin.

M. Blagojević sets out to examine the period when the plough began to be used in Serbia, on the basis of written documents and of the realia as identified in the iconography of the time. Previously, this problem was not specifically dealt with, as a principal subject, by any author. K. Jireček's opinion was that the implements used in Serbia were similar to those used in Bulgaria.³⁰

Starting from the earliest attestations (13th century), the author considers that one cannot determine the exact meaning of the term plough (*plug*), but merely that it denoted a ploughing implement. The term *plug* is also invariably used to denote an implement drawn by two oxen. It is used within the same context with *ralo* in documents from various monasteries, and the chronological difference between the earliest attestations

²⁵ Iordanka Čangova, *Srednevekovni orădia na truda v Bălgaria*, "Izvestia na arheologi-českija Institut" Sofia, XXV, 1962, pp. 19-55.

²⁶ V. Marinov, *Dăruentia plug v Bălgaria*, "Izvestia na etnografskija Institut i Muzej", Sofia, VI, 1963, p. 113-115. Idem, *Kămvăprosa na ralnute formi v Bălgaria*, loc. cit., XII, 1969, p. 35.

²⁷ H. Vakarelski, *Narodnute zemedelski terminy u Bălgarite i tjanhot značenje*, "Bălgarski ezik", VI, 1956, pp. 36-46.

²⁸ M. Blagojević, *op. cit.*, p. 36 ff.

²⁹ Z. Podwińska, *Technika uprawy roli w Polsce średniowiecznej*, Wrocław-Warszawa-Kraków, 1962.

³⁰ K. Jireček, *Istoriya Srba*, I-II, Belgrade, 1952.

is altogether insignificant, possibly accidental. According to data found in documents kept in the Dubrovnik archives, the implement called *plug* had, in every context, a special agricultural use, but there is no technical information enabling us to regard it as a more advanced tool in comparison with the *ralo*. M. Blagojević points out that this situation resembles that obtaining in 10th-century Russia, where some documents contained the term *rala* (in 964), while a document from 981 uses the term *plug* for the first time in a similar context.

The existence of the iron coulter (*crtalo*) as a part of the plough is mentioned in a Croatian version of a popular book about the Trojan War in the early 15th century, while in a Bulgarian translation of the same book, dating from 1350, the term is omitted.

M. Blagojević notes that before the introduction of the plough in Serbia the implement used was the *ralo*, and the term came to be employed also to denote a specific tax. Attestations for the aratrum (*ralo*, *oralo*) are earlier, dating from the 12th and 13th centuries. From the same period we have attestations of the terms *ralnik* (*raonik*) and *lemeš* (share). The presence in the same context of the terms *oralo* and *ralnik* points to the fact that the aratrum had an iron share. The differentiated use of the terms *ralnik* and *lemeš* is regarded by Blagojević as essential in identifying the type of aratrum. The iconography supplies highly valuable information. The frescoes at Dečani Monastery contain aratrum representations with a well-marked beam, a triangular share and a pair of oxen, the ploughman being shown with a foot on the landside. The painter differentiated the iron parts from the wooden. An identical representation is found in Byzantine miniatures from the 11th – 13th centuries. A. Každan considers that the implement shown is a plough.³¹ Comparing the details, M. Blagojević contends that the drawings can only represent typical aratra. The implements have neither coulters nor mouldboards. On the basis of these miniatures, M. Blagojević assumes that several types of aratrum were used in the Byzantine Empire, and that the plough with an asymmetrical share was unknown before the 13th century. Therefore he concludes that in Serbia the plough began to be used under the cultural influence of Central Europe in the 14th century. Besides, the documents kept at Dubrovnik evidence the steady extension of the area where people used this implement, with iron parts, whose size was ever larger; the shares were brought in from Valona. From the comparative study of the aratrum and the plough, M. Blagojević concludes that the former continued in use after the introduction of the latter, being still employed today.

Neither has the period when the plough was introduced in Slovenia been fully ascertained as yet. It is known that a symmetrical aratrum with coulter and wheels had been developed in Cisalpine Gaul (in Rhaetia), in a region now included in Slovenia. The assumption that the asymmetrical share was invented precisely in this region is not sufficiently grounded, in the opinion of B. Grafenauer. The view of Slovenian specialists is that the Central European plough was introduced in Slovenia only after the 10th century.³²

³¹ A. P. Každan, *Agrarne otkrovenja v Vizanti XIII–XIV v*, Moscow, 1952.

³² *Gospodarska in družbena zgodovina slovencev Agrarno gospodarstvo*, Ljubljana, 1980, pp. 206–212.

The literature tends to demonstrate the orientation towards Central Europe in the technical evolution of the West Dambian Slavs' ploughing implements. The typology of the plough as used by the South Slavic peoples is considered predominantly archaic in most parts of the southern Balkan Peninsula, and there is no morphological parallelism with the neighbouring peoples.

This is accounted for by the fact that in ancient Greece there existed an agricultural civilization handed down unchanged from the Palaeolithic period; it had survived because it belonged to an ethnos with the highest authority in matters of the *ars mechanicae*.³³ But, according to the aforementioned views, the asymmetrical share could not have originated here since the Greeks themselves do not seem to have used it before the 13th century. Even today the typology of agricultural tools, as recorded in the *Greek Ethnographic Atlas*,³⁴ reveals the higher frequency of symmetrical-share implements. As can be seen from the photographs, the ploughs are of the types supplied commercially.

An exceptional situation is found, in this respect, in Albania. The *parmendë*, an aratrum, was the typical implement used over the centuries until independence.³⁵ Only the late 19th century saw the introduction of the metal plough, known as *plor* in the northern half of the country and *plug* in the southern. *Plor* also denotes the share. The types of *parmendë* are those found all over South-Eastern Europe. They may be used as controls for the situation obtaining in the South-East of Europe and near Albania's territory during the Middle Ages.

Comparing these data, coming from the same synchronic stratum, we conclude, with the Slavist specialists, that the plough was adopted by the South Slavic peoples generally about the mid 13th century through the 14th century; some Soviet authors date the attestation of the plough with an asymmetrical share in Eastern Europe to the same period. Thus, the typological study of the parts of old Slavic agricultural implements is helping to clarify the chief problem in the history of farming technology: the dating of the transition from the aratrum (*rulo*) to the plough (*plug*) in Eastern Europe.

We think, with V. Marinov and other authors, that the Pliska graffiti represent aratra, which makes it possible to consider a common origin of the aratra used by the Eastern and the South Dambian Slavs. The Yugoslav authors' conclusions — which we heartily support — to the effect that the advanced plough spread from Central Europe towards the Balkan Peninsula, uphold the contentions of historians, who have shown that the Slavs had no advanced agricultural implements when they settled in South-Eastern Europe.

Archaeological discoveries in Romania also favour this thesis. The fact that among the many agricultural implements and parts dug up in recent years there is not a single specifically Slavic aratrum share (of the *lemeš* or *palešnik* type; nor have the terms themselves been retained in Romanian) can be regarded as significant.

³³ Cecilia Ioniță. *Relații agrare în Grecia veche, de la începuturi până în preajma epocii clasice*, București, 1977.

³⁴ *Atlas des ethniques laografica* Legkoma I, Athen, 1975

³⁵ Brok Zojzi, *Parmenda shiptare dhe historik i zhvillimit te saj*. "Etnografia shiptare", VII, 1977.

The continuity between the agriculture of Roman times and medieval Romanian agriculture, pointing to constant farming concerns within a mixed economy, has been proved by ever-clearer archaeological evidence. The Romanic agricultural inventory was essential, so that down through the centuries it has left its characteristic mark on the traditional Romanian farming implements.³⁶ It is a well-established fact that the early Slavs did not know wheel-worked pottery and had a poor development of the productive forces, the handicrafts and agriculture generally. As has been cogently demonstrated by Dan G. Teodor, in the Dridu-type Romanic culture that emerged in the 8th century after the assimilation of the Slavic remains who had taken over Romanic elements, there was a considerable increase in the number of iron implements, thanks to increased metal-working activities.³⁷ In the early second millennium large-size ploughshares, some of them asymmetrical, were being made at Dragosloveni, Vrancea or Radovanu, Ilfov, and the iron coulter were as long as 49 cm. Writing about the oldest asymmetrical shares found on Romanian territory, V. Neamțu points out that “des socs asymétriques ont été trouvés sur le territoire de la Roumanie dans des conditions qui écartent toute interprétation hasardeuse. Nous faisons allusion à deux des exemplaires du riche dépôt de Dragosloveni, Vrancea, datant sans aucun doute du X^e siècle. Leur asymétrie prononcée qui les différencie des autres exemplaires ne saurait être mise sur le compte d’une éventuelle usure due à leur emploi, car le forgeron ne les avait même pas livrés aux acheteurs. On peut donc affirmer qu’il façonnait, bien sûr à la demande des clients, des socs asymétriques aussi bien que symétriques. Si nous tenons aussi compte que parmi les sept socs du dépôt de Dragosloveni, il y a seulement deux coutres, alors nous ne croyons pas nous tromper si nous supposons que ceux-ci étaient adjoints aux exemplaires asymétriques”.³⁸ In addition, the frequency of such finds (shares have been unearthed at over 80 sites in Moldavia alone) proves the existence of local craftsmen and the large-scale practising of agriculture. Implements were being used in ever larger numbers. At Birlogu, Dimbovița there have been found implements weighing more than 150 kg. Those destined to farming purposes were made by local craftsmen. The need for the local production of farming implements arose from the steady extension of tilled lands and from the fact that such implements could no longer be procured by trade with the chief partner, Byzantium, as from the 10th century the latter had restricted the exporting of iron and weapons to “barbarian” countries.

The uninterrupted continuity of agricultural implements with the Romanians is proved by the fact that asymmetrical shares have been found in settlements from all centuries, in unbroken succession, all over the country’s territory. Thus the contention that populations that came from other regions brought and imposed their own agricultural implements, while actually the Slavic penetration interfered for over half a century

³⁶ Georgeta Moraru, *Permanențe etnografice în agricultura românească*, “Terra nostra”, IV, 1981, p. 107

³⁷ Dan G. Teodor, *Unele considerații privind încheierea procesului de formare a poporului român*, “Arheologia Moldovei”, IX, 1980, p. 78.

³⁸ V. Neamțu, *La technique de la production céréalière en Valachie et en Moldavie jusqu’au XVIII^e siècle*, București, 1975, p. 69.

with the rise of the North Danubian Romanic society, is ever more convincingly shown to be groundless, being in fact disproved by the material, archaeological evidence. The presence, at the same sites, of asymmetrical and symmetrical shares proves the ingenuity of the local craftsmen.³⁹

We cannot neglect, however, that from the 12th c. on Germanic craftsmen settled in Transylvania⁴⁰.

It obviously results that the plough was not introduced in the Romanian parts by the Slavs since in no Slavic country from the South-East of Europe did the archaeological excavations unearth iron remains of asymmetrical ploughs; actually, all the relevant discoveries are later than the 13th century and the *ralo*—*oralo* type of plough common with the Slavs from Bulgaria is not encountered in the Romanian Principalities

2. Another tool deemed to belong under the head of Slavic *agricultural tools* in use in Romania — owing to its Slavic name which would presumably account for an area of convergence is the scythe. Present all over Europe ever since the 7th century A.D., it was initially used for haymaking and not for cereals harvesting. As it is only too clearly put by F. Braudel who contends that: “In the 14th century, consequent on the devastating epidemics ravaging the Western world, Schnitter Tod, death carrying a scythe becomes a haunting image. But this scythe was at the time exclusively used for haymaking, it was almost never employed by the wheat reaper . . . The scythe long considered to detrimentally shake the wheat became widely employed in wheat reaping only in the early 19th century”. In the interval 1730—1787 various measures adopted by the Parliament of the city of Paris were meant to regulate the use of the sickle, and thus further scythe reaping⁴¹.

In Bulgaria, as pertinently stated in the ethnological treatise of the Academy, the scythe came to be used for grains reaping only in the 20th century⁴². In Jugoslavia the situation appears to have been very much alike, as advocated by the most reputed Jugoslav specialists⁴³. In Russia, Peter the Great's decrees insisted on scythe reaping which clearly reveals that the scythe was not in general use at the time. On account of these data we can safely refute the assertion that the scythe as an agricultural tool was borrowed by the Romanians from the Slavs.

The archaeological discoveries of the last decades from Bucov — Prahova county, Birlogu — Argeş county, Dragosloveni — Cluj county, Biharea — Arad county as well as the rich tool store from Radovanu — Ilfov county attest to the wide use of this tool with the Romanians over the 8th—11th centuries⁴⁴; still its agricultural use has not been soundly documented so far. As already stated, in our opinion the scythe

³⁹ Dan G. Teodor, *Descoperiri arheologice în Moldova referitoare la agricultura din secolele VI—XI e.n.*, “Terra nostra” III, 1973; Şt. Olteanu, *Cultura cerealelor la est şi la sud de Carpaţi în secolele IX—XIV, rev. cit.*, IV, 1981, p. 173—184.

⁴⁰ Th. Năgler, *Aşezarea saşilor în Transilvania*, Bucureşti, 1981.

⁴¹ F. Braudel, *Structurile colidianului*, Romanian translation, Bucharest, 1985, vol. II, pp. 86—87 and p. 373, footnote 5.

⁴² Bulgarian Academy of Science, *Bolgary*, Sofia, 1984, p. 65.

⁴³ M. Blagojević, *op. cit.*

⁴⁴ Ştefan Olteanu, *Societatea românească la cumpănă de mileniu, sec. VIII—XI*, Bucureşti, 1983, p. 195.

ranked among the weapons carried in battle by the Romanians, as common in other parts of Europe as well⁴⁵.

By way of conclusion, we are now in a position to demonstrate that two of the agricultural tools previously considered characteristic of the South-East European convergence, when approached terminologically, actually differentiate in terms of origin and circulation when tracing the historical evolution of the respective tool in the frame of the material civilization of each people. They make *no relevant examples of realia convergence*. On the other hand, what might well appear as a unitary onomasiological layer when viewed in the synchronical perspective may ultimately turn out to be diachronical, different in terms of genesis and chronology (how long it has been in use in the language)⁴⁶.

That is why, in our view, the necessity arises of a detailed analysis of each and every component of an onomasiological field and of the realia in a certain domain of the material civilization⁴⁷ with a view to the unveiling of the forces conducive to the South-East European convergence. Because "les systèmes ne considèrent les choses qu'en gros, et les choses ne sont vraies que dans le détail"⁴⁸.

⁴⁵ G. Duby, *Geurriers et paysans VII^e—XIII^e, siècle*, Paris, 1973, p. 220.

⁴⁶ Cf. Zamfira Mihail, *La terminologie de l'exploitation minière et métallurgique dans les langues du sud-est européen*, "Cahiers balkaniques", Paris, n^o 2, 1981, pp 33—56.

⁴⁷ Although Olga Mladenova accomplishes a detailed analysis of some Romanian-Bulgarian parallels in the field of folk civilization (*Bălgarsko-rumănski etnolingvistični usporedici* — Bulgarian-Romanian Ethnolinguistics Parallels, in "Bălgarska etnografija", Sofia, IX, 1984, no. 3, pp. 24—35), still some of her premises are not identical. Parallels cannot be equated with convergence. Thus, the Romanian pie can not be compared with the Bulgarian "banitsa" in terms of their appearance for the Romanian pie is baked traditionally as small, independent items served several on a plate, each person having one or more pieces, while "banitsa" is served as one single piece on the plate, smaller pieces being subsequently carved for every person.

As concerns the explanation of the Romanian *fest* (*tsest*, not *test* as it appears in the title, p. 26 and p. 35) we take for valid the etymological explanation of latein put forth by Vasile Arvinte «TĚSTU(M) 'Backglocke', TĚSTA 'Schadel', TROACĀ 'Schadel' in română» in *Sprache und Geschichte. Festschrift für Haini Meier...*, München, 1970, p. 12.

Notice the mistaken translation of the abstract "Bulgaro-Roumanian Ethnic Parallels" (p. 35): it should actually read "Ethnolinguistic Parallels"

⁴⁸ Emile Boutroux, *L'orientation actuelle des sciences*, Paris, 1930, p. 15

NEW BOOKS ON BULGARIA'S UNION WITH EASTERN RUMELIA (1885)

One can rightly avouch that after the 1878 Berlin Congress, the union of the Bulgarian principality with Eastern Rumelia, in September 1885, was the most significant event within South-East Europe. The great powers as well as the states in the area showed various attitudes towards it. Serbia and Bulgaria went as far as a short armed conflict.

The celebration of 100 years since the union of Bulgaria to Eastern Rumelia which in fact meant the creation of the modern Bulgarian state, occasioned important scientific manifestations in Sofia. A symposium was thus held honoured by an international participation, several monographs were published, and so were a book of documents, one with excerpts from the contemporaneous memories, a collection of articles from the press contemporaneous with the union, a short encyclopaedia and several booklets in foreign languages belonging to M. A. Hristo Hristov (who was on the organizing committee of the symposium)

Lots of things have been written on the event but we have to say that up to 1944, with few exceptions, the memories by contemporaries, mostly published were, written in a subjective manner and elaborated according to the orientation and education of their authors. Nevertheless some belonged to well-known personalities such as Zahari Stoyanov, Ivan Vazov, S. S. Bobeev, Ecaterina Karavelova, Ioachim Gruev etc. Excerpts from these memories (35 in number) were re-edited in a volume of almost 600 pages under the supervision of Elena Stanelova and Radoslav Popov (*Съединението*, 1885, *Спомени*, Sofia, 1985). (The Union 1885 — Memories).

The documents, especially those with reference to the great powers' attitude were in their turn mostly published before 1944. The collection now published (*Съединението*, 1885, *Сборник от документи*, 1878—1886, Sofia 1985, 707 pp., edited by — a team of researchers Elena Stanelova, Radoslav Popov and Doyno Donov) includes 580 *internal documents* of great importance for a knowledge of the events of those years, most of which though date back to 1885—1886.

The first author to approach in a scientific manner the issue of Bulgaria's unification was the well-known diplomat, and to a certain degree historian, Simcon Radev in his famous *Строителите на съвременна България* (The Builders of Contemporary Bulgaria) (two volumes issued in 1910 and re-printed in 1973) which is based less on documents than on events experienced by the author himself. Radev focused among others upon the attitude of South-East European states' underlying Romania's loyal and isolated attitude towards the people South of the Danube who was then fulfilling its state unity.

From among our contemporary historians, Prof. Iono Mitev dwelt long on this political event. After a first study issued in 1954, he published several others out of which we would quote the substantial monograph *Съединението*, 1885, Sofia, 1980, 369 pp. "The Union" which sold out immediately, to be followed by a second sensibly amplified edition (471 pp.) issued on the occasion of the centennial.

The union was no doubt dealt with by other historians as well. To mention only those published in the centennial year, we must begin with the well documented monograph of Elena Stanelova who together with Andrei Pantev exposed, in almost 200 pages, the 1885 events. The bibliography (almost 172 titles) is most useful even if several titles quoted in the book are missing (*Съединението*, 1885).

Beyond these monographs which are mainly meant for scientists and researchers, the need was felt for a work which could possibly interest broad readership. It is exactly what Professor Ilco Dimitrov, vice-president of the Bulgarian Academy of Sciences succeeded, with outstanding talent and high competence in his *Преди сто години. Съединението, исторически очерк* (100 Years Ago. The Union A Historical Outline) 285 pp. A special volume is in print with the papers of the Bulgarian and foreign researchers who partook in this symposium. This was a most welcome gathering, as notwithstanding the big amount of studies dedicated to the 1885 event there were still gaps to be filled, or certain expressions and evaluations to rectify. In our opinion even Romania's attitude required further documentation which was performed by C. N. Velich and C. Jordan who participated in the symposium.

Relying on unpublished materials from the archives of the Ministry for Foreign Affairs and from the Bucharest files of the State Archives as well as on the contemporaneous Romanian press the two researchers showed that Romania's attitude was more than benevolent neutrality, coming close to what might be called direct support. More than that, one of the then opposition leaders reproached the government for not "having gone to Vidin with an olive branch in hand" to prevent the Serbo-Bulgarian fratricidal war.

Both in the symposium and in the books reviewed above the reconsideration of the attitude adopted by several countries or political personalities made itself conspicuous. Let us mention only the instances of Russia's prince Alexander Battenberg's attitude etc. The passage of time no doubt helps the historians attenuate several too definite opinions or correct some mistakes considering new discovered data or documents.

To end with, let us comment on two more studies which no doubt make most valuable instruments for the historians. We mean the collection of articles from the Bulgarian press contemporaneous with the Union, namely "Borba", "Maritza", "Saedinenie", "Tárnöska Constitutzia" a.o. (*Българският печат и освобождението*, "Bulgarian Press and the Union", Sofia, 1985, compiled by Neda Boceva and Kalina Stoilova (327 pp.), followed by the small encyclopaedia *Съединението*, "The Union 1885", Plovdiv, 1985, 240 pp. due to a large team with Prof. Ilcio Dimitrov as chief editor.

All the books referred to above shed a new light on the events of autumn 1885.

Constantin N. Velichu

ALEXANDRU ROSETTI, *La linguistique balkanique suivie par Le nouveau en linguistique dans l'œuvre de A. Rossetti*, Ed. Univers, București, 1985, 484 p.

La parution, en 1926, du livre de Kristian Sandfeld, *Balkanfilologien*, rédigé en danois (éd. française 1930, sous le titre *Linguistique balkanique*) a jeté les bases d'une nouvelle discipline dans le cadre de la linguistique comparée, « embrassant à la fois toutes les langues de la péninsule balkanique », discipline qui n'a cessé de constituer, dès lors, l'objet de recherche pour un nombre toujours plus grand de spécialistes. Les études consacrées à ce domaine, dont la dénomination fut reconsidérée après la deuxième guerre mondiale, quand l'on proposa le titre générique de « linguistique comparée sud-est européenne » — tout en conservant l'ancienne dénomination — témoignent de la solidité d'un concept qui pour des différentes considérations s'érige en document de référence. Donc, l'objet d'étude étant une réalité bien délimitée, il revient à l'adéquation des méthodes de recherche d'arracher les secrets que chaque langue en est le dépositaire en tant que témoin des temps révolus.

Dans cette perspective, l'adéquation s'est réalisée au fur et à mesure que la science linguistique elle-même a progressé. Le concept de « Sprachbund » analysé à son tour par les travaux de linguistique générale, prouva qu'il constitue une réalité, d'autant plus qu'à partir du modèle présent dans cette zone, les spécialistes conclurent qu'il existe « des unions linguistiques » aussi dans d'autres régions de l'Europe, mais sans que celles-ci deviennent tout aussi célèbres que « l'union linguistique balkanique ».

A. Rosetti dans le premier chapitre établit quelques jalons « de l'Histoire de la linguistique balkanique ». Il comprend des analyses des œuvres des savants roumains tels B. P. Hasdeu, Ovide Densusianu, Jean Aurel Candrea ou Sextil Pușcariu, que les Histoires de la linguistique balkanique élaborées jusqu'à présent ignorent encore. Ils ont tous contribué à l'élaboration des principes de cette discipline dont les débuts remontent, à raison, à la déclaration de B. Kopitar de 1829, mais qui à l'époque laissait difficilement s'entrevoir une délimitation rigoureuse, en tant que recherche comparée indépendante. En ce sens, une reconsidération et une juste évaluation de recherches de B. P. Hasdeu, dont les mérites dans la délimitation de la frontière entre les zones des civilisations grecque et romaine n'ont pas encore été suffisamment imposés à l'opinion scientifique mondiale, est une démarche particulièrement opportune. Alexandre Rosetti rend hommage en égale mesure à Egrem Çabej dont l'érudition a été déterminante pour le progrès des études linguistiques et qui a apporté une contribution décisive à la fondation de l'école albanaise de linguistique.

A l'heure actuelle les recherches dans ce domaine se déroulent sous le signe de deux commandements : 1. L'adéquation des méthodes de détection et d'explication plus approfondie et plus nuancée des processus linguistiques qui ont eu lieu entre les différentes langues et qui ont conduit aux concordances balkaniques ; 2. L'application, dans la recherche comparée, d'un nombre aussi grand que possible de méthodes propres à de différents domaines, notamment l'application résolue de l'interdisciplinarité. « Les recherches dans ce domaine doivent être complétées par la prise en considération des caractères en commun de la civilisation matérielle et spirituelle des populations de l'Europe du sud-est, tous ensemble, constituent l'originalité de la civilisation Balkanique », l'a affirmé aussi A. Rosetti (p. 7).

En ce sens, l'analyse lucide de Alexandre Rosetti au II^e et au III^e Congrès internationaux d'études sud-est européennes, ainsi que la dernière, présentée à Berlin en 1981, lors du colloque « Ziele und Wege der Balkanlinguistik », précise, par des données irréfutables, l'état actuel des recherches de la linguistique comparée sud-est européenne en Roumanie. Les tâches qui incombent aux chercheurs roumains portent surtout sur la méthodologie appliquée, mais aussi sur le dépouillement des matériaux nouveaux : « Dans l'état actuel de la recherche, de nouveaux matériaux seraient à même d'enrichir nos connaissances. L'application d'une méthode rigoureuse dans l'établissement de l'étymologie des termes étudiés évitera aux chercheurs l'écueil sur lequel se sont brisées de nombreuses recherches. Puisqu'il existe une méthode pour établir la preuve, il est de toute nécessité de la suivre » (p. 34).

C'est justement ce que le pr. Rosetti réalise par ses études dès 1920, bien que ses premières publications dans ce domaine datent depuis 1929. Dans le présent livre ses contributions sont classifiées en cinq chapitres : *Éléments constitutifs de la linguistique balkanique*, *Phonétique* ;

Vocabulaire du sud-est; Folklore; D'autres contributions. Récapituler, ne fut-ce que dans des lignes générales, la multitude des problèmes qui firent l'objet de ses études, signifierait récrire en bref une « linguistique balkanique », car, à l'exception de la syntaxe, le professeur s'est penché sur tous les problèmes de cette discipline. Il s'est toujours situé sur les positions du chercheur qui commence ses investigations depuis l'étude des éléments de sa propre langue, méthode qui favorise l'approche des balkaniques avec l'avantage du locuteur natif.

La spécialisation réalisée à Paris dans la phonétique expérimentale lui permit d'établir dès les années '20, dans son étude *Cercetări asupra graului românilor din Albania* (București, 1930) les traits phonétiques distinctifs des locuteurs appartenant à ces groupes. En perspective de la phonétique historique furent établis l'histoire du « traitement des groupes ks, kt dans les langues balkaniques » ou « la date du rhotacisme en roumain et en albanais », ainsi que le système phonologique du roumain, aspect qui constitue une contribution essentielle. Dans le domaine de la phonétique expérimentale, le laboratoire organisé par Alexandre Rosetti a contribué à l'analyse physiologique des voyelles roumaines à et î, recherches qui lui ont permis d'aboutir à des conclusions importantes en ce qui concerne ces voyelles présentes dans les langues balkaniques et qui constituent une marque distinctive.

Un autre domaine de la balkanistique dans lequel les contributions du pr. Alexandre Rosetti sont déterminantes est celui de l'histoire du vocabulaire, commun dans la plupart des cas au roumain et à l'albanais. Une direction de recherche particulièrement intéressante fut celle de l'histoire du vocabulaire qui désigne des institutions (*Le vocabulaire sud-est européen de quelques institutions*), car elle apporta des précisions concernant l'arrière-plan historique des faits linguistiques. Il s'est servi à cette fin des résultats obtenus par les enquêtes dialectales sur lesquelles reposent les divers atlas linguistiques et il se rallia, en 1926, à l'initiative devant conduire à la réalisation d'un atlas linguistique général des langues balkaniques. Le projet ne s'est malheureusement pas encore réalisé. Il convient d'y ajouter l'aide méthodologique qu'il a constamment fournie aux auteurs de l'Atlas ethnographique roumain qui apportera sûrement une importante contribution à l'histoire du vocabulaire roumain. Préoccupé en premier lieu par le statut des termes autochtones existants dans chaque langue balkanique, Alexandre Rosetti réunit les groupes de termes en séries onomasiologiques, en mettant l'accent, par exemple, sur le vocabulaire pastoral (dans la bonne tradition de l'école de Bucarest, dirigée par Ovide Densusianu) ou bien sur la terminologie agricole — où il avance, pour ne donner qu'un exemple, une nouvelle explication pour la disparition du terme *aratru*. Des termes essentiels pour le vocabulaire d'une ethnie, tels *vatră, crăciun, sat, zină* (foyer, Noël, village, fée) etc., firent l'objet de ses analyses.

Son œuvre fondamentale, parue en 1940, *Istoria limbii române*, a consacré un volume aux langues balkaniques (*Limbile balcanice*), où sont analysées les interférences, sur tous les plans, entre les idiomes sud-danubiens et le roumain. Quelques-unes de ses contributions au domaine slave sont reproduites aussi dans ce volume-ci. Ses points de vue sur « la chronologie des éléments slaves méridionaux du roumain » ou « les considérations sur les rapports linguistiques slavo-roumains à l'époque la plus ancienne » ont fait date dans la science roumaine.

La substance profondément originale des contributions de Alexandre Rosetti attirera l'attention des spécialistes les plus avertis de la linguistique mondiale, parmi lesquels le savant roumain occupe un lieu d'honneur. Son initiative de publier, à la fin de ce volume, des considérations sur « Le nouveau en linguistique dans l'œuvre de A. Rosetti » est donc parfaitement justifiée. Car, ainsi qu'il s'explique lui-même : « la bibliographie des œuvres d'un auteur nous renseigne sur le titre et le nombre de ses œuvres, mais non pas sur le degré de nouveauté de sa théorie » (p. 387). Nous y voyons un hommage que le savant roumain rend, de la hauteur de ses 90 années, aux jeunes générations de chercheurs qui se considèrent formés à son école bien qu'ils ne fussent pas toujours ses élèves. Nous y voyons aussi un cadeau que le maître offre aux jeunes, magnifique exemple de probité scientifique, de lucidité devant son œuvre, une généreuse ouverture vers des voies de recherche pas encore frayées. Une de ses plus précieuses caractéristiques nous semble être cette ouverture d'esprit, cette vaste compréhension dirigée vers le progrès de la linguistique en général et de la linguistique comparée sud-est européenne en particulier. A. Rosetti recommande une ample coopération internationale, par équipes mixtes et multidisciplinaires, capables de réaliser une approche des grands problèmes, et surtout des instruments d'études complexes, tels l'atlas général des langues sud-est européennes, un traité concernant le même problème ou un dictionnaire plurilingue commenté.

Voici seulement quelques-uns des réalisations et des projets pour lesquels ses successeurs témoignent de leur admiration et rendront toujours leurs hommages respectueux à ce grand chef de file de la linguistique sud-est européenne, le très vénéré nonagénaire de la science roumaine, celui qui fut et qui restera avant tout le PROFESSEUR ALEXANDRE ROSETTI.

Zamfira Mihail

CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, *Literatura in limba greacă în Principatele Române (1774—1830)*, București, Editura Mmerva, 1982, 238 p.

Historien et praticien de l'histoire, l'auteur nous donne un livre dans lequel cette réalité se dévoile au cours d'une minutieuse investigation où les perspectives historiques et littéraires s'entrelacent dans une permanente alternance, les premières étant prépondérantes.

Mais les intentions avouées de l'auteur témoignent d'un intérêt plus prononcé pour l'histoire de la culture. ce qui détermine Cornelia Papacostea-Danielopolu de rapporter son investigation et les résultats de l'analyse à l'histoire de la culture roumaine et à celle de la culture néo-grecque en perspective sud-est européenne. Elle y distingue les significations balkaniques propres au phénomène de littérature en langue grecque plus ou moins spécifique pour l'ensemble de l'espace balkanique à la fin du XVIII^e— début du XIX^e s.; il est généralement connu que pour le Sud-Est européen de cette période, les textes en langue grecque ne signifient pas nécessairement des auteurs d'origine grecque, puisqu'à la fin du XVIII^e s. la plupart des intellectuels balkaniques étaient instruits dans des écoles grecques.

Cornelia Papacostea-Danielopolu dépasse les limites proposées et ne se penche pas seulement sur les textes littéraires, mais aussi sur d'autres types de textes, politiques, historiques, géographiques. De même, elle s'occupe également de la vie et du mouvement intellectuel grec dans les Principautés Roumaines et en Grèce. Les significations de cette étude augmentent par la multitude de problèmes que l'auteur « ouvre » et dont certains trouvent une réponse dans ce livre même, les autres incitant à des recherches futures.

Une simple analyse des textes en langue grecque (la plupart sont des manuscrits et c'est là le mérite de Cornelia Papacostea-Danielopolu d'en avoir mis au jour un bon nombre) n'aurait pas conduit à des conclusions révélatrices sur le processus de rupture d'une mentalité orientale-féodale — dans laquelle l'esprit sud-est européen était fortement enraciné — et l'orientation vers celle de l'Europe occidentale; de même, il est fort probable que la thèse de l'auteur — qui d'ailleurs vient compléter de brillants prédécesseurs — selon laquelle le *phanariotisme*, de triste mémoire pour l'histoire roumaine (et sud-est européenne) ne doit pas être appliqué aussi à la culture « phanariote » des Principautés Roumaines, n'aurait pas pu nous convaincre, non plus. Le *phanariotisme* est le dépositaire de certains éléments qui se situent dans l'espace de la culture et du mouvement intellectuel, non seulement roumain et grec mais de tout le Sud-Est européen. Dans d'autres termes que ceux de l'auteur, nous oserions affirmer que dans la culture et dans le mouvement intellectuel de la période phanariote existait un courant spirituel plutôt non-phanariote; celui-ci devant être séparé du phanariotisme classique. Dans ce cadre historique l'auteur sépare de l'image du phanariotisme les intellectuels grecs, la *diaspora intellectuelle grecque*, considérée en général également phanariote et elle réussit à nous convaincre par sa démonstration, que cette émigration fut l'un des éléments corrosifs les plus actifs et efficaces du phanariotisme. Cornelia Papacostea-Danielopolu qui nous a donné aussi une étude sur l'émigration des intellectuels grecs dans les Principautés Roumaines dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle — a réalisé dans le chapitre *L'esprit critique* une image synthétique très objective de la vie et du mouvement intellectuel grec de la diaspora dans les Principautés, dont les initiatives ne visent pas uniquement le renouveau de la culture mais aussi et surtout un renouvellement de l'organisation sociale, de la morale politique, domaine dans lequel le phanariotisme était totalement compromis. L'immoralité politique avec toutes ses conséquences étant la principale caractéristique enregistrée par l'histoire.

Les intellectuels grecs des Principautés traduisent et discutent les principaux livres que leur offre l'Occident européen et où ils trouvent les bases morales du contrat social et de l'organisation sociale et politique de l'Etat moderne. L'analyse du mouvement intellectuel de la diaspora présente la succession des courants ayant animé ce mouvement. Nous y rencontrons la dichotomie phanariote — non phanariote, avec les significations que lui attribue l'auteur: « Ce n'est qu'en délimitant exactement les étapes et les courants de la période — désignée, en général par "phanariote" — et en procédant à une analyse plus ample du point de vue social, politique, intellectuel et moral que nous parviendrons à une meilleure compréhension de l'évolution de la culture néogrecque des années 1774—1830, notamment des lumières néogrecques » (p. 41—42). Il convient de souligner que le profit réel que ce livre apporte par les points de vue nouveaux découle justement du fait que la démarche s'appuie, en principal, sur le mouvement intellectuel — donc il s'agit d'une nouvelle perspective — en y décelant les racines des phénomènes mis en discussion; en ce sens, la thèse de la nécessité d'une délimitation entre la culture de la période disentée et le phanariotisme trouve dans le mouvement intellectuel, un des plus puissants arguments.

ous nous permettons encore quelques observations liées au mouvement intellectuel grec dans les Principautés Roumaines. D'abord, bien qu'il s'agisse d'un mouvement grec qui vise, en premier lieu, la société grecque et la culture néogrecque, l'argumentation de l'auteur est fondée sur des sources roumaines et balkaniques, c'est-à-dire sur la réalité phanariote reflétée par la société roumaine de la fin du XVIII^e siècle. Cornelia Papacostea-Danielopolu souligne souvent cette idée digne d'être retenue comme thème pour des études futures : « Nous considérons que ces courants témoignent de l'existence d'un phénomène qui doit être mis en lumière parce que déterminant dans la vie des Grecs modernes. Il s'agit de l'école politique qu'ils firent dans les chancelleries princières, dans les Conseils princiers des Pays Roumains, dans toutes les dignités et fonctions qu'ils occupèrent ici durant les règnes phanariotes. « Le mécanisme de la vie d'Etat ne pouvait être mieux connu par les Grecs que dans les Principautés Roumaines » (p. 85). Nous ajouterions que l'expérience roumaine (surtout sociale) se trouve non seulement à la base du mouvement intellectuel de la diaspora grecque, mais que sur cette expérience se fondèrent les émigrations balkaniques, bulgare et albanaise en premier lieu.

Dans les textes littéraires en langue grecque, ou ceux appartenant à des auteurs grecs assimilés plus tard par l'histoire de la littérature néogrecque, apparaissent des situations, des types littéraires, des motifs et des thèmes dont le modèle est tiré de la réalité roumaine phanariote ; il s'agit des comédies et des satires qui transposent sur la scène des institutions phanariotes, des fonctions publiques, des aspects du mécanisme de l'Etat, puis l'arrivisme etc... Un monde en miniature qui puise sa sève de la vie roumaine — révélé par ce livre — est un aspect pas du tout négligeable. Le choix de ces textes littéraires et leur analyse approfondie située sur les coordonnées d'un permanent parallélisme entre la littérature en langue roumaine ou appartenant à des auteurs roumains et la réalité sociale de l'époque constitue un précieux instrument pour l'histoire littéraire. Cette analyse est d'autant plus précieuse que la stringente nécessité d'une *réévaluation* de la perspective thématique choisie par Cornelia Papacostea-Danielopolu met en évidence la valeur des idées sociales et politiques véhiculées dans l'espace roumain à la fin du XVIII^e — début du XIX^e ss., aussi par l'intermédiaire d'une littérature d'expression grecque, une des principales voies d'accès à la culture, pour les principautés roumaines, comme d'ailleurs pour tout le Sud-Est européen. Car, lecteurs et lettrés, les intellectuels de cet espace lisaient et écrivaient surtout en langue grecque.

L'analyse de Cornelia Papacostea-Danielopolu se rapporte directement à l'histoire de la littérature roumaine et aux commencements des littératures sud-est européennes. Les textes étudiés, bien qu'ils fussent élaborés en langue grecque, représentent aussi une étape dans l'évolution de la pensée artistique roumaine. Les traits spécifiques de ce premier cercle de littérature moderne marqueront, d'une manière obsédante ou plus diluée, toute la production littéraire roumaine du XIX^e s. Ainsi, jusqu'en 1850, les pièces satiriques de Vasile Alecsandri rappellent-elles l'atmosphère et les personnages de *Firea Valahiei* (analysée par l'auteur). La pratique des noms suggestifs attribués aux personnages — idée, ou aux personnages-cléf des pièces a dans la littérature roumaine du XIX^e s. une voie frayée par les personnages des contes et des lettres de C. Negruzzi, des vaudevilles et monologues d'Alecsandri pour aboutir aux esquisses et aux pièces de théâtre de Ion Luca Caragiale (que l'auteur ne manque pas d'analyser dans ce même livre).

Le monde de l'arrivisme et de la corruption phanariotes que nous rencontrons dans les pièces de théâtre analysées fera en 1860 le sujet des *Ciocoi vechi și noi* (de N. Filimon) et nous aimerions compléter l'auteur par l'observation que ce n'est pas tellement en conformité avec la tendance anti-grecque des années '60 du XIX^e s. que N. Filimon choisit cette époque et son milieu — que Cornelia Papacostea-Danielopolu décrit si suggestivement, en y voyant l'arrière toile des textes analysés — mais parce qu'il trouve là le modèle le plus « pur » des phénomènes incriminés. Une analyse comparée entre les textes analysés par Cornelia Papacostea-Danielopolu et la littérature roumaine des premières décennies du XIX^e siècle pourrait conduire à de nombreux parallélismes et similitudes ; par exemple, on pourrait délimiter l'espace qui a vu paraître et s'imposer des phénomènes qui s'affirmeront plus tard dans la littérature roumaine. Les textes grecs rédigés dans les Principautés ne peuvent qu'ajouter des arguments aux textes roumains de l'époque, dans l'effort d'une meilleure connaissance des débuts de la littérature moderne roumaine. Pour l'histoire de la littérature il n'y a rien de plus fascinant que de redécouvrir ces textes des débuts de la littérature roumaine qui ont imposé — comme nous venons de le montrer ci-dessus — des thèmes, espèces ou des motifs qui se sont perpétués jusqu'à nos jours.

Par le fait d'avoir signalé et analysé les textes qui appartiennent indubitablement à l'évolution générale de la littérature roumaine, Cornelia Papacostea-Danielopolu rend un précieux service à l'histoire littéraire. En se limitant à des problèmes liés à l'histoire de la

culture, l'auteur entame seulement certains aspects propres à l'histoire littéraire et qui restent ouverts à des recherches futures.

Mais, l'une des plus précieuses contributions est d'avoir placé le mouvement intellectuel et des idées à l'origine des textes littéraires qui se présentent, à travers ce point de vue, comme un prolongement artistique de l'esprit critique propre au mouvement intellectuel du Sud-Est européen au tournant des XVIII^e—XIX^e ss.

Ce n'est là qu'une possible interprétation du livre de Cornelia Papacostea-Danielopolu. Il peut être lu aussi d'autres perspectives, le lecteur en tirant le même profit ou peut-être, un qui soit plus grand. Par exemple, nous considérons que l'historien littéraire pourrait reprocher à l'auteur d'avoir été insuffisamment critique dans l'analyse des multiples thèses qui portent sur les phanariotes et le phanariotisme politique.

L'auteur ne vise pas dans son étude l'analyse du phanariotisme politique, mais uniquement le caractère du mouvement intellectuel de la période phanariote, en concentrant ses arguments vers l'éclaircissement de ce phénomène. Le phanariotisme politique et social est un thème d'histoire politique et nous espérons qu'il sera écrit un jour.

Elena Siupiur

Reprezentanța diplomatică a Moldovei la Constantinopol (30 august 1741 — decembrie 1742). Rapoartele inedite ale agenților lui Constantin Mavrocordat. Traduction du texte grec, étude introductive, notes et commentaires, glossaire et index par ARIADNA CAMARIANO-CIORAN, București, Ed. Acad. R.S.R., 1985, 307 p.

L'édition roumaine des rapports grecs des kapukéhayas de Constantin Mavrocordat représente une contribution de tout premier ordre à l'élargissement de la base documentaire de l'histoire de la société roumaine du XVIII^e siècle. Quand même, le manuscrit sur lequel se fonde l'édition actuelle (le manuscrit grec n° 1069 de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine) n'était pas complètement inconnu à l'historiographie roumaine. Signalé déjà dans l'entre-deux-guerres, il a été largement commenté par son éditeur d'aujourd'hui, Ariadna Camariano-Cioran, dans une étude parue il y a presque 25 ans¹. Ultérieurement, les historiens qui se sont penchés sur l'évolution des structures sociales du milieu du XVIII^e siècle ont mis en valeur surtout les informations relatives à la fiscalité et aux obligations économiques des pays roumains envers l'Empire ottoman.

Dans ces conditions, est-ce qu'on justifie notre affirmation concernant l'importance de l'édition de ces rapports? Il reste au lecteur de juger, nous ne pouvons que lui fournir quelques arguments.

L'historiographie roumaine a utilisé surtout les informations concernant les obligations matérielles des pays roumains envers la Porte et les conséquences de leur poids sur les structures roumaines, particulièrement sur le plan de la fiscalité et des relations agraires. Mais les rapports sont loin de se limiter à cela. Concentrés sur la durée de seulement 16 mois et se rapportant à presque tous les aspects des relations roumano-ottomanes, ils révèlent avec des détails qui les rendent presque exhaustifs le mécanisme concret de fonctionnement de la domination ottomane pendant une période quand le système « des règnes phanariotes » était entièrement mûr. En outre, à la différence des chroniques ou des documents de chancellerie, qui avaient un caractère plus ou moins de propagande, les rapports des kapukéhayas, étant plus confidentiels, présentent les réalités dévêtues des enveloppes de l'idéologie intéressée. Sans doute, on ne peut pas parler des réalités « nues », mais du mode dans lequel elles étaient perçues de l'intimité du Pouvoir, de ce Constantinople qui était encore dans le XVIII^e le vrai « centrum mundi » pour les Roumains comme pour l'entière région sud-est européenne. Dans ce sens les rapports sont extrêmement instructifs pour le mode et le rythme dans lesquels parvenaient à Constantinople les nouvelles vraies ou fantaisistes des plus variées régions du monde, la capitale sur le Bosphore jouant le rôle de plaque tournante au carrefour de trois continents. Par les éléments relatifs à la réception de ces nouvelles dans la grande métropole et principalement dans le milieu politique, les rapports des kapukéhayas constituent une source de choix pour une histoire du mécanisme ottoman de décision et surtout pour l'histoire des mentalités.

¹ Ariadna Camariano-Cioran, *Rapoartele inedite ale capuchehaielor lui Constantin Mavrocordat (august 1741 — decembrie 1742)*, « Studii. Revistă de istorie », XIV, 4, 1961, p. 939—968.

On pourra aussi révéler la richesse du matériel pour l'étude des conceptions sur le statut du prince régnant ou sur la condition d'un ancien prince vivant à Constantinople, mais l'espace forcément limité ne permet pas d'évoquer tous les problèmes qui seront clarifiés grâce aux rapports des kapukéhayas. Nous nous contenterons de mettre en évidence seulement quelques-uns.

Sans doute, ce qui frappe premièrement à la lecture des rapports est le caractère spoliateur de la domination ottomane, la pression économique formidable exercée par l'Empire sur les pays roumains. Comme on a déjà remarqué, les obligations officielles étaient souvent dépassées par les cadeaux nonofficiels que les princes roumains devaient faire aux hauts dignitaires ottomans. Pratiquement il n'y a pas une seule feuille où l'on n'entend pas parler soit d'un nombre de bourses, soit d'une fourrure, soit d'un cheval, soit d'un autre objet précieux offert à un ou à l'autre dignitaire de l'empire. Le quantum de ces cadeaux était étroitement lié au rapport de forces dans la hiérarchie ottomane. Relativement à ce rapport de forces on voudrait révéler un passage qui est très significatif : « Maintenant, dans l'empire il n'y a plus de monarchie comme au temps d'Ibrahim-pacha, mais, après le grand vizir, chacun des dignitaires de dehors est un grand vizir indépendant. Çaush-basha est aussi fort que le kéhaya, reis efendi est aux anges. Ceux de la suite du grand vizir sont des bêtes, et ceux de dehors, Haïati, est comme vous le connaissez, son kéhaya parle sans réserve avec dar-i saâdet, l'ancien secrétaire, Ah-efendi, parle à sa place et tout est dans sa main ; Esad-molla est candidat pour le muftiat, Pirizâde est conseiller intime, Kara Halî Efendizâde est très estimé, Amegi a beaucoup de pouvoir et plus de familiarité avec le grand vizir que Chiesrieli avec dar-i saâdet. Nous laissons les plus petits comme Çaushzade, Sakir-bey et d'autres qui, s'ils ne sont pas gagnés, piquent comme les guêpes et ouvrent des blessures mortales » (p. 83, f. 45^v). Sauf la description suggestive de la multiplication des facteurs de décision, on doit retenir aussi l'appréciation sur le grand vizirat de Damad Ibrahim-pasha (1718—1730). Bien sûr, on a affaire à un mode caractéristique passéiste d'évocation « des bons temps de jadis », mais il s'agit aussi de quelque chose de plus. Ainsi, la corrélation postulée par les kapukéhayas entre le degré de concentration du pouvoir dans le système ottoman et le quantum de cadeaux nonofficiels nous permet de comprendre ce qu'a signifié pour les pays roumains cette fascinante et, quand même, si peu étudiée « époque des tulipes », quand le grand vizir Ibrahim-pasha a fait un gros effort d'assurer la stabilité aux princes roumains (comme aussi aux gouverneurs ottomans), condition fondamentale pour la consolidation générale de l'empire et de ses Etats vassaux. Ainsi se confirme l'estimation de Mihai Berza que l'année 1730 a marqué le commencement d'une hausse vertigineuse de la pression financière ottomane sur les pays roumains.² Mais l'instabilité des princes, selon Mihai Berza, étant justement la cause fondamentale de l'augmentation des cadeaux, était aussi l'effet direct des mutations décisives survenues dans la hiérarchie ottomane après la chute de Damad Ibrahim-pasha. La multiplication des centres de pouvoir, due surtout à l'influence croissante des dignitaires de l'Enderûn (le service personnel du sultan) et la vulnérabilité augmentée envers les révoltes de la rue ont eu comme conséquence immédiate la déstabilisation de la plupart des dignités de la hiérarchie ottomane. Le manque de stabilité a aggravé les problèmes financiers des dignitaires. D'ailleurs, dès la deuxième moitié du XVI^e siècle les structures fiscales s'étaient montrées inaptes à faire face aux besoins en hausse de la trésorerie, l'équilibre financier étant assuré par des impôts extraordinaires ainsi que par divers moyens « extralégaux ». Ce qui était valable pour les finances de l'Etat était aussi valable pour le budget de chacun de ses dignitaires. Ainsi, les kapukéhayas racontent qu'à propos du grand vizir Ali-pasha « on dit qu'il extorque, mais qu'est-ce qu'il peut faire, il a de grandes dépenses » (p. 272, f. 236^r). Par conséquent, la généralisation du pot-de-vin et du trafic d'influence était un phénomène inévitable du point de vue économique et exprime exactement la réaction aux structures fiscales et administratives vieilles. Les effets sur les règnes roumains ont été immédiats et d'autant plus aigus que les trônes des deux principautés représentaient les seuls postes plus importants accessibles aux chrétiens dans la hiérarchie ottomane. On assiste donc d'une part, étant donné que « la roue des affaires impériales n'est pas tournée par un, comme avant, mais par plusieurs » (p. 177, f. 138^r), à une hausse du prix du trône, d'autre part, à une accélération du rythme des changements de règne. L'équilibre financier des princes y était gravement affecté, leur seule solution étant l'augmentation des revenus par n'importe quel moyen. On arrive ainsi aux grandes réformes des princes phanariotes.³

² Mihai Berza, *Variabilele exploatareii Țării Românești de către Poartă otomană în secolele XVI—XVIII*, « Studii. Revistă de istorie », XI, 2, 1958, p. 67.

³ La meilleure analyse des réformes chez Florin Constantiniu et Șerban Papacostea, *Les réformes les premiers phanariotes en Moldavie et en Valachie : essai d'interprétation*, « Balkan Studies », 13, 1, 1972, p. 89—118.

Relativement aux bien-connues réformes de Constantin Mavrocordat, il est digne de remarquer que même les collaborateurs intimes du prince, comme ses kapukéhayas de Constantinople, expriment souvent leur désaccord avec sa politique fiscale, qu'ils considèrent excessivement favorable aux paysans. Cette position unitaire de classe explique les concessions que le prince réformateur a dû faire à la noblesse.

L'étude introductive qui précède le texte des rapports reprend généralement les éléments signalés par A. Camariano-Cioran dans son article mentionné antérieurement (c'est pourquoi la comparaison des deux variantes pourrait être suggestive pour l'évolution de l'historiographie roumaine de cette période). Le texte est accompagné des notes explicatives avec d'amples commentaires basés sur la connaissance approfondie des sources roumaines et grecques. Quand même, quelques fautes d'attention étaient inévitables (nous nous permettons seulement de signaler que le kaminar Ianache Cariofil n'est certainement pas le même avec le savant professeur et philosophe du XVII^e siècle, Ioan Cariofil, comme il résulte de la note 306, page 193), mais elles ont une importance assez réduite, et les explications apportées par ces notes constituent une aide précieuse pour la compréhension d'un texte souvent élitique et parfois difficile. Un glossaire et un index des noms propres et des lieux complètent d'une manière utile et opérationnelle le volume.

Cette belle édition restituée à l'époque phanariote une source de tout premier ordre et facilite beaucoup le travail des historiens.

Bogdan Murgescu

KEITH HITCHINS. *The Idea of Nation. The Romanians of Transylvania, 1691—1849.* Bucharest, Ed. științifică și enciclopedică, 1985, 7—221 p. no index.

The Idea of Nation is the latest, and hopefully not the last of professor Hitchins' inquiries into the development of Romanian nationalism in Transylvania. His research upon this problem began in the 1960s when the author was a Fulbright scholar studying in Romania. From that research Hitchins was able to finish his doctoral dissertation which was published in 1969 as *The Romanian National Movement in Transylvania*. Since that time, Hitchins has published numerous articles on the subject of Romanian nationalism, some of which were published during 1983 in a book titled *Studies on Romanian National Consciousness*. Much of that material is also utilized in the book under review. In addition to his scholarly activities Keith Hitchins is a professor of history at the University of Illinois in the United States.

Keith Hitchins is one of the few Western historians who has a firm command of German, Romanian, and Hungarian. These linguistic skills give him work a depth that is lacking in most studies of the complex problems that have plagued Transylvania. The author is also a very disciplined historian. He defines his purpose for writing the book and avoids the temptation to wander off the point, which contributes to the clarity of his writing, as well as spares the reader the requirement of enduring an unduly long book. An unfortunate result of such an approach to writing is that the narrative will present difficulties for those readers who lack a knowledge of Transylvanian history. The author spends little time relating the Romanian idea of nation to the overall history of Transylvania. That must wait until he finishes the general history of Romania which he is preparing.

The purpose of *The Idea of Nation* is clearly stated in the preface. This work is not intended to be "a general history of the Romanian national movement in the eighteenth and first half of the nineteenth centuries". (p. 7) Hitchins focuses his attention upon "the development of the idea of nation" from its origins until around 1850. The idea of nation refers to how the Romanians defined themselves, and since the author wishes to explain only this idea, he avoids using the word nationalism, which includes the actions people take based upon their national consciousness. Hitchins traces the history of the idea of nation or national consciousness, he uses the terms synonymously, chronologically explaining how the concept was altered from a religious to a secular one between 1691 and 1850. The idea of nation had matured as an abstract principle by that time. Hitchins implies that nothing significant was added to the abstract idea of nation after the Revolution of 1848, because the Transylvanian Romanians became preoccupied with "questions of political organization and economic development, matters which increasingly absorbed their energies down to 1918." (p. 217) While the author establishes that the idea of nation was logically complete by 1850, did the intellectuals also turn from abstract to concrete considerations because their abstract programs had consis-

tently failed to bring results. Without success the intellectuals could not hope to win the support of the peasants, and without peasant assistance the intellectuals had no chance of success. It was a difficult circle to break, and perhaps they felt that a new approach was necessary. The generation of 1848 was also faced with another problem after 1850. The Revolution of 1848 ended in warfare which heavily damaged Transylvania. Perhaps the Romanian intellectuals were obliged to concentrate upon the reconstruction of Transylvania after 1850, and this pulled them away from abstractions.

Since *The Idea of Nation* is an intellectual history, it is hardly surprising that the author concentrates upon the thoughts of intellectuals. It is from their minds that ideas are born. The idea of nation for the Romanians living in Transylvania was originated by Uniate clergymen. At first, during the early decades of the eighteenth century, the Uniate clergy strove to obtain equal rights with the Hungarians and Germans living in Transylvania, which they believed that Emperor Leopold had granted them when the Uniate Church was created at the turn of the eighteenth century. The idea of nation was gradually enlarged by clerics to include a definition of the nation based upon ethnicity. This process reached its climax in 1791 with the drafting of the *Supplex Libellus Valachorum* which made demands to the emperor on behalf of the nation as a whole regardless of religion. Previously the idea of nation included only members of the Uniate Church. By 1791 the members of the Uniate clergy, who had prepared the *Supplex* and are referred to as the Transylvanian School, had developed a theory of the nation based upon a common history and language shared by all the Romanians in addition to and in spite of their religion. Hitchins limits this analysis to Transylvania, resisting any temptation to relate developments in Transylvania to the emergence of the idea of nation among the Romanians in the Danubian Principalities.

The ethnic or cultural approach to the idea of nation required the study of rural life, because peasant folklore and language were a source of information about national identity. The improvement of peasant life became the ultimate goal of the Transylvanian School once the peasants were considered to be part of the nation. The Transylvanian School hoped to achieve this aim by educating the peasants to replace their ignorance and superstition with reason.

It is easy to grasp that the Transylvanian School was influenced by the Austrian Aufklärung. This was a secular philosophy, and Hitchins demonstrates how foreign influences contributed to the gradual secularization of Romanian national consciousness. The impact of Romanticism and Liberalism completed the process of secularization commenced by the Aufklärung. These Western ideologies were adapted to conditions existing in Transylvania rather than copied from Western models. The intellectuals of 1848 rejected the irrationalism of Romanticism. They preferred the ideas of natural law and reason that had attracted the Transylvanian School. Hitchins in an extremely interesting section of the book outlines how the Aufklärung was continued by the generation of 1848 with their study of Kant and especially of Kant's disciple Wilhelm Traugott Krug. In addition to rejecting irrationalism these Romanians also ignored the sentimentalism, egoism and exoticism found in Romanticism. The Romanticism they accepted was that of Victor Hugo and Felicité Robert de Lamennais "which brought the educated and the masses closer together in a spirit of mutual trust and understanding." (p. 158)

As in the case of Romanticism, the generation of 1848 rejected the individualism of Liberalism. The individual rights they sought for Romanians were natural rights belonging to the whole group. Hitchins stresses the importance of collectivism for Romanian national consciousness. Collectivism began with the efforts of the Uniate clergy to secure rights for their church as a corporation, or as a *natio* equal to the other nations in Transylvania. Secularization merely extended the idea of *natio* to all Romanians living in Transylvania. Hitchins also proves that another source for concentrating upon the whole was the peasant idea of community. This discussion of the roots of collectivism in Transylvanian national consciousness is one of the most important parts of the book.

It is not clear from the text if the failures experienced by the Romanians in their attempts to secure equality in Transylvania were more important than Western influences in secularizing the Romanian idea of nation. Since the clergy had failed, did the generation of 1848 adopt a secular approach, or did they become secular because Western ideologies, especially the laissez-air economics of Liberalism, made them conscious of the economic underdevelopment of the Transylvanian Romanians. The solution to economic problems was to be found in politics not in theology, and it is significant, as the author states, that only one member of the generation of 1848 was a clergyman. The question as to what motivates human action, ideas created by men, or the conditions in which men live is difficult for intellectual historians to solve. Hitchins seems to advocate a combination of ideas and circumstances that is not entirely convincing.

Hitchins also does not state if France was politically as well as philosophically influential among Romanian intellectuals living in Transylvania. He writes that the influence of French ideas was important after 1830 (p. 142), but this influence is not fully demonstrated in the book. The text seems to indicate that the French slogan "liberty, equality and fraternity," which represented the natural rights of man to the generation of 1848, was derived from Hungarian not French sources. While French influence was more pronounced in the Danubian Principalities than in Transylvania, one wonders if Metternich were that successful in excluding it from Transylvania but not from Hungary. The reason for this lack of French political influence would be very interesting to learn, hopefully Hitchins will write more about it in the future.

However these questions are not vital to the author's purpose for writing a history of the Romanian idea of nation. This purpose is well realized. Hitchins correctly stresses the significance of religion for the development of Romanian national consciousness. His analysis of how the concept grew and was secularized by 1848 is clear and concise. *The Idea of Nation* is an excellent synthesis of a very complex problem. It deserves to be studied by Romanian historians now and in the future.

Robert Forrest
University of Colorado

ANTONINA KUZMANOVA, *Balkanската политика на Румъния, 1933—1939* (La politique balkanique de la Roumanie, 1933—1939), Sofia, Éditions de l'Académie Bulgare des Sciences, 1984, 217 p. (résumés en russe et français, p. 214—216)

Comme par ses études partielles publiées dans les dernières quinze années concernant la politique étrangère de la Roumanie, et particulièrement sa composante balkanique, dans la quatrième décennie de notre siècle, Antonina Kuzmanova nous offre maintenant une image d'ensemble des résultats de ses recherches. Ce sujet est complexe et difficile, et il faut par conséquent apprécier le courage de l'auteur de l'entamer, pensant notamment au fait que l'historiographie roumaine du moins, a enregistré des progrès importants dans l'approfondissement des aspects majeurs de ce problème par les analyses entreprises dans les dernières deux décennies, recherches où ont été mis en valeur de précieux fonds des archives roumaines. La témérité du choix de ce thème est d'autant plus évidente car l'auteur n'a pas retenu ces informations mentionnées au-dessus, en dépit du fait que sa recherche s'appuie sur les archives diplomatiques et militaires bulgares, la corrépondance des représentants de la Pologne dans les États du Sud-Est européen et certains documents conservés au Public Record Office de Londres. Comme la base documentaire de son analyse a été fatalement limitée et inégale, nous ne pouvons rester que surpris tout au moins, en lisant les critiques extrêmement sévères de l'auteur à l'adresse de toute l'historiographie roumaine du problème (pp. 7—10), des critiques sans fondement réel et soutenues par l'argument qu'une image réelle de la politique étrangère roumaine se trouverait dans les travaux de certains historiens étrangers. A ce plaider — étranger à une démarche scientifique — qui confond le général avec le particulier, s'y ajoute malheureusement beaucoup de préjugés qui mettent en lumière d'évidentes carences de méthode engendrant une fausse compréhension des principes, des objectifs et des moyens de la politique étrangère de la Roumanie durant la période de l'entre-deux-guerres. Ce tableau est le fruit des interprétations forcées de l'auteur désireux d'imposer à tout prix au lecteur une vision préétablie; il s'agit d'une regrettable confusion entre l'effort de l'historien de découvrir et d'expliquer une réalité passée et le travail de l'architecte qui construit la maquette d'un bâtiment selon les exigences ou peut-être les extravagances de commanditaire.

Voilà quelques échantillons d'une série — hélas trop longue — des préjugés et des schémas avec lesquels a opéré l'auteur, ignorant des réalités fondamentales de l'histoire de la Roumanie d'après la première guerre mondiale et les conclusions de la recherche scientifique. A. Kuzmanova part de la prémisse avant une forte charge émotionnelle, exprimée dès l'*Avant-propos*, que la politique extérieure de la Roumanie dans la période d'après-guerre s'est caractérisée par « une duplicité spécifique, par un esprit obtus et pas égoïsme » (p. 5). Cette politique acquiert une allure simpliste, lorsque l'auteur nous assure qu'elle « a été subordonnée au but fondamental du maintien et de la consolidation de la situation d'un pays accablé de bienfaits par les traités de paix — grâce auxquels la Roumanie a augmenté son territoire presque deux fois — de s'opposer à toute révision de ceux-ci » (p. 19). Quant aux circonstances de la

conclusion de l'Entente Balkanique et le refus de la Bulgarie d'y adhérer, l'auteur émet l'opinion en vertu de laquelle « la crainte d'une entente bilatérale bulgaro-yougoslave a uni les efforts diplomatiques de la Roumanie, de la Turquie et de la Grèce. En effet, sous leur pression, la Yougoslavie a renoncé à son intention de signer un pacte séparé avec la Bulgarie » (p. 55). En partant de ce repère, il est au moins amusant sinon aussi choquant de lire qu'un historien bulgare peut affirmer en 1984 qu'en 1934 « les causes pour lesquelles le gouvernement roumain redoutait un rapprochement bulgaro-yougoslave étaient les mêmes qu'auparavant — les craintes que la Bulgarie pourrait renoncer à ses revendications révisionnistes à l'égard de la Yougoslavie et de recevoir en échange l'appui de celle-ci pour une éventuelle révision des traités avec la voisine septentrionale » (p. 58). Un simple coup d'œil sur l'évolution des rapports bulgaro-yougoslaves dans les décennies suivantes rendrait inutile tout commentaire. de toute façon, est-ce que l'auteur a envisagé que les milieux politiques roumains croyaient effectivement que les gouvernements de Sofia renonceraient à leurs prétentions territoriales vis-à-vis de la Yougoslavie ? Si oui, lesquelles ? La Macédoine ? Et pourquoi ? Pour la Dobroudja meridionale ? Et la Yougoslavie, l'alliée de la Roumanie depuis 1921, aurait-elle voulu s'éloigner l'amitié roumaine devant les dangers réels ou potentiels qui l'encerclaient de la part de l'Italie et de la Hongrie ?

La lecture de ce livre nous réserve aussi des surprises amères, comme, par exemple, à la page 81 : « les cercles dirigeants roumains et Titulescu se sont efforcés d'employer et de subordonner l'édification du système de sécurité collective à la réalisation du but fondamental égoïste du maintien des acquisitions territoriales de la « Grande Roumanie ». De même, en esquissant les lignes générales du rapport de forces en Europe, A. Kuzmanova souligne que la rivalité entre les grandes puissances après l'Anschluss... a été interprétée par les dirigeants de la politique étrangère roumaine comme une possibilité ouverte de manœuvrer entre les deux blocs. Cette politique a poursuivi la défense des chances de la Roumanie pour déterminer sa position à côté du plus puissant, et surtout de « marchander » le prix de son alliance. La position choisie a toutefois exclu la collaboration avec l'Union Soviétique et de cette façon a privé la Roumanie d'une alliée possible dont la puissance et la politique sincère de paix pouvait vraiment défendre le pays d'une future agression » (p. 131). L'assertion nous laisse perplexes. L'auteur a-t-il oublié le contenu de l'accord conclu entre deux grandes puissances une année plus tard et quel fut le sort de la Roumanie en été 1940 ?

Pour finir cette série, remarquons aussi que l'ample présentation de l'évolution des relations entre la Roumanie et la Bulgarie stimule l'auteur de conclure que « la ligne antibulgare conséquente de la politique étrangère des milieux dirigeants roumains a essentiellement affaibli — un petit pays voisin, et dans les conditions concrètes de l'époque ce fait a conduit à l'affaiblissement même de la Roumanie, et par cela s'est compromise toute sa politique de résistance contre l'agression » (p. 210). Donc, en utilisant cette manière d'interprétation — tellement propre à A. Kuzmanova — il résulterait ni plus ni moins que la politique des gouvernements de Bucarest envers la Bulgarie aurait été l'une des causes du désastre de la Roumanie de l'été 1940. Avec une telle méthode, on peut « démontrer » n'importe quoi, y compris le fait que les actions agressives de l'armée bulgare en avril-mai 1941, ordonnées par le gouvernement fasciste de Bogdan Filov — l'allié de l'Allemagne nazie — auraient été engendrées, par exemple, par la nécessité du parachèvement de l'idéal national. La logique historique, l'analyse authentiquement scientifique et le bon sens nous empêchent d'accepter cette manière d'écrire l'histoire.

En somme, le reproche fondamental fait par A. Kuzmanova à la politique étrangère roumaine de l'époque est son antirévisionnisme constant et actif auquel elle oppose le révisionnisme « pacifique » promu par les milieux de Sofia. C'est pour dire que l'antirévisionnisme de la Roumanie, bien distinct aussi par rapport à la politique de conciliation des États occidentaux vis-à-vis du nazisme et du fascisme, aurait visé de jeter l'Europe et le monde dans la deuxième catastrophe planétaire dont les conséquences désastreuses nous les ressentons aujourd'hui encore.

A. Kuzmanova connaît très bien l'historiographie roumaine et étrangère du problème. Une lecture attentive et sereine l'aurait mise à l'abri de ces nombreuses inexactitudes et dénaturations des procès, états d'esprit et moments cruciaux ou importants de l'histoire contemporaine de la Roumanie comme celui du parachèvement de l'unité nationale des Roumains, le rôle de la diplomatie roumaine dans le cadre de la Petite Entente et de l'Entente Balkanique, ses efforts pour l'édification d'un système de sécurité collective, son attitude à l'égard de l'Anschluss, de Munich, de l'invasion de la Tchécoslovaquie, sa position face à la Bulgarie etc.

En ajoutant à ces lectures les informations nouvelles tirées des archives bulgares et étrangères et en renonçant aux préjugés, les efforts de l'auteur — dignes d'une cause meilleure — auraient eu d'autres résultats. En outre, son analyse aurait eu beaucoup à gagner si

A. Kuzmanova n'aurait pas limité d'une manière nuisible la politique balkanique de la Roumanie à l'attitude des cercles dirigeants de Bucarest vis-à-vis de la Bulgarie avec de trop succinctes et incomplètes références aux rapports de la Roumanie avec tous les États du Sud-Est européen. De même, si elle aurait rapporté d'une manière rationnelle la composante balkanique de la politique étrangère roumaine à l'ensemble des rapports internationaux de la Roumanie de l'époque.

Malheureusement, l'auteur n'a pas suffisamment médité à l'idée formulée par un éminent spécialiste de l'histoire des relations internationales qui écrivait : « Au niveau des interprétations, et contrairement à ce que pensent les dogmatistes — qui croient tenir d'avance la vérité — ou les paresseux — qui ne se donnent pas la peine de la chercher —, le but de l'historien est de comprendre, et non de dire le bien et le mal. Faute de quoi, l'histoire, au lieu de progresser, régresse, et tombe dans le pamphlet ».

Constantin Iordan

Redigées par : ELENA SCĂRLĂTOIU (E.C.), CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU (C.V.), ZAMFIRA MIHAIL (Z.M.), LIVIU ONU (L.O.), OCTAVIAN ILIESCU (O.I.), GELKU MAKSTOVICI (G.M.), LIVIU MARCU (L.P.M.), ELENA-NATALIA IONESCU (E.-N.I.), EUGENIA IOAN (E.I.), MIHAI ISPIR (M.I.), CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C.P.-D.), LIA BRAD-CHISACOF (L.B.-C)

Publiées par les soins de Zamfira Mihail.

Traité de dialectologie românească, Craiova, Ed. Scrisul Românesc, 1984, 857 pp. + 177 h.

L'intérêt pour les parlars de la langue roumaine est à l' hauteur de l'importance que cette étude présente pour l'histoire de la langue roumaine, pour l'histoire des études romanes et, pas en dernier lieu, pour la linguistique comparée sud-est européenne.

Le premier traité académique de dialectologie roumaine représente une synthèse de grande portée scientifique non seulement pour la dialectologie et, implicitement, pour la linguistiques, mais aussi pour l'épistémologie scientifique en général. abordé par la section de dialectologie de l'Institut de recherches d'ethnologie et de dialectologie de Bucarest, en collaboration avec les spécialistes d'autres centres universitaires, sous la coordination du dr. Valeriu Rusu ce traité est original tant par sa conception que par sa structure. Eloquents en ce sens sont les titres mêmes de certains chapitres : *Techniques et méthodes de recherche dialectale ; enquêteur — informateur dans l'enquête dialectale ; l'idiote ; limites et aires subjectives : le rapport dialectologie — géographie linguistique ; la dialectologie urbaine et la sociolinguistique, les rapports entre la dialectologie et l'onomastique ; les systèmes de la langue dans la perspective de la répartition dialectale : la dialectologie en perspective anthropologique* etc. . . .

L'ouvrage s'appuie sur une méthode interdisciplinaire, les faits linguistiques sont analysés par leur mise en rapport avec les réalités historiques, sociales, culturelles et ethnographiques. Il convient de remarquer en ce sens le chapitre consacré aux concordances ethnographiques, folkloriques et dialectales spécifiques pour certaines zones du territoire roumain dénommées « foyers », « pays », « régions-matrice » ou bien « territoires-nuclée » qui ont assuré au long des siècles la vitalité et le rayonnement de la culture matérielle et spirituelle populaires. Les critères de délimitation des unités dialectales : parlars, sous-dialecte, dialecte, ainsi que les concepts : dialectal, populaire, oral sont également mis en discussion.

Une des questions qui attire particulièrement l'attention des auteurs est l'explication, diachronique, de l'actuelle division dialectale du roumain, à côté des explications concernant son remarquable unité. Au problème important de la formation de la langue roumaine y sont réservés quelques chapitres *Considérations sur le lieu, la période et les conditions dans lesquelles sont intervenues les différentes étapes de division dialectale du domaine romane, avec un aperçu spécial sur la langue roumaine* (p. 156—163) : *Critères à l'appui d'une meilleure compréhension de la formation de la langue roumaine et du peuple roumain dans la perspective de la géographie linguistique et de l'anthropologie* (p. 598—601).

Considéré comme un nouvel système de fonctionnement, le substratum a — selon l'avis des auteurs du *Traité* qui adoptent la théorie d'Octavian Nandriș¹ — un rôle fondamental dans la diversification du latin vulgaire. De même, l'influence du substratum est considérée

¹ O. Nandriș. *Le roumain*, in Pierre Bec, *Manuel pratique de philologie romane*, tome II, Paris, 1971 ; Idem, *Dialectologie roumaine et dialectologie romane : agents de morcellement linguistique*, in « Travaux de linguistique et de littérature . . . », Université de Strasbourg, XIII (1975), fasc. 1. La théorie de O. Nandriș est considérée par V. Rusu comme une confirmation de l'hypothèse de A. Rosetti au sujet de l'action du substratum en tant qu'explication pour les convergences entre les langues balkaniques et pour l'évolution différenciée du latin parlé dans les provinces d'arubiennes par rapport au latin des autres provinces romanes.

comme facteur qui permet une différenciation dialectale ; on y envisage la possibilité d'une « romanisation » directe des Daces libres, sans passer par la phase de romanisation, fait qui expliquerait, par exemple, certaines caractéristiques dialectales².

La présentation du processus de formation de la langue roumaine et du peuple roumain dans la perspective de la géographie linguistique et de l'anthropologie met en évidence le caractère unitaire de la langue roumaine : une seule langue avec des dialectes (non pas six langues différentes). Le roumain, avec ses dialectes, est le seul idiome qui représente la romanité orientale.

L'histoire de la langue roumaine explique son caractère unitaire. Le roumain est une aire latérale, devenue aire isolée, gagnant vitalité et force de conservation grâce à sa tendance de se différencier nettement des autres langues voisines, surtout quand celles-ci diffèrent du point de vue génétique. C'est le cas du roumain à l'arrivée des Slaves.

Pour le latin transplanté en Dacie les auteurs proposent la chronologie suivante : daco-latin, daco-romain, proto-roumain, vieux-roumain, le roumain moderne et le roumain contemporain. En ce qui concerne les débuts de l'influence de l'ancien slave sur le roumain les auteurs estiment que la période daco-romaine s'est close avant l'arrivée des Slaves (VI^e siècle) ; les éléments slaves ne participent donc pas aux phénomènes qui caractérisent la structure de la langue roumaine. Les premiers éléments slaves dans le roumain datent probablement des VII^e—VIII^e siècles. L'arrivée des Slaves dans le Sud-Est de l'Europe constitue une des causes de la scission de la romanité en Romania occidentale et Romania orientale et, plus tard, de la scission de la romanité dans les quatre dialectes nord- et sud-danubiens.

Le chapitre central du livre dédié à la description des unités dialectales (pp 163—590) est remarquable par la modernité des techniques et des critères d'analyse du matériau de faits. Bénéficiant d'un riche corpus bibliographique, qui rend encore plus évidente l'intense activité déployée dans ce domaine pendant les dernières décennies, les auteurs se sont fondés, pourtant, surtout sur les résultats de leurs propres recherches sur le terrain, fait qui a conduit à l'enrichissement des observations et à une interprétation plus nuancée de celles-ci, de même qu'à une description beaucoup plus détaillée de chacun des sous-dialectes du daco-roumain. En ce moment, après avoir conclu les enquêtes pour *Noul atlas lingvistic român pe regiuni* (N.A.L.R.) et l'apparition des *Atlas* consacrés à l'Olténié, au Maramouresh et au Banat (ceux concernant la Moldavie et la Transylvanie sont actuellement sous presse), la linguistique roumaine dispose d'un nombre d'instruments de travail d'une parfaite teneur scientifique pour la connaissance de toutes les subtilités des parlars de la langue roumaine.

Une place particulière est occupée, dans l'économie de ce *Tratât*, par les dialectes roumains sud-danubiens (p 423—593) Le dialecte aroumain est décrit d'une manière détaillée par N. Saramandu Après une brève introduction ou la répartition dialectale de l'aroumain est clairement précisé, l'auteur se penche sur la description du dialecte : inventaire et distribution des phonèmes, neutralisations vocaliques et consonantiques. Mentionnons ensuite un sous-chapitre consacré à la morphologie, un autre à la formation des mots et, enfin, un troisième destiné au lexique. Selon notre avis, une exposition même succincte de certains problèmes que pose la syntaxe du dialecte aurait été utile. Le chapitre consacré au dialecte méglénoroumain (P. Atanasov) est structuré d'une manière similaire, à la différence que l'introduction est amplifiée par quelques théories portant sur l'habitat initial des locuteurs. La syntaxe de la proposition, de même que celle de la phrase, constitue des sous-chapitres distincts. Le lexique méglénoroumain est structuré dans des catégories sémantiques, mais pas aussi étymologiques. L'auteur se rapporte seulement à des emprunts slaves provenant, selon son opinion, du « slave ancien » et, ultérieurement, du « slave macédonien ». Pour le dialecte istroroumain, A. Kovačec apporte dans l'introduction, à côté des données historiques et géographiques, quelques points de vue exprimés dans la littérature de spécialité, au sujet de l'origine des Istroroumains. Le sous-chapitre consacré à la phonologie présente les deux systèmes, vocalique et consonantique. La morphologie occupe un espace plus large ; les particularités de la syntaxe de l'istroroumain sont aussi mises en évidence. Le lexique est présenté par catégories sémantiques — de même que dans le cas du méglénoroumain, et non pas d'après ses origines. L'on y fait des références aux emprunts lexicaux croates et italiens, processus qui se déroule de nos jours encore.

Malgré la description moins unitaire du lexique des trois dialectes roumains sud-danubiens, d'une part l'aroumain et, d'autre part, le méglénoroumain et l'istroroumain est pourtant explicable. Si pour l'aroumain nous disposons aujourd'hui du dictionnaire, *Dictionarul dialectului*

² Cf aussi O. Nandriş, *Phonèmes additionnels, tension et structure*, in « Actele celui de al XII-lea Congres internațional de lingvistică și filologie romanică », vol. I, București, 1970, p. 229.

aromân. *General și etimologic*, II^e ed., București, 1974, élaboré par Tache Papahagi et qui comprend un riche index étymologique, ou bien d'autres travaux tels *Flementul slav în dialectul aromân* par Th. Capidan, București, 1925 ou celui de Elena Scărlătoiu, *Relații lingvistice ale aromânilor cu slavii de sud*, București, 1980, travaux dans lesquels le lexique du dialecte est groupé aussi d'après ses origines, pour les autres deux dialectes en question les matériaux lexicographiques mis à la disposition du chercheur jusqu'à présent ne comportent pas des index étymologiques, ce qui rend difficile une telle classification des mots.

Des chapitres nouveaux pour un ouvrage de ce genre sont ceux qui portent sur les dialectes roumains parlés dans les milieux alloglottes d'Europe et des États Unis et sur les concordances entre les dialectes roumains et d'autres dialectes romanes. Résultat des confrontations entre de nombreux faits de langue, ces chapitres apportent de nouveaux témoignages sur les traits communs des différentes aires de la Romania. Ioana Nichita, par exemple, par sa recherche originale qui ouvre de larges perspectives, a conduit son investigation avec une grande subtilité linguistique.

Les rapports entre le roumain et les langues avoisinantes au niveau dialectal, synthétisent, eux aussi, les résultats des dernières dix décennies de recherches dans ce domaine. L'équipe de linguistes de l'Institut d'Études sud-est européennes de Bucarest a apporté des contributions essentielles dans cette direction et les éléments roumains dépistés dans les langues voisines constituent aujourd'hui un corpus de témoignages beaucoup plus nombreux concernant le rayonnement de la langue roumaine dans des vastes espaces sud-est européens, sans que la recherche soit achevée pour autant.

Le *Traité* a passé en revue les circonstances historiques qui ont facilité les contacts entre les peuples, pour analyser ensuite certaines catégories sémantiques d'emprunts roumains dans les langues voisines, mais la mise en valeur du nombre toujours croissant d'éléments roumains identifiés dans ces langues, ainsi que la possibilité d'en trouver d'autres, est encore assez timide. D'autre part, la littérature linguistique roumaine n'a pas encore omologué, parmi les éléments lexicaux, toute une série de mots communs aux plusieurs langues sud-est européennes qui ont un statut différent des éléments ayant circulé entre un dialecte et un autre. Ce sont les mots d'origine turque, communs pour la plupart des cas, à toutes les langues sud-est européennes, mots qui, perpétués de nos jours au niveau dialectal ont pénétré on le suppose, par des filières différentes.

Remarquable acte de culture, cet ouvrage réjouit d'une parfaite teneur scientifique. La recherche dialectale apportée, par l'intermédiaire de ce *Traité* aussi, des preuves irréfutables sur la continuité et l'unité de la langue et du peuple roumain et c'est le mérite de l'équipe bucarestoise d'avoir enrichi la science roumaine d'une contribution essentielle.

E S, C.V, Z M

VALERIU RUSU, *Dialettologia generale*, « Biblioteca Linguistica » diretta da Manlio Cortelazzo, Zanichelli, Bologna, 1985, 116 pp.

Il vient de paraître dans la collection « Biblioteca Linguistica », dirigée par le réputé professeur Manlio Cortelazzo, une *Dialettologia generale*, dont l'auteur est le chercheur roumain Valeriu Rusu.

La riche moisson d'atlas linguistiques, nationaux ou par régions, de monographies, textes et glossaires dialectaux, d'archives phonographiques, d'ethnotextes, de lettres et documents dialectaux, d'études et d'articles que nous enregistrons ces deux-trois dernières décennies, qui représente le fruit de l'observation et de l'enregistrement attentifs et raffinés des faits, ne pouvait en pas mener le chercheur vers la direction complémentaire, à savoir celle de la réflexion approfondie sur le paysage dialectal.

L'auteur a mis à profit son expérience antérieure sur le terrain dialectal roumain, que sur les parlers français, provençal, italien etc., qui lui a permis de publier aux moments respectifs le *Nouvel Atlas Linguistique de Roumân (par régions) L'Ollénte* (en collaboration; I, 1967; II, 1970; III, 1974; IV, 1980; V, 1985), la monographie *Le parler du nord-ouest de l'Ollénte* (1971), une *Introduction à l'étude des parlers roumains* (1977), ainsi que le *Traité de dialectologie roumaine* (coordonnateur et auteur, 1984), de soigner les éditions de l'œuvre de Tache Papahagi et d'Ovide Densusianu et qui a favorisé un coup d'œil, théorique et pratique, très suggestif et réaliste sur le domaine en question.

On souligne, ainsi, l'importance de la dialectologie dans le système des sciences humaines, on présente une brève histoire des études dialectales, la contribution des différentes « écoles » nationales ou d'orientations méthodologiques, on met en évidence les questions de méthode et de technique en dialectologie, divers aspects d'un certain paysage dialectal (discret — non-discret), diverses orientations en dialectologie (dialectologie synchronique et diachronique, dialectologie structurale, urbaine, sociolinguistique). On étudie les parlers et les dialectes en tant que formes de base, originaires, d'une langue, les rapports dialectal-populaire-national. écrit-oral. la langue littéraire, connue, la langue standard, le polymorphisme. On s'attache à préciser les rapports de la dialectologie avec les autres disciplines linguistiques et avec les données et les perspectives des sciences « voisines » (ethnographie, folklore, anthropologie etc.)

L'ouvrage s'achève par un microglossaire des termes utilisés fréquemment en dialectologie et par une bibliographie des ouvrages réalisés dans divers domaines linguistiques (romane, slave, germanique etc.).

De ce coup d'œil sur la diversité des écoles ou même des attitudes personnelles se dégage, en fin de compte, un optimisme séduisant, qui va nous inciter vers de nouvelles réalisations.

L'importance exceptionnelle que témoignent aujourd'hui les parlers et les dialectes en tant que marque d'une certaine identité culturelle régionale attire la dialectologie vers les perspectives modernes de l'anthropologie socio-culturelle qui se propose de réaliser une description totale de l'homme, dans son milieu, dans son contexte naturel.

La dialectologie mène ainsi un combat digne afin de sauver la diversité de la communication humaine, au niveau dialectal. La dialectologie générale devient, ainsi, une vraie philosophie de la dialectologie.

Z.M.

ROMULUS TODORAN, *Contribuții de dialectologie română (Etudes de dialectologie roumaine)*, București, Edit. științifică și enciclopedică, 1984, 249 pp

Assemblant des études parues en différentes publications, entre 1943—1978, le travail du professeur R. Todoran de l'Université de Cluj-Napoca représente l'une des plus valeurs synthèses de dialectologie roumaine publiées les dernières décennies

Le principal mérite du travail est l'analyse lucide, largement documentée, tant des problèmes généraux, des phénomènes ayant un caractère de série ou de synthèse, que des phénomènes linguistiques particuliers ou avec un caractère très limité.

Parmi les problèmes de dialectologie générale, sur la première place se situe le problème souvent débattu de la délimitation entre langue et dialecte dans lequel l'auteur apporte une importante contribution théorique au sujet des critères adoptés.

Nous mentionnons ensuite quelques phénomènes de phonétique dialectale daco-roumaine : le passage de \check{a} protonique $> a$; les modifications $s > \text{ʃ}$ et $z > j$ dans les groupes consonantiques de la langue roumaine ; l'évolution $\check{c} > \text{ʃ}$ et $\check{g} > \text{g}$ dans les patois moldaves ; et de lexicologie : l'élément latin dans le lexique des dialectes roumains ; l'influence hongroise dans le vocabulaire des patois roumains de Transylvanie : le vocabulaire daco-roumain (traits caractéristiques et aires lexicales). Nous ne nous arrêtons plus aux nombreux phénomènes morphologiques et lexicaux à caractère spécial (ex. și dans les patois daco-roumains ; căci , conjonction complétive directe : la carte de *moașă* « sage-femme » etc.).

Nous tenons à souligner les portraits excellents de quelques dialectologues roumains de marque tels Sever Pop (1901—1961) et Alexiu Viciu (1855—1950).

L'auteur s'avère un excellent connaisseur des données de la géographie linguistique roumaine, de la dialectologie générale et de l'histoire de la dialectologie roumaine. Lui-même formé à l'« école linguistique de Cluj », Romulus Todoran joint dans sa recherche le point de vue historique à la description, à l'analyse synchronique et à la méthode de la géographie linguistique.

L'exposé, illustré d'un grand nombre de cartes linguistiques, s'achève par un utile index d'auteurs

L.O.

Lexikon des Mittelalters. Dritter Band Vierte Lieferung : **Della Gherardesca-Deutschland** ; Funfte Lieferung : **Deutschland — Dissensiones dominorum** ; Sechste Lieferung : **Dissonanz — Drache**. Artemis Verlag, Munchen und Zurich, 1984—1985.

Nous continuons à signaler, dans les pages de cette revue¹, l'apparition des livraisons successives qui, finalement, composeront le grand *Lexikon du Moyen Age*, publié par les soins de la maison Artemis Verlag de Munich et Zurich. Aujourd'hui, nous désirons présenter à nos lecteurs les livraisons IV—VI du III^e volume, parues en 1984 (IV) et 1985 (V—VI).

Avant de mentionner, comme d'habitude, les voix qui ont plus particulièrement retenu notre attention, en parcourant les dernières livraisons sorties des presses, il convient de préciser encore une fois² un point de vue capital, concernant les buts que la publication d'un tel instrument de travail doit constamment viser, du début jusqu'à la fin. Il nous semble en effet que les divers collaborateurs du *Lexikon* aient le devoir de présenter d'une manière objective, quelque sujet qu'ils traitent, l'état *actuel* de la recherche et, en premier lieu, les travaux importants les plus récents. De ce point de vue, il incombe aux auteurs des différentes voix l'obligation d'évoquer, le cas échéant, même les thèses divergentes à propos d'un sujet quelconque. C'est au lecteur qu'il revient de l'évaluer et d'en juger le bien fondé et de s'en faire une opinion définitive ou d'en reprendre la recherche en vue d'obtenir de nouveaux résultats.

Ces réflexions nous ont été suggérées par la lecture des textes rédigés par le professeur I. Dujev de Sofia pour les voix **Dobrotica** (VI^e livraison, col. 1151) et **Dobrudža** (*ibid.*, cols. 1151—1152). Ce qui frappe les yeux de premier abord, c'est l'insuffisance ou, pis encore, le caractère unilatéral de la bibliographie citée par l'auteur, en guise de documentation fondamentale, à la fin des voix respectives. En ce qui concerne la voix **Dobroudja**, comment faudrait-il apprécier une documentation soi-disant essentielle qui s'arrête à l'année 1938 et qui, en dehors des ouvrages de J. Weiss³, K. Kretschmer⁴ et R. Vulpe⁵, ne cite que les travaux de certains historiens bulgares ?⁶. À quoi bon et à qui donc pourrait servir une telle bibliographie, vieille d'à peu près cinq décennies et, en outre, trop lacunaire ? On n'y trouve aucun renvoi à de contributions pourtant assez importantes, comme c'est le cas par exemple de celles dues à N. Iorga⁷, N. Bănescu⁸, H. Inalcik⁹, G. I. Brătianu¹⁰, D. M. Pippidi et D. Berciu¹¹, R. Vulpe et I. Barnca¹², I. Barnca et Șt. Ștefănescu¹³, Em. Popescu¹⁴ et la liste pourrait bien continuer. Il semble que l'auteur, en rédigeant le texte de la voix Dobroudja, ait eu l'intention manifeste de s'adresser uniquement à ses lecteurs de Bulgarie, ce qui, évidemment, ne peut point du tout constituer le but du *Lexikon des Mittelalters*.

¹ Voir *RÉSEE*, 17, 1979, p. 664—665 ; 19, 1981, p. 206—207, 799 ; 21, 1983, p. 77, 307, 372—375 ; 23, 1985, p. 83—86 ; 24, 1986, p. 102—103.

² *RÉSEE*, 21, 1983, p. 373.

³ J. Weiss, *Die Dobrudscha im Altertum, Historische Landschaftskunde der Balkanhalbinsel*, Heft 12, Sarajevo, 1911 ; J. et non pas M. Weiss, comme le cite par erreur le rédacteur de la voix Dobroudja.

⁴ K. Kretschmer, *Scythia Minor, RE*, Zweite Reihe, Dritter Halbband (II A 1), Stuttgart, 1921, col. 946.

⁵ R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bucarest, 1938.

⁶ V. N. Zlatarski, *Istoriya na bulgarskata deržava prez srednite vekove*, I/1, Sofia, 1918 p. 151 sqq ; *La Dobroudja, Géographie, histoire, ethnographie etc.*, 1918 ; *Silustra i Dobrudža*, 1927 (contributions de J. Todorov et P. Mutafčiev) ; P. Mutafčiev, *Bulgares et Roumains dans l'histoire des pays danubiens*, Sofia, 1932.

⁷ N. Iorga, *Studii istorice asupra Chilie și Cetății-Albe*, București, 1899.

⁸ N. Bănescu, *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie*, Bucarest, 1946.

⁹ H. Inalcik, *Dobroudja, Encyclopédie de l'Islam* Nouvelle édition, Leyde — Paris, 1963.

¹⁰ G. I. Brătianu, *La mer Noire. Des origines jusqu'à la conquête ottomane*, Munich, 1969.

¹¹ D. M. Pippidi et D. Berciu, *Din istoria Dobrogei*, I, București, 1965.

¹² R. Vulpe et I. Barnca, *Din istoria Dobrogei*, II, București, 1968.

¹³ I. Barnca et Șt. Ștefănescu, *Din istoria Dobrogei*, III, București, 1971.

¹⁴ Em. Popescu, *Inscripțiile grecești și latine din secolele IV—XIII descoperite în România* București, 1976.

Des remarques dans le même sens nous ont été suggérées par la lecture du texte signé par le même auteur sous la voix **Dobrotica** (ici pourtant la bibliographie relative est portée jusqu'à l'année 1982) On y affirme par exemple que ce prince local, d'origine bulgare-coumane (opinion que d'autres historiens ne partagent pas), a étendu après 1369 les limites de son territoire vers le sud jusqu'à la frontière byzantine et vers le nord jusqu'aux Bouches du Danube On a toutefois montré, depuis quelques années, que la limite septentrionale du despotat de Dobrotica n'a jamais atteint Mangalia¹⁵

Autres remarques : *ad vocem Don* (auteur L. Vones, VI^e livr, cols 1229—1230), on devrait ajouter le mot roumain *domn*, hérité du latin *dominus*, terme qui désignait du XIV^e siècle jusqu'en 1862 le prince régnant en Valachie et en Moldavie et de 1862 à 1881 celui de Roumanie : à partir du XIX^e siècle, employé comme appellatif de politesse (Monsieur, Herr) ; fém. *doamnă*, du lat *domina, domna*.

Signalons, pour conclure, la voix **doge** (Venise, auteur : G Craeco : Gènes, auteur : G Pistarino) dont la bibliographie fait mention même de travaux parus en 1984—1985

O.I.

The History of Albania from its origins to the present day, Stefanaq Pollo and Arben Puto, with the collaboration of Kristo Frashëri and Skënder Anamali, Routledge & Kegan Paul, London, Boston and Henley, 1981, 322 pp

Après l'édition intéressante publiée en 1976 aux Editions Horvath, en langue française, les historiens albanais Stefanaq Pollo et Arben Puto en collaboration avec les chercheurs Kristo Frashëri et Skender Anamali ont révisé et augmenté leurs ouvrages sur l'histoire de l'Albanie depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours pour une nouvelle édition, anglaise cette fois, en apportant de cette manière de nouvelles données au service d'une meilleure connaissance de leur pays

Les auteurs réalisent de la sorte une synthèse très étoffée, d'une parfaite teneur scientifique, où les moments-clés de l'histoire de l'Albanie, avec ses conclusions définitives pour la position actuelle de l'historiographie albanaise sont clairement mis en évidence..

Toutes les périodes sont correctement traitées, on y apporte des dates significatives avec des explications qui facilitent au lecteur étranger une meilleure compréhension des traits spécifiques de l'histoire du peuple albanais, de son développement dans les conditions complexes du Sud-Est européen. L'histoire contemporaine occupe une place importante, notamment la résistance antifasciste et l'édification du socialisme.

De l'ensemble des études, signalons le chapitre, destiné aux Illyriens, les ancêtres des Albanais d'aujourd'hui, très bien rédigé, celui qui porte sur les principautés médiévales albanaises aux XII^e—XIX^e ss., fondé sur une riche documentation, où l'on donne des explications sur la dénomination du pays et du peuple albanais, avec quelques données inédites qui concernent la vie spirituelle autochtone, puis aussi le chapitre sur le siècle de Skanderbeg, qui jette de nouvelles lumières sur la résistance antiottomane de la fin du XV^e s. Le chapitre traitant de la renaissance nationale albanaise comprend de nombreuses informations qui concernent la Roumanie, surtout l'appui aux sociétés culturelles albanaises de la fin du XIX^e—début du XX^e siècles. Les derniers chapitres qui concernent la voie vers le socialisme et l'Albanie d'aujourd'hui s'occupent des profondes mutations enregistrées les dernières quatre décennies en terre albanaise

The History of Albania comprend des illustrations, un glossaire, notes bibliographiques et index alphabétique de noms ; elle contribue pleinement à une meilleure connaissance de l'histoire de ce pays.

G. M.

¹⁵ O Ilicescu, *A stătuia Dobrotici la gurile Dunării?*, *Pontica*, 4, 1971, p 371—377 ; A. Kuzev, *Zwei Notizen zur historischen Geographie der Dobrudža*, *Studia Balcanica* 10. *Recherches de géographie historique*. Sofia, 1975, p. 124—136.

ZIJA SKODRA, *Qyteti shqiptar gjatë rilindjes kombëtare* (La ville albanaise pendant la renaissance nationale), Tirana, 1984, 488 pp

Le livre se propose de présenter les problèmes de la vie socio-économique, politique et culturelle de la ville albanaise durant le XIX^e siècle. Les principales sources d'information ont été les archives albanaises et étrangères, en bonne partie peu valorisées dans ce domaine et qui ont permis en même temps de contrôler les données de la littérature de spécialité et de la tradition orale.

On commence par un tour d'horizon sur la bibliographie de l'histoire des villes albanaises dont les origines remontent à l'antiquité. La vie urbaine s'est manifestée à ses débuts non seulement par les colonies grecques installées au VII^e—VI^e siècles a.n.è, mais également par des centres illyriens, comme Sessarète, Damastion, Sinitia etc. A partir du IV^e siècle a.n.è. furent fondées encore d'autres villes illyriennes : Shkodra, Lissus, Amantia, Antigonée, Plinij, Byllis etc. Une bonne partie de ces localités continuent leur existence, tandis que les autres, comme Apollonie, Phinij, Amantia ne se reprisent plus après la chute du monde antique. Dès l'occupation ottomane de la zone, au XV^e siècle, les villes albanaises subirent de puissants coups. Quelques-uns, tels Deje, Drisht, Sbas, Shurdhah furent détruites définitivement, tandis que d'autres ont réussi à se reprendre au XVI^e siècle; c'est le cas de Prizren, Kruje, Gërokastrer, Janine, Ajonat qui jouèrent un rôle important dans la vie économique culturelle et politique, autant que dans la consolidation ultérieure de la conscience nationale du peuple albanais.

Le premier chapitre (pp. 23—88) est consacré à l'apparition et le développement des relations de production capitalistes. La consolidation des liens économiques entre les diverses régions dans les conditions d'une langue, d'un territoire et d'une culture communes finirent par favoriser la formation de la nation albanaise. Shkodër comptait dans la deuxième moitié du XIX^e siècle plus de 40 000 habitants, 2 000 magasins, deux imprimeries, six pharmacies, plusieurs établissements scolaires et institutions publiques, 8—9 consulats des pays étrangers; Prizren avait pour une population de 20 000 habitants plus de 1 000 magasins. Comme centres de métiers et de commerce, et par cela d'une nouvelle classe, la bourgeoise, les villes seront l'avant-garde de la société albanaise en développement, sur la voie de la renaissance nationale.

Le deuxième chapitre (pp. 89—163) présente la tradition dans le domaine de l'artisanat. Vers le milieu du XIX^e siècle, au fur et à mesure que pénétraient des articles de l'industrie européenne, les anciens métiers populaires doivent s'adapter à la nouvelle technique ou être remplacés par des métiers nouveaux, par des ateliers manufacturiers, par des fabriques et des entreprises industrielles de type capitaliste.

Les centres artisanaux les plus connus dans cette période étaient Shkodër, Prizren, Janine, Elbasan, Berat, Gjakovë, Peje, Dibra, Tetovë et autres. Ils jouèrent, à côté des petites villes artisanales, un rôle important pour l'évolution socio-économique du pays. On constate des progrès dans le domaine du traitement des cuirs, des textiles et des métaux. On peut ajouter que les artisans vlaques se sont spécialisés particulièrement dans la production des ceintures en plaques métalliques, crosses de fusil ou de pistolet, manches de couteau, cartouchières, icônes plaquées en or ou en argent.

Les chapitres trois (pp. 164—240) et quatre (pp. 291—338) traitent du commerce intérieur albanais, ainsi que des relations économiques avec les peuples voisins des Balkans et des autres régions de l'Europe. A côté de la petite bourgeoisie urbaine, formée surtout par des artisans et des petits et moyens commerçants est née, dès le XVIII^e siècle, la bourgeoisie marchande, laquelle eut un important rôle économique à l'intérieur du pays et à l'extérieur. Au fur et à mesure que les relations capitalistes se développent, vers le milieu du XIX^e siècle commence à s'affirmer la bourgeoisie nationale.

En ce qui concerne le marché intérieur, l'auteur présente les bazars, les marchés hebdomadaires, les foires, le commerce paysan. Quant aux relations commerciales avec l'étranger, l'accent est mis sur l'activité d'importations-exports de Shkodër, Prizren, Durrës et des ports de l'Albanie du nord et du sud. La ville de Shkodër, par exemple, importait en 1885 du café (411 823 fr.), de la farine (962 355 fr.), du riz (351 136 fr.), des tissus (498 923 fr.), du sel (360 000 fr.), des métaux (160 139 fr.) etc. Ses produits d'exportation arrivaient jusqu'aux Principautés Roumaines : en 1843 une quantité de 3 244 kg peaux de lièvre (25 fr. per kg), 17 401 kg cire (23 fr. per kg) etc. Le transport était assuré en bonne partie par les caravanes vlaques.

Le dernier chapitre (pp. 339—444) est consacré aux aspects urbains et architecturaux des villes albanaises. Après un coup d'œil sur l'aspect de l'urbanisme des villes et l'architecture populaire, l'auteur décrit les constructions les plus remarquables de Shkodër, Diber, Kosovë, de l'Albanie centrale et du sud, de Janine et de Chamourie; une place distincte est réservée à

l'architecture des bazars et des édifices publics et de culte ; les vestiges des monuments byzantins et ottomans parlent du talent des maîtres bâtisseurs autochtones. Plusieurs maisons conservent encore de belles fresques murales et des détails de construction : colonades, arcades, ponts etc. La ville albanaise, en gardant encore des traces de l'ancien style oriental, a acquis des éléments importés de la nouvelle architecture moderne de l'époque. Les constructions en style florentin de Moscopole étaient en bonne partie l'œuvre des artisans vlaques firşeroji »—

Le livre s'impose par sa vaste documentation, par son caractère systématique. Complété par une riche bibliographie, des index de toponymes et de noms propres, ainsi que par de nombreuses illustrations, il représente une importante contribution à l'histoire de la vie urbaine et de sa modernisation pendant la renaissance nationale du peuple albanais.

L. P. M.

Oriental Studies in the Sixty Years of Independent Poland, Ed. by Witold Tyloch, Polish Academy of Sciences, Committee for Oriental Studies, Warszawa, 1983.

La préface du volume souligne l'étroite liaison existant entre l'histoire des préoccupations pour les études orientales et l'histoire même du pays, parce que l'année 1918 — le recueil se rapporte strictement aux études élaborées depuis le moment de l'indépendance de la Pologne — marque en même temps l'inauguration de la « Section de philologie orientale à l'Université Jagellonne de Cracovie. Voici une raison de plus — s'explique l'éditeur — qui nous pousse à passer en revue le développement des études orientales en cette période. Une session spéciale de communications a eu lieu à cette fin, et ce recueil comprend les études présentées en 1978, dans ce cadre.

Nous y découvrons dans une suite qui tient compte du facteur géographique, des études concernant la philologie de l'Orient Antique du Proche et Moyen Orient, des études hébraïques, arabes, de turcologie et, dans une autre section, les préoccupations pour les peuples turciques, des études iraniennes, indiennes, mongoles, japonaises, des études de sinologie, puis un groupe de communications qui reflètent l'intérêt de l'Institut d'histoire et du Centre d'études pour les pays non-européens. Une communication signée par Hanna Walkowska s'occupe des études orientales poursuivies à l'Université de Wrocław, où la philologie indienne est prépondérante.

Ces communications indiquent les directions de recherche des dernières 60 années dans les puissants centres culturels de la Pologne, tels Varsovie, Lvov, Wrocław, Cracovie.

Jan Braun, se penchant sur la philologie de l'Orient antique, passe en revue les contributions de Moses Schorr, Jozef Bronski et Stanisław Szachno-Romanowicz dans le déchiffrement des textes sumériens, babyloniens et syriens.

Witold Tyloch, l'éditeur du recueil, s'occupe des études hébraïques — il met en évidence les qualités de la traduction de l'Ancien Testament réalisée par le pr. Jan Szeruda ainsi que la diversification de ces études pendant les 15 dernières années, poursuivies à l'Institut d'Études Orientales de l'Université de Varsovie.

L'ouverture en 1918, l'année même de l'indépendance de la Pologne, de la Section de philologie orientale de l'Université Jagellonne, sur l'initiative du pr. Kowalski, marque le début d'une activité fructueuse dans ce domaine. W. Zajaczkowski souligne, une fois de plus, dans sa communication sur les études de turcologie à l'Université de Cracovie, que la turcologie au si que les études iraniennes et arabes sont étroitement liées à son nom. En tant qu'arabisant, le pr. Kowalski s'est occupé en premier lieu de la poésie arabe, soit par l'édition des plus importantes œuvres, soit par des études de théorie littéraire, publiées dans « Rocznik Orientalistyczny ». En tant que turcologue, il s'est occupé des dialectes turcs et des langues turciques, en abordant des aspects qui concernent aussi les territoires roumains, voir sa contribution « Les éléments ethniques turcs de la Dobroudja », 1939, ou bien la Bulgarie ; « Les Turcs et la langue turque de la Bulgarie de Nord-Est », 1933, « Turkische Volksesel aus Nordbulgarien », 1932, « Les Turcs balkaniques », 1936, ainsi que l'œuvre fondamentale pour la turcologie, intitulée « Karaimische Texte im Dialekt von Troki », 1929. Le pr. Kowalski s'est occupé aussi du folklore et de la langue des Tartares de la Dobroudja, ainsi que des « gagauzi ».

Edward Trybarski étudie l'école de turcologie varsoviennne en 1918—1978, ainsi que l'activité de son fondateur, le pr. W. Zajaczkowski, continuateur de l'œuvre de Kowalski et directeur du Centre d'études orientales en 1952—1969.

Si l'essor des études hébraïques et turcologiques ne surprend pas, car la Pologne est maintenant — et aussi traditionnellement — reconnue comme autorité dans la matière, nous ne saurions cacher notre surprise devant la diversité des thèmes qui font l'objet des approches des iranologues, sinologues et de la permanence des problèmes concernant l'histoire et la religion des pays d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine.

E.-N.I.

MIODRAG STOJANOVIĆ, *Hajduci i klefci u narodnom pesnistvu*, Beograd, Srpska Akademija nauka i umetnosti, Balkanološki Institut, 1984, knj 18, Posebna izdanja, 284 pp.

Par la récente monographie concernant le mouvement des Haïdouks de Yougoslavie et des Klephts grecs, la balkanologie s'est enrichie d'un nouvel ouvrage de référence. En dépit d'une assez riche littérature sur ce sujet, la contribution de Miodrag Stojanović se remarque tant par l'approche globale du phénomène en question, que par la structuration originale du matériel. Ainsi qu'il est souligné dans l'Introduction, la complexité du thème a imposé une complexité méthodologique. En tant que philologue, néohelléniste, historien, historienne littéraire et folkloriste, l'auteur dépasse la sphère de l'investigation en mettant les données dans une permanente comparaison (p. 2), les conclusions reflétant une manière interdisciplinaire de recherche.

L'ouvrage aboutit à ses fins par l'intérêt que suscite sa lecture, intéressante et agréable, par la richesse de l'information qui le rend indispensable aux spécialistes et en égale mesure aux historiens de l'art, par la publication des portraits de haïdouks et de klephts, dans des illustrations d'une très bonne qualité, initiative qui augmente la valeur de la monographie.

Dans la vision de M. Stojanović le mouvement des haïdouks et des klephts devient, par le truchement des témoignages écrits qui l'atteste, une action organisée qui jette de nouvelles lumières sur cet aspect de la vie des peuples balkaniques durant la domination étrangère.

La monographie de M. Stojanović est organisée en six micromonographies et un chapitre destiné aux conclusions. Le premier chapitre est dédié à la présentation critique de la bibliographie du problème des haïdouks et des klephts vus par le peuple et par l'historiographie du problème (pp. 15—47).

Intéressante et nouvelle en même temps est l'approche philologique des termes sous lesquels s'est manifesté et s'est fait connu ce mouvement des haïdouks balkaniques dans ses différents aspects. On y analyse l'origine et les significations des termes *junar*, *hajduc*, *klepht*, *amartol/martolos*, *uskok* (pp. 34—36). Il en résulte que tant les uskoks et les haïdouks, que les klephts et les amartols grecs réalisèrent, du point de vue historique, des mouvements unitaires sur le territoire de la Yougoslavie. L'auteur démontre la continuité de ces mouvements depuis le Moyen Âge jusqu'au XIX^e s.

Le II^e chapitre concerne l'organisation de la vie et de la lutte des haïdouks et des klephts (pp. 46—120) dans la période de la résistance antiottomane et de la répression des autorités, tel que le phénomène se reflète dans la poésie populaire yougoslave et grecque. Y sont insérés des portraits de haïdouks, personnalités de marque du mouvement. Un chapitre spécial est consacré à la vie et aux coutumes des haïdouks; le matériel folklorique démontre que le mouvement fut profondément populaire.

Une recherche purement folklorique par l'analyse des illustrations soutient aussi cette idée dans le suivant chapitre dédié aux traditions et légendes populaires (pp. 146—207), chapitre qui concerne surtout les protagonistes du mouvement et leurs familles ainsi que des aspects de la vie quotidienne. Un bref aperçu, mais pas d'une moindre importance, est réalisé par M. Stojanović dans le chapitre sur les chants et leur traduction (pp. 208—219) où il publie une poésie du poète grec Gheorghios Zalokostas — inspirée du folklore yougoslave sur les haïdouks et des traductions réciproques de la littérature populaire.

Les conclusions (pp. 215—222) sont suivies d'un résumé en anglais. Les dernières pages de la monographie sont occupées par un appareil critique (une bibliographie et un index de noms), d'une égale utilité, ainsi que d'un appendix où le lecteur trouvera, dans la traduction de M. S., un groupage de poésies grecques en langue serbo-croate, par l'intermédiaire desquelles il introduit dans le circuit yougoslave la production artistique klephte traditionnelle grecque.

Il est donc question d'un ouvrage de référence, de type monographique, moderne, où l'étude philologique s'entrelace harmonieusement avec l'histoire, l'histoire de la littérature et le folklore. sur l'arrière toile d'un commentaire littéraire qui anime, d'une manière érudite

des problèmes fondamentaux de la création orale traditionnelle. L'approche embrasse le mouvement des Haïdouks balkaniques dans toute son ampleur et, de ce fait justement, M. S. offre aux spécialistes un instrument de travail digne de toute notre estime.

E. I.

Ἄριστοτελεῖο Πανεπιστήμιο Θεσσαλονίκης, Ἐπιστημονική Ἐπετηρίδα τῆς Πολυτεχνικῆς Σχολῆς (Université de Salonique, L'Annuaire de l'École de Technologie), vol. IX, 1981-1982, Salonique, 1983.

Le volume comprend quatre études qui diffèrent tant par leur facture que par l'objet de leurs investigations. Dans son ample article (196 p.) *Esjace urbain, architecture et idéologie, Les fondements idéologiques du design* (en français), Nikos Kominos s'occupe de « la capacité inhérente à l'espace bâti de jouer son rôle de médium dans les systèmes et les conceptions idéologiques qui se véhiculent dans le social ». Le point de départ de l'étude est « la considération de l'espace bâti en tant que produit social qui, d'une part, se détermine par les diverses instances socio-historiques et, d'autre part, participe activement à la transformation sociale ». L'auteur se rapporte aussi à un cas concret, notamment la zone de côte de la mer, de Salonique, considérée du point de vue d'une complexe sémologie architecturale. L'outillage méthodologique avec lequel opère l'auteur est varié, l'accent se posant surtout sur la méthode structuraliste. Ainsi, l'architecture est considérée à travers ce que N. Kominos appelle « idéologie théorique » : Historicisme, fonctionnalisme, positivisme, économicisme, antipléniénisme etc. L'association des ces différentes catégories, ou la notion même d'« idéologie théorique » peuvent susciter d'éventuelles discussions, pourtant, la conclusion de l'auteur est absolument claire : « Chaque idéologie théorique conduit à un type déterminé de design qui à son tour, schématise d'une façon donnée l'espace urbain et les objets architecturaux qui lui sont propres ». Dans l'article *Διερεύνηση τῆς τεχνολογίας κεραμικῶν ἀρχαιολογικῶν εὐρημάτων τῆς νεολιθικῆς ἐποχῆς* (L'investigation de la technologie utilisée dans la céramique néolithique de la Macédoine centrale et de la Grèce), les auteurs C. Sikalidis, M. Kesisoglou, F. Mirtson, C. Alexiadis, présentent les résultats de l'examen de 48 fragments céramiques appartenant à un site néolithique de Vasilissa, réalisé par des méthodes modernes (rayons X, analyse thermique différentielle etc.) afin d'obtenir des informations concernant la technique de production des pièces crues. Le pr. N. C. Moutsopoulos entreprend une vaste analyse de la sculpture de Melnik. Το ἀρχοντικό τῶν Μπάμπουρα στὸ Μελένικο: Συμβολὴ στὴ μελέτη τῆς Βυζαντινῆς ἀστικῆς ἀρχιτεκτονικῆς partant de la décoration du parament, le pr. Moutsopoulos considère qu'elle date depuis le XV^e siècle, plus exactement depuis le règne de Mehmet II d'après la chute de Constantinople, quand commença l'organisation systématique de l'Empire ottoman. D'un intérêt particulier sont aussi les systématisations préalables du pr. Moutsopoulos sur l'évolution du parament byzantin ainsi que les observations sur les interférences entre la tradition byzantine et ottomane reflétées dans l'architecture civile de l'époque. Enfin, Les πρῶτα Δοκίμια Δοκίμια présente deux églises de Eratyras datant de 1737 et de 1763. Δύο ἐκκλησιᾶς στὴν Ἐράτυρα: Ὁ ναὸς τῆς κοιμήσεως τῆς Θεοτόκου καὶ ὁ Ἅγιος Νικόλαος dont elle décrit l'architecture, la peinture et la sculpture.

M. I.

Balkan Studies, a Biannual Publication of the Institute for Balkan Studies, vol. 24, no. 2, Thessalonique, 1983, 693 pp. + planches.

Une fois de plus ce prestigieux périodique nous offre un intéressant choix d'articles, dûs surtout aux chercheurs grecs et serbes, puisqu'il s'agit des textes présentés au troisième Symposium greco-serbe de Thessalonique. L'intérêt sud-est européen du volume est évident, bien des articles attaquant non seulement ces relations bilatérales, mais des sujets balkaniques aussi, notamment celui d'Anthanasios Arapopoulos sur les archidiocèses d'Ohrida et de Peë, les considérations de D. J. Lehanis sur le mouvement des capitaux dans les Balkans ou celles de Stephanos Papadopoulos sur le rôle d'Alibérase d'Ohrid dans la lutte antiottomane des peuples balkaniques.

C'est aux trois articles ayant trait à l'histoire des Roumains également qu'e nous allons nous arrêter, en commençant par celui d'Anthanasios E. Karathanassis, qui s'occupe de *La participation des Serbes au mouvement antiottoman des princes de Valachie Cantacuzène et Brancovan et des patriarches orthodoxes Dosithéos Notaras et Dionysios Mousélimis, XVII—XVIII siècles* (pp 455—463)

En très bon connaisseur de la diaspora grecque des pays roumains, l'auteur nous offre de nouvelles données sur l'importance de la Valachie en tant que centre de ralliement de la lutte antiottomane. Il s'en détache le rôle de la Russie et la part prise par les Grecs et les Serbes dans la constitution d'un front antiottoman à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle. Certes, la défaite de Vienne (1683) avait stimulé la lutte de libération des peuples balkaniques. Bucarest était devenu le lieu de rencontres et de pourparlers des représentants de ces peuples, tels que les patriarches orthodoxes Dionysios Mousélimis et Dosithéos Notaras, l'érudit grec Jérémie Cacavelas, le serbe Georges Branković, etc. C'est toujours à Bucarest que vivait à cette époque le patriarche des Serbes et des Bulgares, Arsène III Čarnoević (1676—1706) qui — selon A. Karathanassis — aurait collaboré avec Branković, en écrivant aux tsars russes au sujet de la libération des peuples balkaniques. Il s'agit là d'un épisode moins connu, reconstitué par A. Karathanassis, à l'aide de la bibliographie yougoslave, qui a précédé les pourparlers engagés par d'autres émissaires des princes valaques, tels Georges Kastriotis ou David Corbea. Un autre moment de la participation serbe aux mouvements antiottomans est celui de la révolte des frères Miho et Gavriilo Miloradović, dont l'alliance avec Thomas Cantacuzène devait mener à une action plus poussée vers le Sud-Est européen.

Ces mouvements de libération des peuples opprimés des Balkans, que l'auteur déclare, à juste titre, inspirés « par la cour valaque et les patriarches orthodoxes pendant les années 1688—1711 », nous font comprendre, une fois de plus, à quel point la diplomatie pro-orthodoxe des derniers grands règnes roumains, de Șerban Cantacuzino et de Constantin Brîncoveanu était hardie. Le verdit de la Porte n'allait pas se faire attendre, puisque dès 1711, Nicolas Mavrocordat inaugure les règnes phanariotes, mesure que le gouvernement ottoman avait jugée indispensable, précisément à la suite de cette politique autonome des princes valaques.

C'est à un autre moment des luttes de libération du Sud-Est européen qu'a trait la communication de Konstantinos K. Hatzopoulos, intitulée *Greek Volunteers from Wallachia in the Military Corps « Les Chasseurs d'Orient » during the Campaign of the French Army in Dalmatia (1808—1809)* (pp. 425—435). Se fondant sur une riche bibliographie roumaine et étrangère, l'auteur explique, dès le début, le caractère spécial de ces corps d'armée, formés dans l'Empire des Habsbourg et en Russie avec une large participation des Balkaniques, en démontrant que ce système n'a rien à voir avec un simple recrutement de mercenaires, tel qu'on le pratiquait dans les pays européens. Formés à l'occasion des guerres antiottomanes, ces corps militaires étaient composés surtout de klephtes, de « pandurii » et de « haiduci » bien connus pour leur courage dans les luttes contre la tyrannie ottomane. D'ailleurs, les noms de ces unités militaires ainsi que leurs étendards, indiquaient l'origine nationale de ces soldats, un exemple cité parmi d'autres étant celui du corps de volontaires organisé en Valachie par le prince Constantin Ipsilanti (1806—1812), dont le drapeau portait les symboles de la Valachie et de la Moldavie. D'autres arguments convaincants pour le caractère de ces formations militaires balkaniques soulignent le fait que, dès l'arrêt du feu, ces « corps » destinés à la lutte contre l'Empire Ottoman étaient aussitôt dissouts (on mentionne, entre autres, les volontaires valaques et moldaves qui ont lutté auprès des Russes dans les guerres russo-turque de 1768—1774, 1787—1792 et 1806—1812) et le rôle que ces mêmes volontaires allaient jouer, au début du XIX^e siècle dans les mouvements révolutionnaires balkaniques.

L'analyse pertinente de K. Hatzopoulos renouvelle nos connaissances sur l'action du « corps d'armée » de Nicolae Pangalos — qui a formé l'objet de plusieurs intéressantes études des historiens roumains, citées par l'auteur — action à laquelle il a l'intention de consacrer une étude plus étendue. Il se détache également de ce texte le rôle de la France dans le Sud-Est de l'Europe, après la Paix de Tilsit, lorsqu'elle occupait les Îles Ionniennes et la Dalmatie. C'est d'un projet qui n'a pas été mené à terme que nous parle K. Hatzopoulos, en s'occupant de la correspondance du consul de Bucarest, D. Lamare, qui, une fois le corps de volontaires de Pangalos dissout, pensait en diriger une partie vers l'armée française de Dalmatie, qui avait déjà des troupes grecques, « Les Chasseurs d'Orient ».

Charalambos Papastathis publie *Un document inédit de 1726—1727 sur le conflit helléno-serbe concernant la chapelle grecque à Vienne*, (pp 581—587), trouvé à l'Archevêché de Carlovitz, qui au premier abord ne semble pas toucher à l'histoire roumaine. En réalité, il s'agit là d'un de ces noyaux de vie culturelle abrités par Vienne qui ne manque pas de nous intéresser. En premier lieu, le texte confirme l'hypothèse de Démosthène Russo au sujet du fondateur de l'une des chapelles de Vienne, qui fut Georges Hypoméras. Ensuite, la même excellente

connaissance des sources roumaines, que nous avons remarquée chez les auteurs précédents, permet à Ch. Papastathis de s'arrêter aussi à la seconde chapelle de rite oriental, privée, de la capitale des Habsbourg, qui avait été fondée par Șerban Cantacuzino en 1683, et que fréquentaient les Serbes. Le document présenté est également illustratif pour un autre aspect significatif : la permission donnée par l'Archevêque de l'Eglise Catholique Romaine à Vienne pour la fondation de la chapelle des Hellènes, qu'on ne peut attribuer — ainsi que le remarque l'auteur — qu'aux buts politiques et économiques poursuivis par l'Autriche, dans lesquels s'inscrivaient l'augmentation de ses échanges commerciaux avec l'Empire ottoman et la consolidation de son influence dans les Balkans. Mais ce qui nous semble particulièrement intéressant dans l'analyse du document, c'est la manière dont on y a détecté la cause réelle du conflit qui a duré un demi siècle. Celle-ci marque une nouvelle étape et la plus importante de l'histoire balkaniques : les « différenciations ethniques qui avaient commencé déjà depuis quelque temps à se faire sentir parmi les peuples balkaniques ». Nous assistons donc à un « excès de zèle » de Trapezountios dans son hostilité contre les Serbes et les Bulgares (Les Serbes et les Roumains fréquentant la chapelle des Cantacuzéens, alors que les Hellènes, les Bulgares et les Albanais fréquentaient la chapelle grecque). L'accusation lancée par les Hellènes contre les Serbes, qui suivaient une politique de relations amicales envers l'Eglise Catholique, est jugée injuste par l'auteur, qui remarque combien difficile aurait été pour les Serbes de l'Empire des Habsbourg de maintenir leur identité ethnique, s'il n'avaient pas adopté cette attitude. La principale conclusion de Ch. Papastathis est une véritable prémisse de recherches pour ce domaine, puisqu'il constate que l'« organisation paroissiale formait le noyau et le point de départ de l'activité nationale et politique de la Diaspora des peuples balkaniques ». Malgré le fait qu'en 1727, l'intervention du Patriarcat Œcuménique allait clore ce conflit, il devait bientôt renaître et durer jusqu'en 1774, lorsque Marie-Thérèse octroya à la Fraternité de Saint-Georges un privilège qui rendait la chapelle aux commerçants hellènes de Vienne. Nous ne pouvons que souscrire à cette interprétation concernant « la vigueur économique » et « le nationalisme naissant » des commerçants balkaniques.

C.P.-D.

FAVENTIA, Departament de Classiques Facultat de Lletres 1983, no. 5/2. Publicacions de la Universitat Autònoma de Barcelona.

A periodical of classical philology of distinguished scholarship "Faventia" includes in its no 5/2 an article belonging to G. Hinojo treating of the vocabulary of the political groups in Latin ("El léxico de grupos políticos en latín : problemas y métodos" p. 47).

Most obviously, as the author himself puts it, one of the major objects of modern linguistics is the study of vocabulary which has gained in intensity in the last decades.

Studies on social and political vocabulary have been mainly conducted for modern languages yet there has been a constant interest for the political vocabulary of Latin as well as for Roman history and ideology. It aimed at a better knowledge of Roman history on the whole. Here is a quite difficult task. The collaboration between the historian and the linguist is necessary "Para una resolución acertada del problema es necesaria la colaboración del lingüista y del historiador...".

Follow some principles for the study of political vocabulary which are opportune and therefore we wish to reproduce them :

1) *the necessity to have a good knowledge of the reality in view.* In spite of the theories pertaining to formalism who proclaim the total independence of linguistics, in the case of political vocabulary the extra-linguistic reality cannot by any means be ignored.

2) *chronological delimitation.* The study of the vocabulary should be reduced to a small lapse of time as according to Dubois the associations and oppositions which link the different elements modify constantly.

3) *the study following linguistic fields.* Such a study helps delimitate the existing differences among the terms and renders their significant more precise.

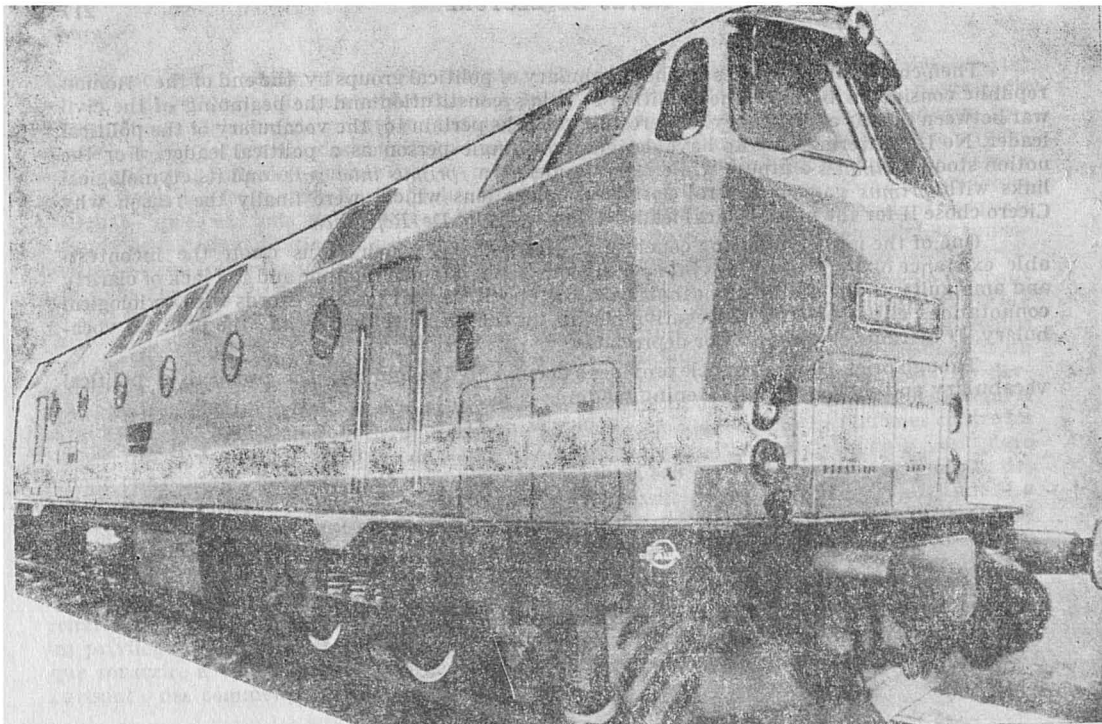
4) *delimitation of the lexical field.* Presupposes choosing a concrete field reduced to a given period of time

Then come valuable notes on the vocabulary of political groups by the end of the Roman republic considered between the abolition of Sila's constitution and the beginning of the civil war between Caesar and Pompey. Interesting remarks pertain to the vocabulary of the political leader. No Latin term seems to have designated a single person as a political leader. For the notion stood *optimates* a group, while *princeps* meant a *primus inter pares* and its etymological links with *primus* gave it several positive connotations which were finally the reason why Cicero chose it for the new political leader of his ideals in *De Republica*.

One of the most interesting conclusions (from among which let us quote the incontestable existence of political groups in the last years of the Roman republic and the lack of clarity and ambiguity of the political vocabulary in the epoch) is that loading words with axiological connotations either positive or negative pertain to the ultimate finality of the political vocabulary. It attracts or convinces or depreciates.

Though brief, Hinojo's article provides a documented insight into the problems of political vocabulary and makes an enlightening reading

L.B.-C.

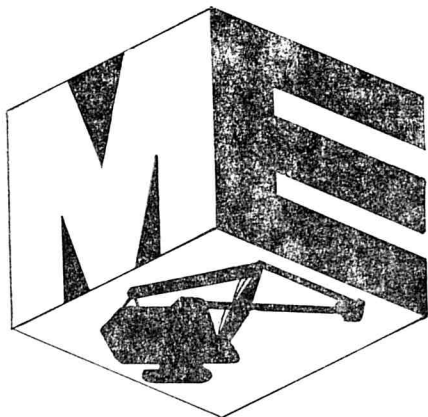


**FOR A SAFE,
RAPID AND ECONOMICAL
TRAFFIC**

MECANOEXPORTIMPORT

offers

- Diesel Hydraulic locomotives of 180 through to 2 400 HP ;
- Diesel Electric locomotives of 1 100 through to 4 000 HP ;
- Electric locomotives of 5 100 Kw, 25 kv, 50 Hz
- Sub-units and equipments for locomotives ;
- Electric rail-cars ;
- Light and heavy electric rail-cars and electric rail trains ;
- Sub-urban and interurban electric trains ;
- Underground cars ;
- Tramways, engine car and trailer ;
- Technical assistance, equipments and units rehabilitation and repair works of your locomotives park.



EXPORTER

**MECANOEXPORTIMPORT
BUCUREȘTI ROMÂNIA
Str. Mihai Eminescu no. 10
Tel. 11.98.55 Telex 10269
CP 22107**

For all these, MECANOEXPORTIMPORT ensures high-quality services over the guarantee period and there after and provides the necessary parts.

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- PIPPIDI, D. M., *Parerga, Ecrits de Philologie, d'Epigraphie et d'Histoire Ancienne*, Coédition avec „LES BELLES LETTRES” — Paris, 1984, 29 p.
- Studii istorice sud-est europene, vol. II, Intelectuali din Balcani în România (sec. XVII—XIX)* (Etudes historiques sud-est européennes, t. II. Intellectuels des Balkans établis en Roumanie aux XVII^e—XIX^e siècles), Coordonnateur Al. Dușu, 1984, 205 p.
- GEORGE MURNU, *Studii istorice privitoare la trecutul românilor de peste Dunăre* (Etudes historiques sur le passé des Roumains d'outre-Danube), 1984, 203 p.
- ANDREI PIPPIDI, *Tradiția politică bizantină în țările române în secolele XVI—XVIII* (Tradition politique byzantine des pays roumains aux XVI^e—XVIII^e siècles), 1983, 274 p.
- NICOLAE STOICESCU, *Unitatea românilor în evul mediu* (L'unité des Roumains au Moyen Age), 1983, 182 p.
- GHEORGHE NICOLAE CAZAN, ȘERBAN RĂDULESCU-ZONER, *Rumänien und der Dreibund, 1878—1914*, Collection Bibliotheca Historica Romaniae, 1983, 333 p.
- ILIE CORFUS, *Documente privind istoria României culese din arhive poloneze, secolul al XVII-lea* (Documents sur l'histoire de la Roumanie, recueillis des archives polonaises, le XVII^e siècle), 1983, 366 p.
- D. M. PIPPIDI, *Inscripțiile din Scythia Minor, I, Istoria și împrejurimile* (Inscriptions de la Scythie Mineure, I, Histoire et les alentours), 1983, 544 p. + 427 figs.
- MUSTAFA A. MEHMET, *Documente turcești privind istoria României* (Documents turcs sur l'histoire de la Roumanie), II, 1774—1791, 1983, 350 p.
- * * * *Mihai Viteazul în conștiința europeană* (Michel le Brave dans la conscience européenne), 1. *Documente externe* (Documents de l'étranger), 1980, 238 p.; 2. *Texte alese — secolele XVI—XVIII* (Textes choisis — XVI^e—XVIII^e siècles), 1983, 350 p.
- * * * *Fontes Historiae Daco-Romanae*, IV, Ed. par H. Mihăescu, Radu Lăzărescu, N. S. Tanașoca, Tudor Teoteoi, 1982, 581 p.

ISSN 0035—2063

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XXIV, N° 2, P. 115—218, BUCAREST, 1986



I.P. Informația c. 2112

43 456

Lei 50